ABREGÉ DE LA PHILOSOPHIE DE GASSENDI

EN VII. TOMES.

Par F. BERNIER *Docteur en Medecine, de la Faculté de Montpelier.*

SECONDE EDITION
Reveüe, & augmentée par l'Autheur.

TOME I.



A LYON
Chez ANISSON, POSUEL & RIGAUD.
M. DC. LXXXIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



AU LECTEUR.



'Ay creu Vous devoir icy avertir dés le commencement, que Gassendi, dont voicy les Ouvrages reduits en Abregé le plus clairement qu'il m'a esté possible, a veritablement admis les Atomes avec Democrite, & Epicure; mais qu'il en a neanmoins usé à l'egard de ces deux Philosophes, comme à l'egard de Platon, d'Aristote, & de tous les autres soit Anciens, soit Modernes;il a sceu faire le choix de ce qu'ils avoient de plus beau, & de meilleur dans leurs Livres, & l'a accommodé à son Systeme particulier; & lorsque quelques-unes de leurs Opinions luy ont parû choquer ou le bon Sens, ou la Religion, ou les bonnes mœurs, non seulement il les a abandonnées, mais il les a cõbattues plus fortement,& plus judicieusement que qui que ce soit;de sorte qu'a proprement parler cecy n'est point la Philosophie de Democrite ,ni d'Epicure, non-

plus que celle de Platon, ou d'Aristote, mais la Philosophie de Gassendi.

Ie me trouve encore obligé de Vous dire ce mot à l'egard de ceux qui par une espece de mepris, nomment Gassendi l'Historien de la Philosophie, & qui malicieusement disent qu'il est trop Sceptique. Il est vray qu'ayant à traitter une question d'importance, il rapporte premierement les differentes Opinions des Philosophes, persuadé qu'autrement il est presque impossible de jamais porter un jugement solide sur la chose dont il s'agit; mais il ne faut que le suivre pour voir qu'il n'en demeure pas là, & pour peu qu'on ait d'intelligence, l'on decouvre bientost quel est son dessein, & où il pretend porter son Lecteur. Pour ce qui est de la Sceptique, il est bien vray aussi qu'il se sert tres souvent des termes ordinaires de cette Secte, car l'on ne trouve par tout que des Videtur; *mais qui ne sçait que les veritables Philosophes, & qui ont bien reconnu la foiblesse de l'Esprit humain, en usent de la sorte? C'est par cela mesme qu'il marque sa sincerité, & sa modestie, & par où cependant il blasme secretement l'arrogãce de quelques Modernes, qui sans considerer combien leurs veües sont courtes, & grossieres, decident magistralement de tout, comme*

s'ils n'ignoroient de rien, ou comme s'ils voyoient la Nature à decouvert.

Apres cecy j'ay creu qu'il ne Vous deplairoit peuteStre pas d'entendre quelques petites particularitez qui regardent principalement le genie, & la vie de Gassendi, & qui font voir comme il a toujours donné dés l'Enfance mesme, des marques d'un ESprit extraordinaire. A peine avoit-il sept ans, que s'estant emeu un different entre luy, & quelques-uns de ses camarades qui soûtenoient que c'estoit la Lune mesme qui marchoit, & non pas les Nuës, il s'avisa de les amener sous un arbre, & de leur faire remarquer que la Lune se voyoit toûjours entre les mesmes fueilles, pendant que les Nues passoient outre.

A treize ans, ou environ, lorsqu'il etudioit le Latin à Digne la Ville de sa naissance, il surpassa tellement tous ses compagnons, qu'on ne l'appelloit presque que le Petit Docteur; *& dés ce temps là il se mit à composer de certaines petites Comedies meslées de Prose, & de Vers, que les jeunes Ecoliers recitoient au Carnaval chez les Principaux de la Ville.*

A l'age de dix-sept ans il entra en Philosophie, où il fit de tels progrez en moins d'un an, que lorsque le Professeur estoit obli-

gé de s'absenter acause de ses infirmitez, ce qui arrivoit souvent, il faisoit la Leçon en sa place, & expliquoit.

Il donna ensuite quatre ou cinq ans tant à la Theologie Scholastique, qu'a la lecture de la Sainte Ecriture, & des Saints Peres, ne negligeant toujours point cependant, comme il m'a avoüé plusieurs fois, sa chere Philosophie; car cet Esprit infatigable, & né à tout, suffisoit à toutes ces differentes études.

Il s'appliqua aussi à la Predication, ce qui luy donna beaucoup de reputation, & ce fut pour cela qu'on le fit Theologal, & ensuite Prevost de l'Eglise Cathedrale de Digne; j'ay mesme entre les mains quelques-uns de ses Sermons qu'on me conseille de donner au public, tant on y remarque de pieté, d'eloquence, & de bon sens.

Mais pour en venir à la Philosophie qui a toûjours fait ses delices, & sa principale occupation; environ la vingt-cinquiéme année de son âge, il arriva que le Professeur qui enseignoit dans le College Royal d'Aix venant à mourir, les premiers de la Ville, & entre autres l'illustre Du Peiresk, jetterent les yeux sur Gassendi, & le prierent de venir prendre la place du defunt, & achever le Cours qu'il avoit commencé; il

accepta volontiers le party, & enseigna six années de suite la Philosophie vulgaire avec un applaudissement tout à fait extraordinaire.

Cependant comme les chicanes ordinaires des Ecoles luy deplaisoient extrememēt, & qu'il avoit une veneration particuliere pour les Dogmes des Anciens, il ne pouvoit s'empescher de retrancher plusieurs de ces questions inutiles qui se sont malheureusement introduites dans la Philosophie, & de mesler toujours quelque chose de cette belle, & solide Philosophie des Anciens ; jusques là que la derniere année qu'il quitta le College, il fit soûtenir des Theses Pour, *&* Contre, *& fit imprimer ses Dissertations,* Contra Aristoteleos, *ce qui fit grand bruit, comme s'il se fust elevé quelque nouvelle Heresie, & que la Religion eust esté fondée sur les Dogmes d'Aristote: Mais toutes ces criailleries ne servirent qu'a l'animer davantage, il s'appliqua avec plus de courage que jamais à la recherche de la Verité, & jetta deslors le plan du Systeme de Philosophie qu'il nous a laissé apres y avoir depuis travaillé assidûment, & sans relasche jusqu'a sa mort, qui fut en sa soixante & quatrieme année.*

Il se levoit ordinairement à trois heures

du matin, quelquefois à deux, jamais plus tard qu'a quatre, & etudioit jusqu'à onze, à moins que quelqu'un ne le vint detourner, ce qui arrivoit assez souvent, principalement lorsqu'il demeuroit à Paris : Car comme il estoit extremement humain, doux, & facile, un chacun pouvoit aisement l'aborder, principalement les gens de lettres, & entre ces derniers ceux qui avoient quelque difficulté de Philosophie à luy proposer. Sur les deux, ou trois heures apres midy il se remettoit à l'etude jusques à huit, soupant alors legerement, & se couchant entre neuf & dix ; desorte qu'a considerer cette longue suite d'années d'etude continue, l'on pourroit douter s'il y a jamais eu Philosophe qui ait etudié autant de temps que luy.

Aussi n'y avoit-il Livre de Science, ni mesme de belles Lettres qu'il n'eust leu, qu'il n'eust retenu, & dont il n'eust recueilly les plus beaux endroits, qu'il a sceu agreablement repandre par tous ses Ouvrages. La quantité prodigieuse de Vers Grecs, Latins, & François qu'il avoit choisy dans tous les Poëtes, & appris par cœur est une chose tout à fait remarquable: De Latins seuls, sans conter Lucrece tout entier, il en sçavoit six mille, dont il recitoit regle-

ment-trois cent tous les jours en se promenant,ou en faisant autre chose,comme pour se delasser l'Esprit. Il en est de la Memoire,disoit-il, comme de toutes les Habitudes, voulez-vous la fortifier, ou empescher qu'elle ne s'affoiblisse, comme il arrive ordinairement à mesure qu'on vieillit, exercez-la continuellement, & de bonne heure; les beaux Vers qu'on apprend par cœur, & qu'on recite souvent, entretiennent l'Esprit dans une certaine elevation qui inspire de grands sentimens,& qui annoblit le style de ceux qui ecrivent, mais cecy soit dit en passant.

Ce que l'on peut dire estre tres remarquable, & de la derniere importance soit pour les Etudians, soit pour les Professeurs, c'est que lors qu'il rapporte les diverses Opinions des Anciens,& des Modernes,pour mettre l'Esprit en estat de bien juger de la difficulté qu'il traitte,il fait cela avec tant de clarté, & de netteté, que ces Opinions se trouvent chez luy beaucoup plus intelligibles que dans les Autheurs mesmes; de façon qu'on peut dire que quand les Platons, & les Aristotes, Plutarque,Pline,Seneque,Ciceron,& les autres periroient,les Ouvrages de Gassendi nous demeurant, rien de ce qui est contenu de Philosophie dans ces Au-

theurs ne periroit: Il est luy seul une Biblio-teque entiere, le Plutarque, & le Laërce Latin, le Thresor general de la Philosophie, & par dessus tout cela, il est, ce qu'on disoit autrefois d'Aristote, Aureum Eloquentiæ flumen, *un vray torrent d'Eloquence, le Ciceron des Philosophes.*

Pour ce qui est de cet Ouvrage que j'ay consacré à sa memoire, il est vray que je l'ay enrichy de quantité de rares decouvertes qui se sont faites de nos jours tant dans la Physique, que dans l'Astronomie; je l'ay de plus augmenté dans cette derniere Edition de quelques Chapitres qui m'ont semblé necessaires, comme j'en ay en beaucoup d'endroits retranché quantité de choses qui me paroissoient superflues; j'ay mesme tasché de le tirer de la barbarie ordinaire des termes Scholastiques, & de garder avec la force de l'expression la pureté de la Langue, afin de le rendre plus agreable, & plus intelligible: Mais à quelque perfection que j'aye sçeu le porter, je dois toûjours avoüer ingenûment qu'il est infiniment au dessous de la perfection de l'Original; Gassendi est toûjours la source vive où vous devez aller puiser, c'est le Pere, c'est l'Inventeur des choses, & je n'ay fait qu'imiter les Abeilles qui vont ramassant le miel qu'elles trouvent ça

& là sur les fleurs dans la campagne: C'est ce que Lucrece disoit autrefois de son cher Epicure.

Tu Pater, & rerum Inventor, tu patria nobis
Suppeditas, præcepta, tuisque ex, Inclite, chartis,
Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea perpetuâ semper dignissima vitâ.

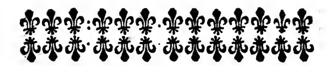
Ajoutons à l'imitation de ce qu'Ovide a predit des sublimes Vers de Lucrece, Qu'ils ne periront que lors que le Monde perira,

Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti,
Exitio terras cùm dabit una dies.

Ajoutons, dis-je, à plus forte raison, que les Ouvrages de Gassendi qui comprenent tout ce que Lucrece a de bon, & une infinité d'autres choses incomparables, ne craignent point l'atteinte des Temps, & qu'ils ne sçauroient perir que dans les ruines generales du Monde: Predisons hardiment, autant que la raison nous peut faire penetrer dans l'Avenir, que dans mille ans d'icy ils se feront lire avec admiration, & que nos Neveux rechercheront alors aussi curieusement le

temps de la naiſſance de Gaſſendi, que nous recherchons preſentement celuy des plus illuſtres de l'Antiquité : Heureuſe Epoque, diront-ils, heureux concours des choſes! Que du temps du plus grand des Rois, la Nature ait fait paroiſtre le plus grand des Philoſophes! Gaſſendi ecrivoit ſous le Regne de LOUIS LE GRAND, *ce Monarque qui ſçavant dans l'Art de regner, ſçeut toujours faire de grandes choſes, & toujours en promettre de plus grandes, etendre les bornes de ſon Royaume injuſtement reſſerrées, & par le ſecret impenetrable de ſes Conſeils, tenir toute l'Europe en ſuſpens.*





DE LA PHILOSOPHIE EN GENERAL.

LA Philoſophie eſt l'amour, l'etude, & l'exercice de la Sageſſe, & la Sageſſe une certaine diſpoſition d'Eſprit à embraſſer la Verité en toutes choſes, & à ſuivre l'Honneſteté dans toutes les actions de la vie, de façon que la Philoſophie n'eſt autre choſe *qu'une certaine recherche, ou pourſuite de la Verité & tout enſemble de l'Honneſteté.*

De cecy l'on entend que la Philoſophie a deux Parties, dont l'une peut eſtre appellée *Phyſique*, ou Naturelle; parce qu'elle cherche la Verité dãs toutes les choſes de la Nature; l'autre *Ethique*, ou *Morale*; parce qu'elle s'occupe à introduire l'Honneſteté dans les mœurs.

De l'aſſemblage de l'une & de l'autre naiſt conſequemment cette Vertu qu'on appelle communement la Sageſſe, c'eſt à dire la Sageſſe conſommée, cette ſouveraine perfection de l'Eſprit, par la-

quelle ses deux puissances l'Entendement, & la Volonté sont disposées de telle sorte, que l'Entendement se porte droit, autant qu'il est possible, à la Verité, & la Volonté invariablement à l'Honnesteté.

De ce mesme assemblage naist la Felicité la plus grande qui se puisse obtenir par les forces de la Nature; en ce qu'un homme qui connoit la verité des choses, & qui est formé aux bonnes mœurs, n'a point l'Esprit inquieté d'Opinions erronées, ni troublé de Passions, mais joüit d'une tranquillité parfaite, qui est l'estat le plus heureux que l'on puisse souhaiter: Et mesme, si estre exempt de douleur, & joüir de la santé du corps contribue à estre heureux, il est certain que la Philosophie par ses preceptes de sobrieté, & de continence, luy fournit des moyens pour obtenir cette partie de la Felicité: D'ou vient qu'on ne sçauroit trop s'etonner que tous les hommes desirent d'estre heureux, & cependant qu'on en voye si peu s'appliquer à la Philosophie, qui seule fait les veritables heureux.

Ce ne seroit jamais fait si l'on vouloit icy rapporter tous ces beaux passa-

ges par où les Philosophes anciens, les Theologiens,& les SS.Peres marquent l'estime qu'on doit faire de la Philosophie, & les avantages qu'en retirent ceux qui la cherissent;il suffira pour un Abregé d'en toucher quelques-uns des plus considerables. *Voulez-vous devenir veritablemẽt libres*,dit Seneque,*appliquez vous à laPhilosophie;car c'est elle qui delivrant l'Esprit des erreurs, & des passions qui l'offusquent, & l'oppressent, le mettent en liberté, & l'elevent à un certain estat de serenité, & de tranquillité où il jouit doucement, & agreablement de luy-mesme.* C'est ce que Lucrece nous a si elegamment exprimé dans ces beaux Vers, où il dit qu'il n'est rien de si doux que d'habiter lesTemples elevez,serains,& tranquilles de la Sagesse, d'ou comme d'un lieu eminent l'on puisse considerer le reste des hommes diversement agitez,& aveuglez de leurs passions,errer ça & là sans sçavoir ce qu'ils veulent,ni ce qu'ils cherchent dans la vie ; les uns ne songer qu'a faire paroistre la force,& la superiorité de leur Genie,les autres disputer de leur Noblesse,& de l'antiquité de leur Maison, & ceux-là travailler les jours, & les nuits pour parvenir aux

grandes richesses,&aux dignitez:*Miserables,& aveuglez,que nous sõmes!*ajoute-t'il *dans quelles tenebres,& dans quels perils ne passe-t'on pas la vie presentement! Est-ce qu'on ne voit pas que la Nature ne nous crie autre chose, sinon que delivrez*,&c.

Suave Mari magno turbantibus Æquora Ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem,
Non quia vexari quemquam 'st jucunda voluptas,
Sed quib⁹ ipse malis careas quia cernere suave
Suave item belli certamina magna tueri
Per campos instructa tua sine parte pericli,
Sed nil suavius est bene quàm munita tenere
Edita doctrinâ Sapientum.Templa serena,
Despicere unde queas alios, passimq; videre
Errare, atq; viam palanteis quærere vitæ,
Certare ingenio, contendere Nobilitate,
Noctes atque dies niti præstante labore
Ad summas emergere opes, rerumq; potiri.
O miseras hominũ mentes!O pectora cœca
Qualibus in tenebris vitaï,quantisq; periclis
Degitur hoc ævi quodcumque 'st, &c.

Ciceron dans ses Tusculanes temoigne aussi assez l'estime qu'il a pour la Philosophie.*Il est vray*,dit-il,*que nous avons naturellement de certaines etincelles de Raison,& de certaines semences de Vertu;mais*

nous ne sommes pas plutost nez, que depravez par de fausses opinions, & par des mœurs perverses, nous les etouffons de telle sorte que la lumiere naturelle ne paroit plus, comme si nous succions l'erreur avec le lait de nos Nourrices. Or ceux qui veulent estre gueris de cet aveuglement, n'ont qu'a obeir aux preceptes des Sages; car nous sçavons, & il est constant, que la Philosophie est la Medecine de l'Esprit. Voicy ensuite ce qu'il ajoûte : *C'est la Philosophie qui nous a premierement instruit du culte que l'on doit rendre aux Dieux, qui nous a inspiré l'amour de la Societé, qui nous a portez à l'humanité, & à la modestie, & qui a dissipé les tenebres de nostre Esprit, pour luy faire voir le sein de la Nature, & luy faire connoistre les choses celestes, les terrestres, & les moyenes.* C'est elle, dit-il dans un autre endroit, qui a premierement tiré les hommes de cette vie sauvage qui se trouvoit exposée au brigandage, aux insultes, & aux massacres, pour les unir sous les douces loix de la Societé; c'est elle qui a donné la naissance aux Villes, qui a institué les Mariages, inventé les Loix, les Arts, & les Sciences, & qui doit estre reconnue pour la guide, & la maistresse des Mœurs. *Tu Vrbes peperisti;*

tu dissipatos homines in Societatem vitæ convocasti; tu eos inter se primò domiciliis, deinde conjugiis, tum literarum, & vocum communione junxisti; tu inventrix Legum; tu magistra morum, & disciplinæ fuisti, &c. Platon l'appelloit ordinairemẽt *l'Etude de la droite raison*, & l'on sçait que ce beau mot est de luy, *Les Republiques seront enfin heureuses, quand les Philosophes regneront, ou quand les Rois philosopheront.* Nous voyons mesme qu'elle est en tres grande veneration chez les SS.Peres, & que plusieurs la recommandent comme tres utile : *Bien loin d'estre nuisible*, dit Lactance, *elle est d'une tres grande utilité entre les hommes.* Justin dit plus, voicy ses paroles. *La possession de la Philosophie est relevée, & venerable devant Dieu, c'est elle qui nous conduit à Dieu, & ceux-là sont veritablement Saints, qui appliquent leur Esprit à la Philosophie.* Le Bien-heureux Clement fait encore davantage, car il transcrit de mot à mot ces paroles qui font le commencement d'une Epistre d'Epicure à Mœnecée. *La Philosophie est la veritable Medecine de l'Esprit, c'est elle qui nous a ouvert le chemin à la Felicité, & celuy qui est jeune ne doit point differer de s'appliquer à la philo-*

ſophie, ni celuy qui eſt deja avancé dans l'âge ſe laſſer de philoſopher; puiſque pour avoir l'Eſprit ſain perſonne n'eſt jamais ou trop jeune, ou trop vieux, & que celuy qui pretexte que le temps de philoſopher n'eſt pas encore venu, ou qu'il eſt paſſé, fait juſtement comme celuy qui dit, qu'il n'eſt pas encore, ou qu'il n'eſt plus temps de bien & heureuſement vivre.

Au reſte, il n'eſt pas neceſſaire de nous arreſter ſur l'antiquité, & l'origine de ces termes *Philoſophie*, & *Philoſophe*; car il eſt conſtant que ce beau nom de Philoſophie, c'eſt ainſi que parle Ciceron, eſt tiré du mot Grec Φιλοσοφία, & que Pythagore en eſt le premier Autheur: *Comme avant luy*, dit S. Auguſtin, *ceux qui paroiſſoient vivre d'une certaine maniere plus loüable que les autres eſtoient appellez Sages, ce grand homme eſtant interrogé ſur ſa profeſſion repondit, je ſuis Philoſophe*, c'eſt à dire *aimant*, ou comme l'interprete Lactance, *recherchant la Sageſſe.* Joint que Laërce dit clairement *que Pythagore fut le premier qui ſe ſervit du terme de Philoſophie, & qui ſe dit, non pas Sage, mais ſimplement aimant la Sageſſe, ou Philoſophe, le nom de Sage ne convenant à aucun mortel, mais à*

Dieu ſeul : Ce grand homme vouloit par là temoigner ſa modeſtie,& en meſme temps reprimer l'arrogance , le faſte,& la vanité de ceux qui devenus inſolens par la profeſſion qu'ils faiſoient d'une Sageſſe hors du commun , affectoient d'eſtre appellez Sages.



TABLE DES LIVRES Contenus dans ce Tome.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR GRACE ET PRIVILEGE DU ROY, en datte du 16. Juillet 1677. donné à Versailles, Signé D'ALENCE', & sçellé du grand Sceau de cire jaune, il est permis au Sieur BERNIER de faire imprimer, vendre, & debiter *l'Abregé de la Philosophie de Gassendi*, durant le temps & espace de quinze années, avec defenses à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient d'imprimer, vendre, ni debiter d'autres impressions que de celles dudit Sieur BERNIER, ou de ceux qui auront son droit, à peine de confiscation des Exemplaires, & des autres peines contenües dans ledit Privilege, Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires, & Imprimeurs de Paris, le 21. Juillet 1677. Signé COUTEROT Syndic.

Et le dit Sieur BERNIER a cedé son dit Privilege aux Sieurs ANISSON, & POSUEL Libraires à Lyon, pour en joüir suivant l'accord fait entre eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 5. May 1678.

ABREGE'



ABREGÉ DE LA PHILOSOPHIE DE GASSENDI.

DE LA LOGIQUE en general.

LA Logique eſt *l'Art de Bien-penſer.* Elle tire ſon nom de Λόγ☉ qui ſignifie *parole*, ou *diſcours*; parceque la penſée n'eſt autre choſe qu'un diſcours par lequel l'Entendement parle ou diſcourt interieurement en luy-meſme; l'experience nous ayant fait reconnoitre que toutes les fois que nous pen-

sons, nous-nous servons tacitement des mesmes paroles dont nous-nous servirions si nous voulions exprimer de bouche nostre pensée.

On la nomme autrement *Dialectique*, du mot Διαλέγεσθαι, qui veut dire *raisonner*, ou *discourir*; d'où vient qu'elle est definie *l'Art de Bien-raisonner*, ou *Bien-discourir*.

Il y en a aussi qui appellent cet Art la *Canonique*, parce qu'il est comme un Canon, ou une Regle instituée & etablie pour bien penser. Car comme l'Entendement en pensant peut facilement errer, ou s'ecarter de la verité, il se prepare luy-mesme cet Art, à la maniere d'un Artisan qui se fait luy-mesme une Regle dont il se veut servir, il se prepare, dis-je, luy-mesme cet Art par le moyen duquel il puisse diriger son ouvrage, c'est à dire ses propres operations, & en les rendant exemtes d'erreur, atteindre la verité qui est le but qu'il se propose.

Or ce que nous appellons *Bien-penser*, semble comprendre ces quatre chefs, asçavoir Bien-imaginer; Bien-proposer; Bien-inferer; Bien-ordonner.

Car pour Bien-penser il faut en pre-

mier lieu *Bien-imaginer* chaque chose, c'est à dire s'en former premierement en l'Esprit la vraye & legitime image,& par le moyen de cette image avoir la chose comme presente à l'Esprit. C'est ce qui se fait quand nous pensons à un homme, au Soleil, à autres choses ; car nous experimentons alors que les images de ces choses nous sont presentes comme si nous les regardions. Or cette espece de regard intuitif est une pensée qu'on appelle Imagination, Notion, Conception, Apprehension, asçavoir Apprehension simple, en ce que nous *apprehendons* ou *percevons* simplement la chose, & que nous n'en affirmons, ou n'en nions rien.

Il faut aussi *Bien-proposer*, c'est à dire enoncer veritablement & legitimement de chaque chose ce qu'elle est, ou ce qu'elle n'est pas ; asçavoir en affirmant, & luy attribuant ce qui luy convient,ou en niant, & luy ostant ce qui ne luy convient pas:Et c'est aussi ce qui se fait, quand par exemple, nous disons *l'Homme est un Animal, l'Homme n'est pas une Plante* ; car nous affirmons de l'Homme qu'il est Animal, parceque cela luy convient, nous nions qu'il soit Plante,

parce que cela ne luy convient pas. Or cette pensée par laquelle nous disons cela, s'appelle ordinairement Proposition, Enonciation, Jugement, &c.

Troisiemement il faut *Bien-inferer*, c'est à dire d'une proposition, ou de deux inferer veritablement, & legitimement quelque chose, comme lorsque l'on dit, *l'Homme est un Animal, & tout Animal sent, Donc l'Homme sent.* Car de ce qu'on propose ou enonce *que l'Homme est un Animal, & que tout Animal sent*, l'on infere legitimement *que l'Homme sent.* Or cette sorte de pensée qu'on roule ainsi alors en son esprit s'appelle Syllogisme, Raisonnement, Discours, Argumentation, &c.

Enfin il faut *Bien-ordonner*, c'est à dire Bien-disposer, ou Bien-arranger ce que nous avons à imaginer, à enoncer, & à inferer d'une chose, ensorte que l'on se fasse bien entendre. Or cette autre sorte de pensée a aussi son nom particulier, & s'appelle ordinairement Methode.

Comme nous pouvons donc Bien-penser en ces quatre manieres, & que le devoir de la Logique est de donner des Canons ou Regles de Bien-penser, toutes ces Regles semblent pouvoir estre

distinguées selon ces diverses manieres que nous avons apportées ; & ainsi la Logique pourra estre divisée en quatre Livres, dont le Premier soit *de la Simple Imagination* ; le Second *de la Proposition* ; le Troisieme *du Syllogisme* ; le Quatrieme *de la Methode*.

Mais il est bon d'avertir par avance, qu'encore que les Canons que nous proposerons sur chacun de ces Livres ne soient pas tous comme des Regles, ou des Preceptes qui prescrivent quelque chose à faire, mais souvent comme quelques Theoremes qui proposent quelque chose à speculer ; neanmoins parceque ces Theoremes seront aussi tels que l'Entendement sera obligé de les avoir en veuë afin de mieux diriger ses pensées, pour cette raison ils pourront aussi estre appellez Regles.



LIVRE PREMIER.

DE LA SIMPLE IMAGINATION DES CHOSES.

NOus prenons icy le mot d'Imagination pour la Pensée, ou l'action de l'Entendement qui se termine à l'image de la chose pensée, à l'image, dis-je, que l'Entendement semble regarder, & avoir, pour ainsi dire, devant ses yeux lors qu'il pense à quelque chose. Or cela est à remarquer, parceque ce mesme terme est quelquefois pris pour la faculté Imaginatrice, que quelques-uns du mot Grec appellent Phantaisie, & qu'on attribue à la partie inferieure de l'Ame, qui est commune à l'Homme, & aux Brutes, acause que les Brutes imaginent aussi.

Elle est dite Imagination Simple & Conception, Apprehension, Intellection, Notion; acause que par cette action, comme j'ay deja marqué, nous maginons

ſimplement la choſe,& ſans en rien prononcer qui faſſe une propoſition, ou un ſens parfait, comme lorſque l'on dit, ou que l'on conçoit,par exemple, *Homme*; Car au meſme temps on n'ajoute pas ce que l'Homme eſt, ou n'eſt pas, mais l'on conçoit ſimplement *Homme*, & ſans affirmation, ni negation.

J'ajoute toute fois, que l'on ne prononce rien qui faſſe une propoſition,ou un ſens parfait; parceque celuy qui imagine, ou dit ainſi, *Homme blanc*, ou, ce qui eſt le meſme, *l'Homme qui eſt blanc*, affirme veritablement quelque choſe, mais neanmoins d'un ſens imparfait, ou incomplet; car on attend ce qu'il veut dire de l'Homme qui eſt blanc. D'ou vient que pour que ce ſoit l'affirmation, ou la negation qui eſt requiſe pour la propoſition, il doit dire, par exemple, *l'Homme blanc naiſt hors d'Etiopie*, ou *l'Homme qui eſt blanc ne naiſt pas en Etiope*.

Ainſi, lorſque quelqu'un dit ſeulement, ou conçoit ſimplement en ſon eſprit, *l'Homme bon & ſage, & qui eſt ſon propre Iuge*; il n'y a encore juſques là en luy qu'une ſimple Imagination, parcequ'il n'y a encore pas d'affirmation

complete, comme lors qu'on ajoute *s'examine exactement soy-mesme* : Il se peut donc faire que la Simple Imagination, asçavoir comme on la prend icy, comprenne de maniere toute la description de la chose, qu'il s'en puisse encore ensuite affirmer, ou nier quelque chose.

Or cette Image qui lorsque nous pensons à quelque chose est presente à l'Entendement, & est comme son object, a aussi plusieurs autres noms : Car elle est appellée Idée, & Espece, & en luy accommodant le nom d'action, elle est dite Notion, Prenotion, Anticipation, ou notion anticipée,& deplus Concept, & Phantome, entant qu'elle a son siege dans la Phantaisie ou faculté Imaginatrice.

Quant à nous, nous l'appellerons le plus souvent Idée, acause que ce terme est apresent familier & usité, & moins ambigu que les autres. Joint qu'Image, & Espece s'etendent à trop de choses pour pouvoir estre aussi proprement qu'Idée accommodées au suject, mais venons aux Regles.

REGLE I.

La simple Imagination d'une chose est telle qu'est l'Idée qu'on a de la chose.

CAr nous experimentons que nous imaginons clairement & distinctement cette chose là dont nous avons une Idée claire & distincte, celle-là obscurement & confusement, dont nous avons une idée obscure & confuse. Et defait, nous n'imaginons pas si clairement un homme que nous n'avons veu que depuis longtemps, une seule fois, & en passant, comme celuy que nous avons veu depuis peu, souvent, & avec attention; parceque l'Idée qui nous reste de celuy-là est legere & s'evanouït aisement, au lieu que celle qui reste de celuy-cy est forte, & vive.

Ainsi l'Imagination est vraye, & legitime, quand l'idée de la chose que nous imaginons est conforme à la chose mesme, comme lorsque nous imaginons un Cheval ayant quatre pieds, & courant; au contraire elle est fausse, & illegiti-

me, quand l'idée de la chose ne luy est pas conforme, comme lors que nous concevons un Cheval aislé, & volant, tel que l'on feint Pegase. Car cette premiere Idée que nous avons du Cheval, est conforme au Cheval, & non pas la seconde.

REGLE II.

Toutes les Idées qu'on a dans l'Entendement tirent leur origine des Sens.

CAr ce qui fait que celuy qui est né Aveugle n'a aucune idée de la couleur, c'est parce qu'il est depourveu du Sens de la Veuë par où cette idée luy pourroit estre venue; comme celuy qui est né Sourd, n'a aucune idée du Son; parce qu'il est destitué du Sens de l'Oüye par où il l'auroit pû acquerir: Desorte que s'il pouvoit y avoir un homme qui vécut privé de tout Sens, ce qui est impossible, du moins à l'egard du Tact qui est le seul que les Animaux ayent dans le ventre de la mere, cet homme n'auroit l'idée d'aucune chose, & ainsi n'imagineroit rien.

C'eſt per conſequent icy que ſe doit rapporter ce celebre Axiome. *Il n'y a rien dans l'Entendement, qui premierement n'ait eſté dans le Sens.* L'on y doit auſſi rapporter ce qui ſe dit d'ordinaire, que *l'Entendement eſt une Table raſe* dans laquelle il n'y a naturellement rien de gravé, ou de peint. Car ceux qui diſent qu'il a des Idées impreſſes, ou imprimées par la Nature, & nullement acquiſes par les Sens, ne ſcauroient aucunement prouver ce qu'ils diſent.

REGLE III.

Toute Idée ou paſſe par le Sens, ou eſt formée de celles qui paſſent par le Sens.

CEtte Regle explique ce qui ſe pourroit objecter contre la precedente, entant que nous avons dans l'Entendement les Idées de certaines choſes qui ne ſont, ni ne peuvent aucunement eſtre, & qui par conſequent ne peuvent point frapper les Sens, ni tranſmettre leur idée par les Sens.

Premierement donc ces Idées-là ſont

dites passer par le Sens, & estre imprimées dans l'Entendement, lesquelles viennent des choses qui par soy tombent sous les Sens ; comme sont celles que nous avons du Soleil, des Nuées, du Tonnerre, de la Terre, de l'Eau, des Animaux, des Plantes, des Fleurs, des Metaux, en un mot, de toutes les choses qui se sont presentées à nos Sens, & que nous avons veües, touchées, senties, &c.

Apres cela, de ces Idées qui ont passé par le Sens, & qui sont dans l'Entendement, il s'en forme diverses autres, & en diverses manieres ; comme par Composition, ou assemblage de plusieurs, par Ampliation, par Diminution, & par Transport.

Par Composition, comme lorsque des idées d'une Montagne, & de quelque masse d'Or, l'Entendement forme l'idee d'une Montagne d'Or ; des idées d'un Homme, & d'un Cheval, celle d'un Centaure ; des idées d'un Lion, d'un Dragon, & d'une Chevre, celle d'une Chymere, & ainsi des autres.

Par Ampliation, comme lorsque de l'idée d'un Homme d'une grandeur ordinaire il en fait en amplifiant l'idée d'un Geant.

Par Diminution, coume lorſque de cette meſme idée il en fait en diminuant l'idée d'un Pygmée.

Enfin par Tranſport, & par Accommodation, ou reſſemblance, & proportion, comme lorſqu'il tranſporte, & accommode l'idée d'une Ville qu'on aura veuë à une Ville qui n'aura point eſté veüe, ſe feignant nne Ville qui n'a point eſté veüe, à la maniere de celle qui a eſté veüe. Ainſi, celuy qui n'avoit jamais eſté à Rome, ſe repreſentoit cette grande Ville comme ſemblable à la ſiene.

Vrbem quam dicunt Romam, Melibœe, putavi,
O ſtultus ego, huic noſtræ ſimilem!

Et c'eſt meſme auſſi de cette maniere qne l'Entendement, tant qu'il eſt uni au corps, a coutume de concevoir Dieu, qui ne peut aſſurement point tomber dans le Sens, ſous l'idée de quelque Vieillard venerable qu'on aura veu, ou de quelque grand Roy environné de gloire, & de majeſté, ou de quelque Lumiere tres eclatante, luy accommodant en quelque façon quelqu'une de ces idées. Neanmoins, comme nous dirons plus au long ailleurs, il s'eleve par la

raiſon au deſſus de cette idée, & reconnoiſſant qu'elle ne luy convient effectivement pas, il s'en forme une plus parfaite, qu'il taſche de degager de toute imperfection, & en luy attribuant meſme, pour ainſi dire, & accommodant cette derniere eſpece, il reconnoit encore que quelque parfaite qu'elle ſoit, elle eſt toujours infiniment au deſſous de l'idée qui repondroit veritablement & pleinement à la perfection de Dieu.

REGLE IV.

Toute Idée qui paſſe par le Sens eſt ſinguliere, & c'eſt l'Entendement qui de pluſieurs Idées ſingulieres ſemblables entre elles, en fait une generale.

CAr toutes les choſes qui exiſtent dans le Monde, & qui peuvent tomber ſous les Sens eſtant ſingulieres, comme Socrate, Bucefale, cette Pierre, cette Herbe, & ainſi des autres que l'on peut montrer du doigt, les idées qui de ces choſes paſſent à l'En-

tendement, ne peuvent assurement estre que singulieres.

Mais lorsque l'Entendement en a plusieurs semblables, il en forme une generale, & cela en deux manieres, l'une en assemblant, l'autre en faisant abstraction.

De la premiere maniere; comme lorsque l'Entendement met, pour ainsi dire, à part les idées semblables, & en fait un espece d'Amas, qui par consequent les contenant toutes, devient l'Idée de toutes, & est par consequent dit Vniversel, Commun, General, & est mesme sous un seul nom commun appellé Genre.

Tel est, par exemple, l'Amas des Idées de Socrate, de Platon, d'Aristote, & de tous les autres semblables, qui à raison du nom commun d'Homme accommodé à chaque singulier est ordinairement dit *le Genre des Hommes*: Et l'on dit de mesme *le Genre des Chevaux*, *le Genre des Lions*, *&c.*

De la seconde manire; comme lorsque l'Entendement considerant separement (qui est ce qu'on appelle faire abstraction) ce en quoy toutes ces Idées singulieres convienent, sans con-

ſiderer leurs differences,ou ce par quoy elles different entre elles ; car cela ainſi abſtractivement conſideré , & n'ayant rien qui ne ſoit commun , eſt tenu par l'Entendement pour une Idée Commune , Vniverſelle , Generale, laquelle eſt auſſi dite Genre.

Par exemple, lorſque l'Entendement prend garde que ces meſmes idées de Socrate , de Platon , & d'Ariſtote conviennent en ce que chacune d'elles repreſente un Animal qui a deux pieds, qui a la face elevée en haut, qui raiſonne , qui rit , qui eſt capable de diſcipline , &c. il met pour ainſi dire tout cela à part , & en fait une Idée d'ou toutes les differences particulieres ſont tirées(comme ,par exemple , de ce que l'un ſoit fils de Sophroniſque , l'autre d'Ariſton , l'autre de Nicomaque , que celuy-cy ſoit vieux , celuy-là jeune, cet autre camus , cet autre à larges épaules) ou il tient auſſi cette Idée pour l'Idée univerſelle ou generale de l'Homme ; en ce qu'elle repreſente non pas celuy-cy , ou celuy-là , ou un autre ſpecialement, mais generalement , ou communement l'Homme.

REGLE V.

Les Idées qui sont plus generales se font aussi demesme de moins generales.

CAr dela premire maniere, ou en assemblant, il est constant que des Amas (ou Idées generales) des Hommes, des Chevaux, des Lions, &c. il s'en fait l'Amas (ou Idée) plus general des Animaux : Que des Amas des Animaux, & des Plantes, comme des Herbes, & des Arbres, il s'en fait encore l'Amas plus general des Choses Vivantes : Que deplus des Amas des Choses Vivantes, & des Choses Inanimées, comme des Pierres, & des Metaux, il s'en fait celuy des Corps qui est plus general : Que des Amas des Choses Corporelles, & des Incorporelles, comme sont Dieu, & les Anges, il s'en fait encore un plus general, asçavoir celuy des Substances : Qu'enfin des Amas des Substances, & des Adjoints qu'on appelle aussi Accidens, comme sont la Grandeur, la Couleur,

&c. il s'en fait l'Amas (ou Idée) le plus general de tous, sçavoir celuy des Estres ou Choses.

En la seconde maniere, ou en faisant Abstraction ; apres que l'Entendement a formé par cette premiere Abstraction les Idées generales de l'Homme, du Cheval, du Lion, du Taureau, &c. alors considerant qu'elles conviennent en quelque chose, qu'elles different en autre chose (qu'elles conviennent, par exemple, en ce que chacune represente le corps qui sent ; qu'elles different en ce que l'une represente ce qui rit, l'autre ce qui hannit, l'autre ce qui rugit, l'autre ce qui mugit, &c.) pour cette raison il tire ou oste tout ce en quoy elles different, & ne choisissant que ce en quoy elles conviennent, qui est d'estre un Corps qui sent, & que d'un seul mot on appelle Animal, il en fait une Idée plus generale que ces autres Idées.

Demesme, l'Idée plus generale de Plante ayant esté premierement formée des idées generales d'Herbes, & d'Arbres ; lorsque l'Entendement prend garde que les Idées d'Animal, & de Plante conviennent en ce que l'une & l'autre representent le Corps Vegeta-

ble, mais qu'elle different en ce que celle-là represente le Corps doüé de sentiment, & celle-cy le Corps privé de sentiment; cela fait que separant la difference, & prenant le reste, asçavoir Corps Vegetable, qu'on appelle en un seul mot Vivant, il en fait l'Idée de Vivant, laquelle est encore plus generale que l'une & l'autre.

Ainsi l'Idée encore plus generela de Corps est formée de celle qui est de Vivant, & de Non-vivant, comme sont les Pierres : Et l'Idée de Substance encore plus generale, de celles qui sont de Corps, & d'Incorporel, comme d'Ange : Et enfin celle d'Estre, ou de Chose, qui est la plus generale de toutes, de celle qui sont de Substance, & d'Adjoint ou Accident, telle qu'est la Couleur.



REGLE VI.

Il eſt bon d'avoir en ſa memoire une cèrtaine ſuite d'Idées (ou des choſes dont elles ſont les Idées) à prendre depuis les Singulieres, ou Specialiſſimes, *juſques à la* Generaliſſime.

CAr cela donne une lumiere à l'Entendement, & d'une Suite il apprend les autres, & evite la confuſion qui l'offuſque ſouvent en imaginant, definiſſant, diviſant, & recitant les choſes.

Telle eſt la Suite que Porphyre fait depuis Socrate juſques à la Subſtance, & que nous avons auſſi eu preſentement en veüe, ſi ce n'eſt que Porphire s'eſtant arreſté à la Suite, ou, pour parler avec Ariſtote, à la Categorie des Subſtances, nous l'avons elevée d'un degré, & avons fait la Suite ou Categorie des Eſtres, ou Choſes. Pour mieux retenir cette Suite generale, il eſt bon de ſe la mettre devant les yeux par le moyen de la Figure ſuivante.

Eſtre.

Exiſtant par ſoy. — Subſtance. — Exiſtant par autruy.

Corporelle. — Corps. — Incorporelle.

Vegetable. — Vivant. — Non-vegetable.

Senſitif. — Animal. — Inſenſitif.

Raiſonnable. — Homme. — Brute.

Fils de Sophroniſc &c. — Socrate — Vn autre

où il faut remarquer les differences

qui ſont miſes de part & d'autre;car les premieres qui ſont à la gauche,ſont telles qu'en faiſant abſtraction, ou en les ſeparant de Socrate, nous parvenons à l'Eſtre ; comme en compoſant on vient de l'Eſtre à Socrate. Car l'Eſtre par ſoy eſt Subſtance ; la Subſtance Maſſive,ou corporelle eſt Corps ; le Corps Vegetable eſt Vivant;le Vivant doüé de ſentiment eſt Animal;l'Animal Raiſonnable eſt Homme ; cet Homme,par exemple, Fils de Sophroniſque, Maiſtre de Platon,&c.eſt Socrate.

Quant à celles qui ſont à la droite,&oppoſées aux premieres, elles pourroient ſervir pour autant de Suites qu'elles embraſſent de Singuliers. Car de meſme que *l'Eſtre exiſtant par ſoy* contient toutes les Subſtances, ainſi *l'Eſtre exiſtant par autruy* contient tous les Adjoints ou Accidens; & de meſme que la Subſtance maſſive contient tous les Corps,ainſi la Subſtance depourveuë de maſſe contient toutes les choſes incorporelles, & demeſme des autres.

Or comme tout ce qui contient de la ſorte pluſieurs choſes eſt Genre, & que les choſes contenuës ſont ſes Eſpeces, il eſt conſtant que l'Eſtre, ou

Chose est le Genre supreme,ou Generalissime,parce qu'il contient tout,& qu'il n'est point contenu, estant de telle maniere Genre, qu'il n'est point Espece; qu'au contraire Socrate est la plus basse,ou Specialissime Espece; parce qu'il est contenu,& ne contient point, estant de telle maniere Espece qu'il n'est point Genre;& que pour ce qui est de ceux du milieu,ils sont alternativement Genres, & Especes; parce qu'ils contiennent, & sont contenus; car l'Homme,par exemple,au regard de Socrate qu'il contient, est Genre,& Espece au regard de l'Animal sous lequel il est contenu;& demême l'Animal est Genre de l'Homme, Espece du Vivant, & ainsi des autres.

Que si Porphyre ne fait pas l'Homme Genre, mais Espece Specialissime, cela ne doit pas nous arrester;car il fait cela contre l'usage de tous les Autheurs receus, & approuvez, comme Ciceron, Seneque, Quintilian,Martian,& autres qui appellent l'Homme Genre, Stichus, & Pamphilus des Especes d'Homme:Et il est inoüy ou qu'Homme soit dit Espece de Socrate, ou absolument que quelque chose soit dite Espece, si ce n'est qu'entant qu'il est rapporté au Genre.

Si vous demandez pourquoy chez Porphyre, & chez Ariſtote les Singuliers ſont dits *individus*, & *differens en nombre*; la raiſon du premier eſt, que les Singuliers ne ſe peuvent pas diviſer comme ce qui eſt au deſſus d'eux. Car nous avons bien diviſé l'Eſtre en Eſtre par ſoy, & en Eſtre qui ſubſiſte par autruy, la Suſtance en celle qui eſt douée de maſſe ou eſt Corporelle, & en celle qui eſt ſans maſſe ou Incorporelle, & ainſi de ſuite, juſques-à ce que quand nous avons diviſé l'Homme en celuy-cy, & en celuy-là, en Socrate, par exemple, en Platon, & autres, l'on ne peut plus demeſme diviſer Socrate. La raiſon du ſecond eſt, qu'il en eſt des Singuliers comme des choſes qu'on nombre, & qu'on indique comme ſi on les montroit au doigt, lors qu'on dit celuy-cy, celuy-là. cet autre-là, &c.



REGLE

REGLE VII.

Vne Idée singuliere est d'autant plus parfaite qu'elle represente plus de Parties, & plus d'Adjoints ou d'Accidens de la chose.

CAr comme une Idée, pour estre parfaite, doit representer la chose telle qu'elle est, & que d'ailleurs une chose singuliere, telle qu'est tout corps qui tombe sous le Sens, est un Tout composé de ses parties, comme l'Homme qui est composé d'une teste, d'un tronc, de bras, de jambes, & autres moindres parties ; & deplus une espece de Sujet doüé de ses adjoints, ou perfections, proprietez, qualitez, comme le mesme homme qui est doüé de grandeur, de forme, de couleur, de forces, d'Esprit, de memoire, de vertu, de sagesse, &c. il est certes evident que son idée sera d'autant plus parfaite, qu'elle representera plus de parties, & plus d'adjoints, ou accidens.

Et c'est ce qui rend d'autant plus recommandable l'Anatomie, la Chymie,

& les autres Arts qui nous ſeparent, & decouvrent plus de parties qu'il n'en paroit d'ordinaire, & par là font que nous acquerons des idées plus parfaites.

Remarquez conſequement icy, que chaque partie ſinguliere a auſſi ſon idée, qui à l'egard de la totale peut eſtre dite partiale, & totale à l'egard des autres moïndres; car la teſte, qui eſt une partie de l'Homme, eſt un tout à l'egard de la face, la face un tout à l'egard de l'œil & l'œil à l'egard de la prunelle.

Remarquez auſſi, que les Adjoints, ou proprietez, & les qualitez ont de-meſme leurs idées, entant que ces qualitez ſont exprimées par des noms abſtraits, lorſqu'on les conſidere comme ſeparées de leurs ſujects, qui ſont d'ordinaire exprimez par des noms concrets. Ainſi nous n'avons ſimplement pas l'idée du ſujet blanc, ou du ſujet juſte, mais auſſi ſeparement de la blancheur, mais auſſi ſeparement de la juſtice, & ainſi des autres.

REGLE VIII.

Vne Idée generale est d'autant plus parfaite, qu'elle est plus complete, & qu'elle represente plus purement ce en quoy les singuliers convienent.

CAr comme elle est dite generale, premierement par assemblage, en ce que c'est un Amas qui contient toutes celles qui sont de mesme Genre; elle sera sans doute d'autant plus parfaite, & plus complete qu'il luy en manquera moins. Desorte que si quelqu'un dans l'idée qu'il a des Hommes, comprend non seulement les Européens, les Africains, & les Asiatiques, mais aussi les Americains, il aura cette idée plus parfaite, que si à la façon des Anciens il n'y comprenoit que les seuls Européens, les Africains, & les Asiatiques.

Il est vray qu'il n'y a pas lieu desperer de connoitre tous les singuliers de la pluspart des Genres, parce qu'ils sont comme infinis, ou innombrables; mais il faut du moins tascher de les reduire à

de moindres amas ou certains Chefs; comme si ayant distingué le Genre des Hommes par Nations, & par Provinces, nous taschons de connoitre autant qu'il est possible ce qui est de propre à un chacun.

Comme elle est aussi dite Generale par Abstraction, en ce qu'elle a esté comme choisie pour representer quelque chose de commun à tous les Singuliers; il est constant que si elle a quelque chose de meslé qui ne convienne pas à tous, elle en sera d'autant moins generale; & par consequent moins parfaite. Telle que seroit l'idée de l'Homme, si elle representoit un Animal ayant quatre coudées de hauteur, le visage blanc, le nez droit, &c. Car toutes ces qualitez, & autres de la sorte sont propres & particulieres à quelques Hommes, & ne sont pas communes à tous.

Il est encore vray qu'il est difficile, pour ne dire pas impossible, d'imaginer l'Homme en commun, de maniere qu'il ne soit ni grand, ni petit, ni de mediocre stature, ou si vous voulez ni vieillard, ni enfant, ni de moyen âge, ni blanc, ni noir, ni d'aucune autre couleur particuliere: Mais il faut au moins

retenir en sa memoire, que l'Homme qu'on veut estre consideré en commun, doit estre depoüillé de toutes ces differences.

REGLE IX.

Les Idées s'acquierent ou par nostre propre experience, ou par les enseignemens qu'on nous donne.

CAr les choses sont ou presentes, ou absentes de lieu, de temps, ou de l'une & l'autre maniere.

Si elles sont presentes, alors nous-nous servons de nos propres Sens pour experimenter quelles elles sont ; car par la Veüe nous connoissons la couleur apparente de chacune en particulier, sa grandeur, sa figure, le nombre, le repos, le mouvement, la jonction, la separation, l'intervalle, &c. par l'Oüye le Son ; par l'Odorat l'Odeur ; par le Goust la Saveur ; par le Tact quelques-unes de ces mesmes choses que nous connoissons déja par la Veüe, & de plus la polissure, l'aspreté, la molesse, la dureté, la secheresse, la chaleur, la froideur, &c.

Si elles ſont abſentes en toute maniere, nous apprenons d'autruy quelles elles ſont, ou ont eſté, ſoit en ecoutant ce qui s'en dit, ſoit en liſant ce qui en aura eſté ecrit. Car de l'une & de l'autre façon nous-nous formons dans l'Entendement les Idées des choſes oüyes, ou leuës, à la maniere de celles que nous aurons veuës ; ſi principalement on y ajoûte le geſte, la peinture, ou quelque autre circonſtance qui nous marque plus expreſſement la choſe.

REGLE X.

L'Idée qu'on acquiert par ſes propres Sens, eſt plus parfaite que celle qu'on forme ſur la deſcription qu'on nous en fait.

LA raiſon de cecy eſt, que l'Idée qu'on reçoit d'une choſe qui tombe ſous le Sens, eſt l'idée de la choſe meſme; au lieu que celle qui eſt formée ſur le rapport d'autruy, n'eſt point tant de la choſe meſme, que d'une autre precedemment connuë à la maniere de laquelle elle eſt conceüe, & dont l'idée

luy eſt par conſequent accommodée pour la repreſenter en quelque maniere.

De là vient qu'apres avoir entendu, ou leu quelque choſe, il en demeure veritablement en nous une idée, qui en la conſiderant nous peut ſervir pour parler, & pour raiſonner de cette meſme choſe; mais s'il arrive que la choſe nous devienne preſente, nous trouvons alors qu'elle n'eſt pas preciſement telle que nous l'avions imaginée. Ainſi lorſque nous venons à voir un tel homme, une telle Ville, une telle Region ; ou quelque autre choſe, nous-nous appercevons qu'elle n'eſt jamais preciſement telle que nous l'avions imaginée, lorſque l'on nous en faiſoit la peinture ſoit de vive voix, ſoit par ecrit.

Auſſi n'eſt-ce pas ſans raiſon que cecy s'eſt rendu celebre; Les choſes que nous entendons font bien moins d'impreſſion ſur noſtre Eſprit, que celles que nous voyons.

Segniùs irritant animos demiſſa per aures,
Quàm quæ ſunt oculis commiſſa fidelibus.

REGLE XI.

Il faut toutefois prendre garde que l'experience de nos propres Sens ne nous impose en rien.

CAr souvent les choses qui sont connuës par les Sens paroissent autres, ou d'une autre maniere qu'elles ne sont en elles mesmes, ou en effect ; de l'Oripeau, par exemple, paroit estre de l'Or, quoy que ce ne soit que du Cuivre ; une Tour veüe de loin paroit ronde, quoy qu'elle soit quarrée ; un Baston qui est en partie dans l'air, & en partie dans l'eau paroit courbe, quoy qu'il soit droit en soy. C'est pourquoy les idées qu'on s'imprime d'abord de ces sortes de choses peuvent aisement imposer ; & c'est pour cela qu'afin que nous en puissions avoir une qui soit indubitablement vraye, & legitime, il faut soigneusement examiner si la chose est telle qu'elle apparoit.

De là vient que pour eprouver, par exemple, si de l'Oripeau est effectivement ce qu'il paroit estre ; si la Tour est

effectivement ronde, & si le Baston est courbe, nous-nous servons de la Pierre de-touche, nous-nous approchons de la Tour, nous tirons le Baston de l'eau, & ainsi des autres.

Car quoy que l'experience qui se fait par les Sens soit la souveraine Regle, à laquelle il faut avoir recours quand on est en doute de quelque chose; neanmoins toute experience des Sens ne doit pas estre censée telle, mais celle là seulement contre laquelle il n'y a rien à dire, & qui par consequent est tellement evidente, que toutes choses examinées, l'on n'y sçauroit raisonnablement contredire.

REGLE XII.

Il faut aussi prendre garde que le Temperament, la Passion, la Coutume, ou quelque Prejugé ne nous impose.

CAr il arrive aisement qu'un chacun reçoit les Idées des choses selon son temperament, & qu'ainsi ces idées soient fausses, soit que ce temperament

ſoit naturel, ce qui fait qu'un Homme qui de naiſſance ne boit point de vin a l'idée du vin comme deſagreable au gouſt; ſoit que l'âge, la maladie, ou quelque autre accident l'ait changé, ce qui feit que quand nous ſommes avancez en âge, malades, chauds, affamez, nous avons d'autres idées, & tenons d'autres choſes capables de nous donner du plaiſir, ou de la douleur, que celles que nous tenons telles lorſque nous ſommes jeunes, ſains, froids, raſſaſiez.

Chacun forme auſſi aiſement des Idées ſelon ſa Paſſion; car c'eſt de là que ceux qui ſont amoureux tiennent les taches qui ſont ſur le viſage de leurs Maiſtreſſes comme autant de brillants, & que ceux qui haïſſent tiennent les brillants pour des taches. L'on en forme auſſi aiſement ſelon les coûtumes qu'on prend; car c'eſt pour cela qu'une idée qui auroit premierement eſté comme d'une choſe amere, devient enfin par l'uſage, & par la coûtume comme d'une choſe douce. Et c'eſt pour cela meſme que nous tenons plutoſt pour vraye, & pour legitime l'idée que nous avons de la Coûtume de noſtre Pays natal, que celle d'un Pays etranger; quoy qu'il y

ait peuteftre fujet de preferer la Coûtume etrangere à la naturelle du Pays.

Enfin l'on en forme aifement felon les prejugez qu'on a ; car c'eft ce qui fait que celuy qui une fois fera prevenu qu'il n'y a point d'Antipodes, tiendra l'idée des Antipodes pour fauffe, & n'admetra point que le Ciel puiffe eftre directement fur leur tefte, comme à nous.

C'eft pourquoy il faut foigneufment prendre garde, lorfqu'il s'agit d'avoir l'idée legitime de quelque chofe, que rien du cofté de ces Chefs, ou autres femblables, ne nous impofe, & il faut tafcher que nous eftant depoüillez de toute preoccupation, l'Entendement fe faffe indifferent, & libre à examiner, & à choifir quelle idée il doit tenir pour legitime.



REGLE XIII.

Il faut demesme prendre garde que l'Authorité de celuy qui nous fait la description de la chose ne nous impose.

CAr on voit souvent que des hommes qui sont mesme en reputation de gens graves, par quelque pretexte deguisent les choses, & racontent des prodiges qu'ils n'auront point veus, quoy que quelque fois, s'ils ne sont pas meschants, mais toutesfois credules, ils s'imaginent les avoir veus, ou ne doutent point de la bonne foy des autres qui croyent les avoir veus.

Aussi arrive-t'il que souvent l'on ne croit enfin pas davantage à ce qu'ils disent, qu'à ces Anciens qui racontent qu'il y a des hommes dont les oreilles sont si longues qu'elles leur pendent jusques aux pieds, & si larges qu'ils s'en servent comme de tapis pour se coucher; qu'il y en a d'autres dont les pieds sont aussi tellement larges qu'ils leur servent de Parasol quand ils sont cou-

chez à la renverse; d'autres qui n'ont point de teste,& qui ont les yeux entre les deux épaules, & ainsi de plusieurs autres de la sorte, que nos grands Voyageurs, & nos dernieres Navigations n'ont découvert en nul endroit, desorte que les idées qu'on en a prises passent à bon droit non comme de choses vrayes, mais comme de choses fabuleuses.

C'est pourquoy, comme il y a si peu de gens qui ne sçavent ce que c'est d'estre trompez,ou de tromper, il ne faut pas estre facile à croire toutes sortes de personnes, ni toutes sortes de contes, quelque air de verité qu'on leur donne, mais seulement lorsque l'on est asseuré de l'Esprit, de la connoissance, & de la sincerité de ceux qui rapportent, & decrivent la chose.

Il faut de plus considerer, si celuy qui ecrit,ou qui parle,rapporte le fait comme l'ayant veu, & diligemment examiné, ou comme s'en rapportant à la foy d'autruy; s'il y a de la vray-semblance, ou non,& ainsi du reste. Car en verité Epicharme semble avoir dit excellement, *Nervos,& artus esse Sapientiæ nihil temerè credere*, que les nerfs, & le

soûtien de la Sagesse sont de ne rien croire temerairement, & Montagne n'a pas mal remarqué, *Que la verité, & le mensonge ont leurs visages conformes, & qu'entre ceux qui ont esté abreuvez les premiers du commencement de quelque etrangeté, on en voit plusieurs qui sentant par les oppositions qu'on leur fait lors qu'ils sement leur histoire où loge la difficulté de la persuasion, vont calfeutrant cet endroit de quelque piece fausse, ce bastiment s'etoffant, & se formant de main en main, de maniere que le plus eloigné temoin en est mieux instruit que le plus voisin, & le dernier informé mieux persuadé que le premier; l'erreur particuliere ayant premierement fait l'erreur publique, & à son tour apres l'erreur publique faisant l'erreur particuliere.*

REGLE XIV.

Enfin il faut se donner de garde des mots Ambigus, & des façons de parler figurées.

CAr il est evident que si le nom qui a esté imposé à une chose est Am-

bigu,& qu'ainſi il ſignifie diverſes choſes, il peut arriver que l'ayant entendu prononcer, nous formions ſous une de ſes ſignifications une idée qui nous repreſente une autre choſe que celle qu'on propoſe, ou dont il eſt queſtion. Ainſi, lorſque Cephale dît, ***Aura veni***, Procris du mot ***Aura*** qu'elle entendit ſe forma l'idée d'une Nymphe, & non pas du Vent, & decouvrant l'endroit où elle eſtoit cachée, s'attira elle-meſme ſon malheur: Ainſi il n'y a perſonne qui ne ſçache l'ambiguité des Oracles par laquelle Creſus, Pyrrhus, & quelques autres furent trompez.

Et pour ne dire point que la pluſpart des Sophiſmes qui trompent les hõmes dependent de là, puis qu'il y a toujours quelque mot pris en pluſieurs ſens, il eſt aiſé de remarquer que la pluſpart des diſputes d'Ecole ne viennent que de ce que celui-cy d'un meſme mot, ou d'une meſme phraſe ſe forme une certaine idée, & celuy là une autre.

Il eſt meſme evident, que ſi la diction eſt figurée, & principalement ſi elle eſt hyperbolique, comme il eſt ordinaire, il ſe forme une idée qui ne convient point à la choſe; parce qu'elle la repreſente

ou plus grande, ou plus petite qu'il ne faut; comme lors qu'il se fait de ces descriptions à faire imaginer un Elefant pour un Moucheron, ou un Moucheron pour un Elefant, Nirée pour Thersite, ou Thersite pour Nirée, &c.

REGLE XV.

Telle qu'est l'Idée d'une chose, telle est la definition qu'on en donne.

En effet toutes les fois qu'on nous prie, ou que nous avons dessein d'expliquer la nature, ou les proprietez d'une chose, incontinent nous regardons à l'idée que nous en avons, & selon qu'elle est, nous definissons, ou decrivons la chose; desorte que si l'idée represente parfaitement la chose, la definition, c'est à dire l'oraison par laquelle nous expliquons sa nature, ou son essence, est exacte; si elle la represente moins parfaitement, elle est moins exacte.

Et comme la definition doit comprendre le Genre, & la Difference de la chose, il n'y a veritablement pas beau-

coup de peine à reconnoitre le Genre; car la Suite, ou l'Amas des choses dans lequel une chose est contenuë se trouve aisement; mais il y a souvent de la difficulté à decouvrir la Difference, qui doit estre telle que par là la chose soit distinguée de toute autre.

Ainsi, encore qu'il soit aisé à celuy qui recherche ce que c'est que l'Homme, de trouver cet Amas des choses dans lequel est le Genre prochain sous lequel l'Homme est contenu, asçavoir *Animal*; neanmoins il n'en est pas de-mesme de la Difference; car quoy que *Raisonnable* se trouve d'abord, & qu'ainsi selon l'idée ordinaire qu'on a de l'Homme, on le definisse un *Animal Raisonnable*; toutefois parceque les Anciens tenoient aussi Dieu pour un Animal raisonnable, pour cette raison Porphyre a cru qu'il falloit ajonter à la definition ce mot de *Mortel*, afin qu'il y eust quelque chose par quoy l'Homme fust distingué de Dieu; & parceque plusieurs estiment aussi que les Bestes qui sont mortelles raisonnent ou sont raisonnables, il y en a acause de cela qui ajoûtent, *Capable de rire*; ensorte que la definition entiere & parfaite de l'Homme soit, *Animal rai-*

sonnable, mortel, capable de rire.

Ce qui revient à ce que l'on dit de Platon, qu'ayant conceu une idée de l'Homme selon laquelle il le definissoit *Vn Animal à deux pieds*, & que voyant que cela ne suffisoit pas, parceque les Oyseaux ont pareillement deux pieds, il ajoûta, *Sans plumes*; & en suite que lors qu'on luy eut fait l'objection du Coq plumé, il ajouta encore, *A larges ongles.*

Remarquez que ce que l'on definit c'est proprement l'Espece, d'autant que c'est elle à qui il convient d'avoir un Genre, & une Difference, & qu'ainsi l'Individu, comme il est aussi Espece, asçavoir la plus basse, a aussi sa definitiō; & de là vient qu'il faut proceder de la même façon à l'égard de Socrate, par exemple, qu'à l'égard de l'Homme, & que s'il ne suffit pas d'avoir dit *Homme*, ou *Philosophe Athenien*, il faut ajoûter *Fils de Sophronisque*, & si ce n'est pas assez acause que Sophronisque a peutestre plusieurs fils, ajouter *Maistre de Platon*; & si par hazard Platon a plusieurs Maîtres, ajouter *Qui a esté fait mourir par la Cigue, &c.* poursuivant ainsi, selon le precepte de Ciceron, jusques à ce qu'il se trouve quelque chose de propre qui ne puisse estre transporté à aucune autre.

REGLE XVI.

Conformement à l'idée de la chose l'on en fait la division en Especes, en Parties, & en Adjoints.

CAr toutes les fois qu'une Idée represente quelque chose comme Genre, elle la represente cōme contenante des Especes ; lorsque c'est comme un Tout, elle la represente comme composée de Parties; si c'est comme Sujet, elle la representе cōme le soûtien des Adjoints ou Accidens : C'est pourquoy selon que l'Idée est plus parfaite, ou plus imparfaite, la division du Genre en Especes, du Tout en Parties, du Sujet en Adjoints se peut faire d'autant plus parfaitement, ou plus imparfaitement.

Il faut seulement remarquer à l'egard de la division du Genre, ce que nous nous avous deja touché plus haut, asçavoir que la multitude des especes peut estre telle qu'on ne puisse pas faire le denombrement de toutes en particulier; ce qui fait que les singulieres, ou moins generales doivent estre reduites aux plus

generales, & celles-cy encore à de plus generales, jusques à ce qu'y en ayant tres peu, elles contiennent toutes les autres, & soient aisées à conter.

C'est pour cela que nous avons reduit le Genre, ou l'innombrable multitude des Hommes en Européens, Asiatiques, Africains, & Americains; or il est evident que le Genre des Hommes peut par consequent estre divisé, en sorte que les uns soient Européens, les autres Asiatiques, &c. & qu'en sousdivisant l'on peut poursuivre, de sorte que des Européens les uns soient François, les autres Espagnols, les autres Anglois, les autres Allemans, &c. en contant par exemple les Nations, lesquelles puissent deplus estre distribuées en Provinces, en Citez, & si vous voulez mesme en Familles. Demesme à l'egard du Genre des Animaux; quand il aura esté reduit en Especes generalissimes, on le pourra diviser de telle sorte qu'on dise, entre les Animaux les uns sont Marchans, les autres Volans, les autres Nageans, les autres Rampans, &c. Et demesme, entre les Animaux marchans les uns sont à deux pieds, les autres à quatre, & de ceux qui sont à quatre, les uns ont le pied tout

continu, les autres forchu, &c.

Le mesme se doit presque dire du Tout qu'on appelle d'ordinaire Integrant, comme estant composé de parties appellées Integrantes. Car il se peut faire que les petites particules dont ces parties sont composées soient innombrables; d'où vient qu'il est demesme necessaire de les reduire à de certaines parties plus grandes qu'on appelle les membres, & alors selon ce qui vient d'être dit plus haut, il faudra aussi par exemple, proceder de cette sorte. Des parties de l'Homme, l'une est la Teste, l'autre le Tronc, &c. ou les parties de l'Homme sont, la Teste, la Poitrine, l'Abdomen, les Bras, les Cuisses. Des parties de la Teste, les unes sont Externes, & les autres Internes. Des parties Externes, & Anterieures, les Yeux, le Front, le Nez, la Bouche, le Menton. Des parties de l'Oeil, les Membranes, les Humeurs, les Muscles, les Nerfs, &c.

Or cette sorte de Tout est appellé Integrant, non seulement à la difference du Genre, que quelques-uns appellent Tout Potentiel, mais aussi à la difference de l'Espece, qu'ils appellent Tout Essentiel, comme estant composé de par-

ties appellées essentielles, qu'ils disent estre ou Metaphysiques, asçavoir le Genre, & la Difference, dont on doive traiter en Metaphysique, suivant quoy l'Homme est composé d'Animal, & de Raisonnable; ou Physiques, asçavoir la Matiere, & la Forme, dont on traite en Physique, suivant quoy le mesme Homme est composé de Corps, & d'Ame.

Enfin le mesme se doit dire du Sujeɛt, asçavoir que les Adjoincts peuvent estre en si grand nombre, qu'ils doivent pareillement estre reduits à certains Chefs principaux, & estre sousdivisez selon ces Chefs. Comme si l'on dit, par exemple, qu'entre les Adjoincts de l'Homme les uns sont du Corps, les autres de l'Esprit; que ceux du Corps sont la taille, la force, la santé, la beauté, &c. ceux de l'Esprit, diverses Facultez, & les Habitudes des Arts, des Sciences, des Vertus dont on fasse ensuite le denombrement.

Nous avons indiqué plus haut que les Adjoincts sont ce que plusieurs apellent Accidens, & qu'ils peuvent aussi estre appellez Qualitez, entant qu'on s'en sert pour repondre à la Question qu'on fait, quelle est la chose; & c'est

en cette consideration que la Quantité, ou la Grandeur est une espece de Qualité; car si l'on demande quel est un tel, l'on repond par sa grandeur, & principalement par sa taille.

Je passe sous silence que toute Qualité est ou Naturelle, & inseparable du Sujet, comme la Blancheur à l'egard du Cygne, ou Etrangere, & separable, comme la Blancheur à l'egard de la muraille. Deplus, que la Naturelle & inseparable est ou Propre, ou Commune, & que la Propre est celle qui ne convient qu'à une Espece de quelque Genre, comme à l'Homme la faculté de raisonner, ou de rire, au Cheval celle de hannir, au Lion celle de rugir, & ainsi des autres especes d'Animaux (or c'est cette espece de qualité qu'on appelle d'ordinaire Proprieté, & Difference tres propre, comme estant celle qui seule fait qu'une Espece differe de toutes les autres) la Commune celle qui convient ou à toutes les Especes, comme la faculté de sentir à l'Homme, au Cheval, &c. ou à quelques-unes seulement, comme celle d'avoir deux pieds à l'Homme, & aux Oyseaux; d'estre blanc au Cygne, au Pigeon, & à quelques autres.

REGLE XVII.

L'Idée d'une chose fait connoitre la Relation qu'elle a aux autres choses.

CAr l'Idée fait non seulement connoitre la chose quelle elle est en soy, ou absolument, mais aussi quelle elle est relativement à une autre : C'est pourquoy selon qu'est l'idée, l'on entend de quelle maniere la chose est rapportée à une autre. Ainsi, pour ne m'ecarter pas de ce que je viens de dire, de l'Idée de l'Homme l'on n'entend pas seulement qu'il est en soy & absolument un Animal raisonnable, mais deplus qu'il est Genre au regard des Especes, Tout au regard des Parties, Sujet au regard des Adjoincts, & cela parceque l'on entend que les Especes, les Parties, les Adjoincts sont reciproquement rapportez au Genre, au Tout, au Sujet.

Mais cecy se peut plus generalement reconnoitre dans la diversité des noms qu'on donne à chaque chose : Car outre le nom propre ou *Appellatif* qui est premierement

mierement imposé pour absolument signifier la chose, comme sont les noms de Socrate, d'Homme, d'Animal, il y en a une infinité de Relatifs par lesquels elle est designée conjointement avec le rapport qu'elle a : Et de ces noms les uns sont *Substantifs*, comme celuy par lequel Socrate est dit Fils, les autres *Adjectifs*, soit au Positif, ou au Comparatif, ou au Superlatif, comme ceux par lesquels il est dit semblable, plus sage, tres sage ; les uns *Participes*, asçavoir ceux qui marquent l'Action, ou la Passion, comme ceux par lesquels le mesme Socrate est dit aimant, ou aimé.

De là vient qu'il y a une infinité de Relatifs lesquels ont fondement dans quelque Action, & Passion. Les plus generaux de tous sont, la Cause qui produit, l'Effect qui est produit, comme l'Artisan qui fait, l'Ouvrage qui est fait, le Pere qui engendre, le Fils qui est engendré ; à quoy se rapportent par consequent le Maistre qui enseigne, le Disciple qui est enseigné, le Seigneur qui commande, le Serviteur qui obeit, & de mesme le Mobile, & la chose Meüe, ce qui Echauffe, & ce qui est Echauffé, &c.

Outre cela il y a d'autres Chefs d'où

ſe prenent les Relations;& le plus commun eſt la Convenance, & la Diſconvenance. Car toutes les choſes qui conviennent en quelque qualité ſont dites Semblables ; toutes celles qui diſconviennent Diſſemblables ; toutes celles qui conviennent en quelque meſure ſont dites Egales ; toutes celles qui diſconviennent Inegales ; à quoy ſe rapportent celles qui ſont dites le Double, le Triple , &c. Or il eſt à remarquer à l'egard des Diſſemblables,que s'ils ſont extremement oppoſez, comme le Blanc, & le Noir , on les appelle Contraires, s'ils ne le ſont pas tout à fait,comme le Blanc,& le Rouge,on les nomme Divers *diſparats*, nom qui ſe donne auſſi à toutes les choſes qui ſont de Genres diſferens , & tres eloignez , comme ſont l'Homme , & la Plante , l'Animal,& la Pierre.

Je ne parle point des autres choſes qui ſont comparées entre elles, ou à l'egard du Lieu , comme plus Haut , plus Bas, Anterieur, Poſterieur, Droit, Gauche, Interieur, Exterieur, Proche , Eloigné ; ou à l'egard du Temps, comme de Jour,de Nuit,Paſſé,Avenir,Vieux,Nouveau, de Durée, Momentanée ; ou à l'e-

gard de l'Ordre, comme Premier, Second, Devant, Derriere, Antecedent, Consequent; ou à l'egard de l'Usage, comme Propre, Inepte, Utile, Nuisible, &c.& ainsi d'une infinité d'autres.

REGLE XVIII.

Vn chacun est d'autant plus sçavant, qu'il a les Idées d'un plus grand nombre de choses, & que ces Idées sont plus parfaites.

EN effet, tout ce qui est sçeu d'une chose, cela est contenu dans son Idée; & c'est ce qui fait que la Science est d'autant plus abondante, & plus diffuse, que l'Entendement a les Idées de plus de choses, & que cette Science est d'autant plus excellente, que chacune de ces Idées contient clairement, & distinctement plus de choses.

De là vient que dans un Homme extremement sçavant la Science est presque sans discours, & comme une Simple Intelligence; parce qu'en regardant dans l'Idée il voit comme d'une seule veüe les Antecedens, & les Consequens;

au lieu que dans un homme moins eclairé elle n'y est que par discours, ce qui demande du temps, parce qu'il a besoin de speculation,& de quelque durée pour passer de la connoissance des Antecedens à celle des Consequens.

Or quoyque ce soit une chose considerable que de sçavoir beaucoup de choses, & chacune en perfection;toutefois comme il y en a si peu qui soient capables de l'un & de l'autre, il semble que l'on ne doive point tant se mettre en peine d'avoir les Idées de beaucoup de choses, que de cultiver, & de perfectionner celles qu'on a. Car il vaut mieux scavoir peu & le bien scavoir,que de scavoir beaucoup,& le scavoir mal.

Du moins, si quelqu'un veut gouster de beaucoup de choses, il doit fortement s'appliquer à connoitre, & apprendre celles qui sont Capitales, & qu'il importe principalement de scavoir. Mais cecy doit suffire touchant les Idées, & par consequent touchant la Simple Imagination des choses.

LIVRE II.

DE LA PROPOSITION.

IL nous faut maintenant traiter de la Propoſition, ou Enonciation, par laquelle nous n'imaginons plus nuement & ſimplement la choſe, mais nous interpoſons noſtre jugement, & affirmons, ou nions quelque choſe d'elle. C'eſt ce qui ce fait lorſque l'Entendement conſiderant diverſes Idées qu'il a, il joint par l'affirmation celles qui conviennent mutuellement, diſjoint ou ſepare par la negation celles qui ne convienent pas,&.ainſi de ſimples imaginations en fait une compoſée.

Cette ſorte de penſée eſt ordinairement appellée Propoſition,& Enonciation, parceque c'eſt par elle que l'Eſprit propoſe,& enonce ce qu'il penſe: L'on a auſſi coûtume, à la difference de la ſimple imagination, de l'appeller Jugement; parceque c'eſt par elle que nous

jugeons ce qu'une chose est, ou n'est pas, & que nous en decidons.

Or comme toute Proposition est generalement ou Affirmative, ou Negative, & que la negation, & l'affirmation se font par l'entremise du Verbe *Est*, ou tout seul, comme lors qu'on dit, *Socrate est sage*, ou avec une particule negative, comme lors qu'on dit, *la Iustice n'est pas un vice*; il faut remarquer que le nom qui precede le Verbe, tel qu'est *Socrate*, & *Iustice* dans ces Propositions que nous venons d'apporter, est appellé Sujet, comme s'il estoit mis sous un autre, ou le support, & l'appuy de quelque autre chose; que celuy qui suit le Verbe, tel qu'est *Sage*, & *Vice* dans ces mesmes exemples, est appellé Attribut, ou Predicat, comme estant ce qui est attribué à un autre, ou ce qui en est enoncé.

Et quoy que pour abreger l'on ait coûtume de construire des Propositions en d'autres termes, comme lorsque l'on dit *Socrate raisonne*, *La Iustice ne regne pas*; toutesfois il est evident que sous ces termes le Verbe *est*, & l'Attribut sont compris; en ce que ces Propositions se peuvent resoudre de maniere

que ce soit le mesme que si l'on disoit, *Socrate est raisonnant, La Iustice n'est pas regnante.* On veut mesme que toutes les fois que le Verbe *Est* est mis seul, & qu'il ne suit point d'Attribut, comme en disant, par exemple *l'Homme est*, il y ait quelque Attribut compris sous le Verbe, en ce qu'il se peut aussi resoudre de maniere que ce soit le mesme que si l'on disoit *l'Homme est existant* ; car le Sens est qu'effectivement il existe dans la Nature.

Mais cependant parceque toutes ces Propositions, & autres semblables sont Simples, comme n'ayant qu'un simple Sujet, & un simple Attribut, il est bon de remarquer qu'il s'en rencontre souvent de Composées, ascavoir lorsque l'un ou l'autre, ou tous les deux sont composez de plusieurs mots, comme lorsque l'on dit, *Ce, faute de quoy l'on ne scauroit vivre est necessaire à la vie* ; Car tout cecy, *Ce, faute de quoy l'on scauroit vivre*, tient lieu de Suject, & cecy, *necessaire à la vie*, lieu d'Attribut. Et de mesme, lorsqu'on dit, *Ce n'est pas le propre d'un homme sage de dire je ne pensois pas* ; tout cecy, *Ie ne pensois pas*, est comme le Sujet, & cecy, *le propre d'un*

homme sage, comme Attribut.

Que si dans le premier exemple le Verbe *est* n'est pas mis entre le sujet & l'attribut,mais apres, & que dans le second il suit le sujet, & precede l'attribut, cela ne doit pas Vous arrester, parce que cette transposition ne se fait que pour l'Elegance.

D'ailleurs parce que toutes ces Propositions soit Simples, soit Composées sont dites Absoluës, comme enonçant purement & simplement quelque chose, il est bon aussi de remarquer qu'il s'en rencontre d'autres qu'on nomme Hypothetiques,ou Conditionnelles, acause de la particule *Si* qu'on y met, comme dans celle cy, *Si le Soleil luit,il est jour*; d'autres Analogiques, ou Proportionnelles, acause des particules de Proportion, , *Comme*, *ainsi*, *Demesme*, par exemple *Demesme que la base est à la colomne, ainsi la Iustice est à la Republique*; d'autres Disjonctives, acause des particules de Disjonction *Ou*, *Soit*, comme, *Socrate beut de la Cigue ou justement, ou injustement.*

Ie laisse à part celles que pour une semblable raison l'on appelle Copulatives, Exclusives, Reduplicatives, &

autres. Pour ce qui eſt de celles qu'on appelle Modales auſquelles on ajoûte une de ces dictions *Neceſſaire*, *Contingent*, *Poſſible*, *Impoſſible*, afin de ſignifier la maniere dont l'Attribut eſt dans le Sujet, comme lors que l'on dit *Il eſt Neceſſaire que l'homme ſoit un Animal*; *C'eſt une choſe Contingente que Socrate ſoit aſſis*; *il eſt Poſſible que l'homme ſoit juſte*; *Il eſt Impoſſible que l'homme ſoit une pierre*; il eſt conſtant que non ſeulement ces quatre dictions, mais que preſque tous les Adjectifs, & les Adverbes ajoutent la maniere de la ſignification, & font demeſme des Propoſitions Modales, comme je diſois; *Il eſt juſte que les Peres ſoient honorez par leurs Enfans*; *Il eſt doux, & honorable de mourir pour la Patrie, &c.*

Remarquons pluſtoſt que toute Propoſition, ſoit Affirmative, ſoit Negative eſt ou Generale, c'eſt à dire Vniverſelle, ou Particuliere, c'eſt à dire Singuliere. Or il eſt vray que la Generale eſt celle dont le Sujet eſt general, comme lors qu'on dit *l'Homme eſt un Animal*, & la Particuliere celle dont le Sujet eſt particulier, comme lors qu'on dit, *Socrate eſt un homme de bien*; Mais par-

ce qu'un Sujet general peut estre rendu particulier par une particule limitante, comme lors que l'on dit, *Cet homme*, ou *Quelque homme est juste*; pour cette raison la Generale est d'ordinaire marquée par le mot *Tout*, si elle est affirmative, & par *Nul*, si elle est Negative, comme, *Tout homme est Animal*, *Nul homme n'est pierre*.

Quant à la Particuliere, lors que le nom propre y est, il n'est point besoin d'aucune particule limitante, comme, *Socrate est Grec*, *Socrate n'est pas Barbare*; mais quand le nom propre est ignoré, ou qu'on ne le met pas, alors l'on se sert d'une particule limitante, soit Demonstrative, telle qu'est, *Cet homme est sage*, *Cet homme n'est pas sage*, soit Vague, telle qu'est, *Quelque homme est vertueux*, *Quelque homme n'est pas vertueux*.

Remarquez cependant, que lors qu'il y a deux Propositions, l'une Affirmative, & l'autre Negative qui ont le mesme Sujet, & le mesme Attribut, elles sont dites opposées, Contraires, Contradictoires, Repugnantes; soit d'ailleurs que toutes les deux soient Generales, ou toutes les deux Particulieres,

ou que l'une ſoit Generale & l'autre, Particuliere, comme lors que l'on dit, *Tout homme eſt Animal*, *Nul homme n'eſt Animal*; *Socrate eſt ſage*, *Socrate n'eſt pas ſage*; *Tout homme eſt juſte*; *Quelque homme n'eſt pas juſte* : Mais quand elles ſont toutes deux Affirmatives, ou toutes deux Negatives, & qu'il n'y a que changement alternatif de Sujet, & d'Attribut, alors elles s'appellent Reciproques, comme lors qu'on dit, *Tout homme eſt raiſonnable*, *Tout raiſonnable eſt homme*; *Nul raiſonnable n'eſt brute*, *Nulle brute n'eſt raiſonnable*.

Au reſte, comme la principale diſtinction de la Propoſition eſt celle par laquelle on a coutume de la diviſer en Vraye, & en Fauſſe, c'eſt principalement elle que regardent les Regles ſuivantes.



REGLE I.

Cette Proposition là est Vraye, qui enonce quelque chose estre, qui est, ou quelque chose n'estre pas, qui n'est pas : Celle là au contraire est Fausse, qui enonce quelque chose estre, qui n'est pas, ou quelque chose n'estre pas, qui est.

LA chose est evidente, puisque par le mot de verité l'on n'entend d'ordinaire autre chose sinon une conformité de l'Enonciation avec la chose enoncée, ou de la Pensée avec ce qui est pensé ; & par celuy de Fausseté, une difformité de l'Enonciation avec la chose enoncée, ou de la Pensée avec ce qui est pensé.

Il est bien vray que dans nostre premier Livre nous avons tenu pour Vraye l'Idée qui est conforme à la chose dont elle est creuë l'Idée, & au contraire de la Fausse : Mais parceque tant qu'on n'affirme, ou qu'on ne nie rien, cette verité, ou fausseté demeure com-

me en ſuſpens, & qu'on attend juſques à ce que l'on prononce que la choſe eſt, ou n'eſt pas telle que l'Idée la repreſente; pour cette raiſon la Verité, & la Fauſſeté appartienent proprement à la Propoſition, par laquelle l'on prononce que la choſe eſt telle, ou n'eſt pas telle.

Et c'eſt pour cela que la Propoſition ſe doit proprement faire par le Verbe du Meuf de l'Indicatif, comme parlent les Grammairiens; parce qu'autrement il ny a ni Verité,ni Fauſleté dans le diſcours, comme lors qu'on dit, *O ſi Iupiter me redonnoit mes premieres années!* ou, *Puiſque vous ſoutenez vous ſeul tant, & de ſi grandes affaires*,&c. Car l'on attend ce que celui qui fait des vœux fera apres avoir eſté exaucé; ce qui arrivera de la ſuppoſition qui ſe fait,ou quelque autre choſe de la ſorte.

D'ailleurs,la Verité de l'Enonciation eſtant proprement dans l'Entendement qui penſe (d'ou vient qu'on dit Verité de Penſée, Verité de Diſcours, Verité d'Ecriture, Verité de Signe, lors qu'on exprime ſa penſée ou de vive voix, ou par écrit, ou par ſigne) il faut remarquer que c'eſt cette Verité à laquelle la

Fausseté peut estre opposée, en ce que l'Entendement est sujet à l'erreur,& peut penser,& enoncer une chose telle qu'elle est, & telle qu'elle n'est pas.

Car du reste, la Verité d'Essence ou d'Existence,àqui nulle fausseté n'est opposée, convient à la chose mesme;d'autant que toute chose, soit que nous y pensions,ou que nous n'y pensions pas, & soit que nous-nous trompions, ou que nous ne nous trompions pas, est toujours en soy une veritable chose,ou ce qu'elle est, & non autre; & il n'y a nulle difference entre dire qu'elle est ou existe, & dire qu'elle est une veritable chose.Ainsi, nous pouvons veritablement bien nous tromper en jugeant que de l'Oripeau est de l'Or, d'où vient que nous disons ordinairement, que l'Oripeau est de faux Or; neanmoins l'Oripeau en soy n'est point de faux Or, mais de vray Oripeau.



REGLE II.

La Verité de la Proposition Affirmative depend de ce que l'Attribut conviene au Sujet ; celle de la Negative, de ce qu'il ne luy conviene pas.

CAr une chose n'est enoncée estre ce qu'elle est, que lors que l'Attribut convient au Sujet, c'est à dire qu'il lui convient tellement qu'il luy est par consequent conjoint, ou une seule & mesme chose avec luy, non eloignée, non-disjointe : Et demesme, une chose n'est enoncée n'estre pas ce qu'elle n'est effectivement pas, que lors que l'Attribut ne convient pas au Sujet, ou qu'il luy est tellement difforme, & repugnant qu'il en est disjoint, separé, desassocié, & absolument distinct.

Ainsi, lors que l'on dit par exemple, *Le Soleil est lumineux*, l'Affirmation est vraye, parce que le Soleil est enoncé tel qu'il est, & il est tel qu'il est enoncé, acause qu'estre *lumineux*, ou *la lumiere*, qui fait que le Soleil est lumi-

neux, convient tellement au Soleil, ou eſt de telle maniere en luy, que c'eſt une ſeule & meſme choſe avec luy, & non pas ſeparée,

Et demeſme, lorſqu'on dit par exemple, *Le Soleil n'eſt pas cubique*, la Negation eſt vraye; parce que le Soleil eſt enoncé n'eſtre pas tel qu'il n'eſt effectivement pas, & il n'eſt pas tel qu'il eſt enoncé n'eſtre pas, acauſe qu'eſtre *cubique*, ou *la figure de cube*, eſt une choſe tellement diſconvenante au Soleil, & tellement eloignée de luy, qu'elle en eſt quelque choſe de ſeparé, & de disjoint.

REGLE III.

L'Attribut convient au Sujet, & luy eſt adherant ou inſeparablement, & il eſt dit Neceſſaire, ou ſeparablement; & il eſt dit Contingent.

Lorſque je dis *Inſeparablement*, j'entens que l'Attribut convient de telle maniere au Sujet, & luy eſt tellement adherant, que le Sujet ne puiſſe

estre sans luy. Tel est l'Animal au regard de l'Homme; car l'Homme ne peut pas estre, qu'il ne soit Animal. Et lorsque je dis *separablement*, j'entens de sorte que le Sujet puisse estre sans l'Attribut. Tel est le lumineux, ou la lumiere à l'égard de l'Air; car l'Air peut estre sans la lumiere, ou n'estre pas lumineux.

REGLE IV.

L'Attribut Necessaire est ou Genre, ou une Qualité naturelle au Sujet.

La raison de cecy est, que tout ce qui est inseparable d'un Sujet, est ou son Genre soit prochain, soit éloigné, comme à l'égard de l'Homme d'estre Animal, d'estre Vivant, d'estre Corps; ou est une Qualité naturelle à ce mesme Sujet, soit propre & particuliere, comme est à l'Homme la Raison, l'aptitude à rire, soit commune à d'autres, comme est à l'Homme la faculté de sentir, qui luy est commune avec tous les autres Animaux; avoir deux pieds, ce qu'il

a de commun avec quelques autres, par exemple avec les Oyſeaux.

REGLE V.

L'Attribut Contingent eſt ou une Qualité etrangere, ou une Denomination Relative.

EN effect, comme Contingent eſt, ce qui eſt ſeparable, il ne peut eſtre que l'un ou l'autre des deux. Car en premier lieu il eſt evidēt que ſes Qualitez là ſont ſeparables leſquelles ne ſont pas naturelles, mais qui vienent de dehors, & ſont dittes Accidentelles, parce qu'elles ſont receuës dans le Sujet de maniere qu'elles peuvent en eſtre abſentes ſans qu'il periſſe. Telle eſt dans l'Homme la chaleur qui luy vient du Soleil, l'humidité qui luy vient de l'Eau, la blancheur qui lui vient de la Ceruſe. C'eſt pourquoy, encore qu'eſtre chaud dans le Soleil, humide dans l'Eau, blanc dans la Ceruſe ſoient des Attributs neceſſaires, parceque ces Qualitez leur ſont naturelles ; toutefois eſtre chaud dans l'Homme, humide, ou blanc, ſont des

Attributs Contingens, parce que ces Qualitez luy sont etrangeres, & luy viennent de dehors.

Deplus, il est evident que les Denominations qu'on attribüe acause des Relations à des choses externes, sont separables; puisque ces choses cessant, ou estant changées, elle perissent, & ne convienent plus. Telle est dans Cresus la denomination de Roy, ou de Riche, acause de la relation au Royaume, & aux Richesses qu'il possede, & tandis qu'il les possede; mais le Royaume & les Richesses perissant, la relation s'evanoüit, & il n'y a plus rien à raison dequoy Cresus soit denommé Roy, ou Riche. Ainsi quand un Animal s'est tourné de droite à gauche, la muraille qui estoit dite droite eu egard à son costé droit, n'est plus denommée droite. Ainsi un homme par la mort de son fils, ou de sa femme, ou par la fuite de son esclave, cesse d'estre pere, ou mary, ou maistre, &c.

REGLE VI.

L'on ne peut pas faire l'Eſpece reciproquement Attribut du Genre, ſi ce n'eſt qu'on ajouſte quelque limitation au Genre.

CAr quoy que nous diſions, ***l'Homme eſt un Animal, la Blancheur eſt une couleur, la Iuſtice eſt une vertu,*** nous ne pouvons neanmoins pas dire reciproquement, ***l'Animal eſt homme, la couleur eſt la blancheur, la vertu eſt la Iuſtice***; parceque lorſque nous diſons, par exemple, ***l'Homme eſt un Animal,*** le ſens eſt que l'Homme eſt une des eſpeces d'Animal, & que tout ce qui eſt Homme, eſt Animal; mais ſi l'on diſoit, ***l'Animal eſt Homme,*** cela voudroit dire que l'Animal ſeroit une eſpece d'Homme, & que tout ce qui ſeroit Animal ſeroit Homme.

L'on ajoûte neanmoins, ***Si ce n'eſt qu'on apporte quelque limitation au Genre***; car nous pouvons dire, comme nous venons d'inſinuer, ***Quelque Animal eſt homme, Quelque couleur eſt blancheur,***

Quelque vertu est justice : D'autant que par ces sortes de particules limitantes le Genre est cóme restraint, & n'est pas plus etendu que l'Espece ; ensorte que l'Espece peut estre enoncée de lui, ou estre faite reciproquement son Attribut.

REGLE VII.

La Qualité naturelle, & propre peut bien d'Attribut estre reciproquement faite Sujet; mais l'etrangere, & commune, ne le peut, si ce n'est avec limitation.

EN effect, il est constant qu'on peut bien dire, *l'Homme est capable de rire, le Capable de rire est Homme* ; ou, afin que la reciprocation se fasse plus expressement, *Tout Homme est capable de rire, Tout capable de rire est Homme*; parceque la capacité au ris est une qualité naturelle, & propre à l'Homme, & qu'ainsi elle convient à toute l'Espece de l'Homme, & est autant etenduë que l'Homme ; mais l'on ne peut pas dire demesme, *Tout Cygne est blanc, Tout blanc est Cygne* ; parceque la blancheur

eſt veritablement une qualité naturelle au Cygne, mais qui luy eſt commune avec d'autres choſes : L'on ne peut pas dire auſſi reciproquement, *la Muraille eſt blanche*, *le Blanc eſt la Muraille* ; parce que la blancheur n'eſt ni naturelle, ni propre à la muraille, mais etrangere, & commune.

L'on a auſſi ajouté icy, *Si ce n'eſt avec limitation* ; car il eſt conſtant que pour la meſme cauſe l'on peut dire, *Quelque blanc eſt Cygne*, *Quelque blanc eſt muraille*.

REGLE VIII.

L'Attribut doit eſtre exprimé par un nom Concret, ſi ce n'eſt lors qu'une Qualité eſt enoncée d'une Qualité, comme le Genre de l'Eſpece.

CAr ſi la Qualité eſt enoncée de la Qualité comme le Genre de l'Eſpece, il eſt evident qu'elle doit eſtre exprimée par un nom Abſtrait ; puiſque nous diſons, par exemple, *la Blancheur eſt*

une couleur, la Douceur est une saveur. Auquel cas vous voyez aussi qu'il est requis que le Sujet, ou l'Espece, soit exprimé par un nom Abstrait; puisque s'il est exprimé par un Concret, l'Attribut, ou le Genre, est aussi alors exprimé par un Concret; car nous disons, *le Blanc est coloré, le Doux est savoureux.*

Mais du reste, si l'Attribut est enoncé soit comme Genre, soit comme Qualité, soit de la Substance, soit de la Qualité, il est toujours exprimé au Concret. Car c'est pour cela que nous disons, *l'Homme est un Animal, le Pin est un arbre, le Marbre est une pierre*; & *l'Homme est sage, le Pin est verd; le Marbre est dur*; & deplus, *la Blancheur est claire, la Douceur est agreable, la Iustice est aimable*, &c.

Ce qu'il faut remarquer est, que lorsque deux qualitez qui sont de divers Genre subsistent ensemble en un mesme Sujet, comme la blancheur, & la douceur dans le laict, elles ne peut veritablement pas estre enoncées mutuellement l'une de l'autre; car nous ne disons pas *la Blancheur est la douceur*, ou *la Douceur est blancheur*; mais toutefois elles peuvent estre enoncées au Con-

cret ; puiſque nous diſons *le Blanc eſt doux*, & *le Doux eſt blanc* ; parceque cela ne veut dire autre choſe, ſinon que le meſme Sujet eſt doüé de blancheur, & de douceur.

REGLE IX.

Toutes les fois que l'Attribut eſt Genre ou une Qualité naturelle du Sujet, la Propoſition Affirmative eſt vraye, & neceßaire ; la Negative fauſſe, & impoſſible.

LA choſe eſt evidente, de ce que l'Attribut eſt neceſſaire, & inſeparablement adherant au Sujet, & qu'ainſi il ne ſe peut pas faire que le Sujet ſoit, que l'Attribut ne ſoit auſſi. C'eſt pourquoy ces Propoſitions, *l'Homme eſt un Animal*, *le Soleil eſt lumineux*, & autres ſemblables ſont non ſeulement vrayes, mais auſſi neceſſaires, ou neceſſairement vrayes ; & celles-cy, *l'Homme n'eſt pas un Animal*, *le Soleil n'eſt pas lumineux*, ſont non ſeulement fauſſes, mais il ne ſe peut pas meſme faire qu'elles ſoient vrayes,

vrayes, d'ou vient qu'elles ſont dites Impoſſibles.

Il n'eſt pas beſoin de remarquer que ſous la Propoſition Negative l'on comprend encore celle, qui ſous eſpece d'Affirmation, eſt neanmoins autant Negative, que ſi l'Adverbe negatif y eſtoit mis, aſcavoir parce que l'Attribut eſt exprimé par un terme negatif, comme ſi quelqu'un diſoit, *l'Homme eſt inanimé, le Soleil eſt tenebreux.*

REGLE X.

Toutes les fois que l'Attribut eſt ou un Genre Diſparat, c'eſt à dire d'une autre ſuite que le Sujet, ou une Qualité à laquelle le Sujet a une repugnance naturelle; la Propoſition Affirmative eſt fauſſe, & impoſſible; la Negative vraye, & neceſſaire.

Cecy eſt auſſi evident, & c'eſt pour cela que ces ſortes de Propoſitions, *l'Homme eſt une Plante, l'Animal eſt une Pierre, la Blancheur eſt une odeur, la Cou-*

leur est une saveur, sont fausses, & impossibles ; parceque ce sont des Genres Disparats, c'est à dire que la Plante, & la Pierre sont en d'autres Suites de Substance qu'Homme, & Animal ; l'Odeur, & la Saveur en d'autres Suites de Qualitez que blancheur, & couleur: Et celles-cy ne sont pas moins fausses, & impossibles, *le Cygne est noir, le Poisson est capable de parler, l'Or est leger, la Neige est chaude* ; parce que le Cygne a une naturelle repugnance à estre noir, le Poisson à parler, l'Or à monter vers le haut, & la Neige à echauffer.

Mais pour ce qui est des Negatives, & qui sont opposées aux Affirmatives, *l'Homme n'est pas une Plante, l'Animal n'est pas une Pierre*, &c. il est evident que non seulement elles sont vrayes, mais qu'elles sont mesme necessairement vrayes.



REGLE XI.

Toutes les fois que l'Attribut est une Qualité etrangere, ou une Denomination relative, & le Sujet Singulier, & determiné ; la Proposition est Contingente, ou peut estre vraye, & fausse. Il est vray que tant que l'Attribut est dans le Sujet, la Proposition Affirmative est vraye, la Negative fausse ; & que lors qu'il n'y est pas, l'Affirmative est fausse, la Negative vraye.

CEcy pareillement est evident, parce qu'alors l'Attribut est Contingent, ou peut estre, & n'estre pas dans le Sujet; d'ou vient que ces Propositions soit Affirmatives, *Pamphile est juste*, *Pamphile est riche*, soit Negatives, *Pamphile n'est pas juste*, *Pamphile n'est pas riche*, ou leurs Equivalentes, *Pamphile est injuste*, *Pamphile est pauvre*, sont Contingentes, & que les Affirmatives sont aussi bien vrayes, & les Negatives fausses,

lorſque la juſtice,& les richeſſes ſont en la poſſeſſion de Pamphile;que les Affirmative ſont fauſſes, & les Negatives vrayes, lorſqu'elles n'y ſont pas.

Or il eſt requis que le Sujet ſoit ſingulier ; parceque s'il eſt univerſel, la Propoſition n'eſt pas proprement Contingente, en ce que ſoit qu'elle ſoit Affirmative, ou qu'elle ſoit Negative, elle eſt toujours fauſſe, & jamais vraye; car il eſt autant faux *que Tout homme ſoit juſte, que Tout homme ſoit riche*, qu'il eſt faux *que Nul homme ne ſoit juſte, que Nul homme ne ſoit riche.* D'ou vient que ces ſortes de Propoſitions ne ſe doivent pas conter entre les Contingentes, mais en quelque façon entre les Impoſſibles.

Il eſt auſſi requis que le Sujet ſoit determiné; parceque s'il eſt indeterminé, la Propoſition n'eſt pas auſſi proprement Contingente, en ce que ſoit qu'elle ſoit Affirmative, ou Negative, elle eſt toûjours vraye, & jamais fauſſe ; car il eſt autant vray *que Quelque homme ſoit juſte, & que Quelque homme ſoit riche*, qu'il eſt vray *que Quelque homme ne ſoit pas juſte, que Quelque homme ne ſoit pas riche*; d'autant que jamais deux Propoſitions oppoſées ne s'entendent d'un

mesme & singulier homme. D'ou vient aussi que ces sortes de Propositions Vagues se doivent conter non seulement entre les Possibles, mais en quelque façon aussi entre les Necessaires.

REGLE XII.

De deux Propositions Contingentes Opposées l'une est vraye, l'autre fausse, soit au temps present, soit au passé, soit à l'avenir.

A l'gard du temps present, *Corisque joüe*, *Corisque ne joüe pas*, & du passe, *Corisque joüa hyer*, *Corisque ne joua pas hyer*, personne n'en doute; mais il y en a qui en doutent à l'egard de l'avenir, *Corisque jouera demain*, *Corisque ne joüera pas demain*; parce que l'on ne sçait pas de celles cy quelle est la vraye, & quelle est la fausse, comme on le sçait de celles-là.

Cependant, de mesme que de deux hommes, dont il y en a un qui dit, *Corisque joue*, l'autre *Corisque ne joue pas*, ou dont il y a un qui dit, *Corisque joüa hyer*, l'autre *Corisque ne joua pas hyer*, l'un

dit vray,& l'autre faux,encore que je ne puiſſe pas dire lequel des deux dit vray, lequel dit faux, acauſe que preſentement je ſuis, ou que je fus hyer abſent, de Coriſque, de meſme ſi l'un dit, ***Coriſque joüera demain***, l'autre, ***Coriſque ne jouera pas demain***, l'un des deux dira vray, l'autre faux, encore que j'ignore lequel des deux dit vray, lequel dit faux.

Car demeſme que celuy-là dit vray, lequel enonce quelque choſe eſtre qui eſt & quelque choſe avoir eſté qui a eſté; ainſi celuy qui enonce qu'une choſe ſera, qui ſera, & ſe confirmera par l'evenement, dit vray; ne ſe pouvant pas faire que l'un des deux n'arrive. Et certes, la verité d'une Propoſition depend de ce que la choſe eſt, ou n'eſt pas, & non pas de ce qui eſt ſçeu, ou eſt ignoré.



REGLE XIII.

La Certitude d'une Proposition depend de l'Evidence, qui fait qu'elle paroit estre necessaire.

CAr la Certitude n'estant autre chose que cette fermeté, ou forte attache de l'Entendement à croire une Proposition qu'il tient necessaire, il faut certes qu'afin qu'il la tiene telle, elle luy deviene evidente.

De là vient qu'une chose pouvant devenir evidente ou par le Sens, ou par la Raison, il ne suffit pas que, le Soleil estant levé, il soit necessaire qu'il soit jour, pour que l'Entendement soit certain de cette Proposition, *Il est jour*; mais il faut ouvrir les yeux, & que la chose se fasse evidente au Sens. Ainsi, quoyque cette Proposition, *le Soleil est plusieurs fois plus grand que toute la Terre*, soit necessaire, ce n'est toutefois pas assez qu'elle soit telle en soy, pour que l'Entendement en soit certain; mais il faut deplus qu'elle luy deviene evidente par Raison, ou Demonstration.

C'eſt auſſi de cette maniere que nous devenons certains des Propoſitions Contingentes, aſcavoir lors qu'elles ſe font, ou ſe ſont faites evidentes par le Sens; car celuy qui voit aujourd'huy Coriſque joüant, ou qui le vit hyer joüer, eſt certain qu'il joüe, ou qu'il a joüé, & n'en peut pas douter; parce qu'il eſt evident que la choſe ne peut point eſtre autrement.

Il eſt bien vray qu'il n'y a point eu de neceſſité que Coriſque joüaſt; mais s'il a joüé, il ne ſe peut pas faire qu'il n'ait joué, & s'il joue, il ne ſe peut pas faire que jouant il ne joue. D'ou vient que les choſes paſſées ſont Neceſſaires, & à l'egard des preſentes, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on dit, *Tout ce qui eſt, eſt de neceſſité, tandis qu'il eſt.*



REGLE XIV.

La Vray-semblance, ou Probabilité d'une Proposition depend de ce qu'elle approche plus de l'Evidence, que de l'Obscurité.

CAr comme la Proposition douteuse, & incertaine, est celle qui est justement entre l'Evidence, & l'Obscurité; puisqu'il n'y a rien qui fasse davantage incliner à donner son consentement qu'à ne le donner pas, ou à ne le donner pas qu'à le donner, comme à l'egard de cette Proposition, *les Etoiles sont en nombre pair*; il faut bien qu'une Proposition que l'Entendement tient non pour certaine, mais pour vray-semblable, ou probable, ait quelque peu plus d'Evidence, que d'Obscurité.

Ainsi cette Proposition, *Au prochain Solstice les chaleurs seront dans leur vigueur*, est vray-semblable; parceque comme l'on a souvent observé que les chaleurs sont au Solstice dans leur plus grande force, & qu'il est rare qu'il fasse

froid en ce temps-là, la chose est veritablement dans l'obscurité de l'avenir, mais cependant la Proposition approche beaucoup plus de l'Evidence, que de l'Obscurité.

Demesme, lorsque quelqu'un raconte une chose qu'il à veue, par exemple une Hirondelle à l'Equinoxe ; si l'on sçait que c'est un homme qui n'ait pas accoûtumé de mentir, on luy ajoûte aisement foy, & cette Proposition, *Vne Hirondelle a esté veue*, nous devient vray-semblable ; parce qu'encore que les Hirondelles ne paroissent d'ordinaires qu'apres l'Equinoxe, & que d'ailleurs il y ait peu de persones qui ne puissent estre trompez, ou ne vueillent tromper, il y a neanmoins plus d'apparence que cet homme-là soit veritable, que trompeur.



REGLE XV.

Il eſt bon de ſe faire un Amas de quantité de Propoſitions Neceſſaires, leſquelles ſoient & tres evidentes, & tres generales, telles que ſont celles-là qu'on appelle des Maximes.

On les appelle Maximes, Sentences, Axiomes, Premiers Principes, & Principes connus d'eux-meſmes; parceque ce ſont des Propoſitions dont il ſuffit de concevoir, ou entendre le ſens, pour en eſtre perſuadé.

Or il eſt bon d'avoir la memoire pleine de pluſieurs de ces ſortes de Propoſitions; parce qu'elles ſont comme des fontaines, d'ou les autres moins generales, ou plus ſingulieres ſont en apres derivées, comme autant de petis ruiſſeaux, & deſquelles l'on ſe peut aiſement ſervir toutes les fois qu'il faut prouver quelque choſe en particulier. Chaque Science fournit les ſienes, & les plus çelebres ſont par exemple celles cy.

Il est impossible qu'une mesme chose soit en mesme temps, & ne soit pas

De quelque chose que ce soit l'Affirmation, ou la Negation est vraye.

Le Tout est plus grand que sa Partie.

La Partie est plus petite que le Tout.

Si à choses egales vous ajoutez choses egales, les Tous seront egaux.

Si de choses egales vous ostez choses egales, les restants seront egaux.

Les choses qui sont egales à une troisieme, sont aussi egales entre elles.

Les choses qui sont le double du mesme, ou la moitié, sont egales entre elles.

Tout nombre est pair, ou impair.

Il n'y a point de nombre si grand, qu'il ne s'en puisse donner un plus grand.

Ni la Nature, ni l'Art ne peuvent faire aucune chose de rien.

Dieu, & la Nature ne font rien en vain.

Inutilement une chose se fait par beaucoup, qui se peut aussi commodement faire par peu.

Le Bien est ce que toutes choses desirent, & le Mal ce que toutes choses fuyent.

Personne ne peut hayr le bien entant que bien, ou aimer le mal entant que mal.

Et ainsi de plusieurs autres de mesme.

REGLE XVI.

Entre les Propositions propres de la Logique, les Maximes ſont celles qui regardent les Lieux Communs des Argumens.

CAr toutes ces Regles que nous propoſons, ſont veritablement des Maximes de Logique ; mais toutefois celles là ſont ſpecialement dites telles, leſquelles appartienent à chacun des Lieux d'où l'on tire ordinairement des Argumens pour prouver quelque choſe.

Car on feint que toutes les Definitions, par exemple, de toutes les choſes du Monde ſont contenuës dans un certain Lieu, toutes les Cauſes dans un autre, tous les Adjoints, ou Accidens dans un autre, & ainſi du reſte; enſorte que quand pour prouver quelque choſe nous prenons, par exemple, la Definition de la choſe, alors cette definition eſt appellée Argument, & cet Argument eſt dit eſtre tiré du Lieu, ou comme du domicille des Definitions:

Et parceque quelqu'un pourroit douter de la force que cet Argument a pour prouver quelque chose, pour cette raison chaque Lieu a sa Maxime particuliere d'ou l'Argument tire sa force.

Pour en toucher donc quelques-unes des principales, il faut supposer que des Lieux qui se donnent d'ordinaire, les uns sont Lieux de Choses, les autres Lieux d'Authorité: Que les Choses sont ou Coherentes, c'est à dire ayant une certaine liaison mutuelle ou Incoherentes, c'est à dire n'ayant aucune liaison: Qu'entre les Coherentes sont le Genre, & l'Espece; l'Espece, & la Proprieté; la Definition, & le Definy; le Tout, & les Parties; le Sujet, & les Adjoints; les Adjoints mesme entre eux entant qu'ils sont Antecedens, ou Consequens; la Cause, & l'Effet; les Semblables mutuels; les Pareils mutuels, & generalement les Relatifs mutuels: Qu'entre les Incoherentes sont les Disparats ou Divers; les Opposez soit Dissemblables, soit Non-pareils, *Disparia* (lesquels sont ou plus Grands, ou Moindres) les Contraires ou Repugnants; les Privants; les Niants, ou Contredisants: Qu'enfin l'Au-

thorité est ou Divine, ou Humaine.

Comme l'on distingue donc autant de Lieux, d'ou lors que les Argumens se tirent, ces Arguments sont dits estre pris du Genre, de l'Espece, de la Proprieté, de la Definition, &c. Voicy les Maximes lorsque l'Argument se prend, par exemple.

Du Genre.

Tout ce qui convient au Genre, convient aussi à l'Espece; comme, parce qu'il convient à l'Animal d'estre doué de Sentiment, cela conviendra aussi à l'Homme. Et, *le Genre étant posé, telle Espece n'est pas pour cela posée*; comme l'Animal estant posé dans Nature, il ne s'ensuit pas pour cela que l'Homme soit; car il peut y avoir un autre Animal.

De l'Espece.

L'Espece estant posée, le Genre est posé; comme, l'Homme estant posé dans la Nature, il s'ensuit que l'Animal est. Et, *Ce à quoy convient l'Espece, à cela*

mesme convient le Genre; comme, parce qu'il convient à Socrate d'estre Homme, il luy convient aussi d'estre Animal. Et, *Ce qui convient à toutes les Especes, conviendra au Genre*; comme, parceque la Prudence, la Iustice, la Force, la Temperance sont aimables, la Vertu sera aussi aimable.

DE LA PROPRIETE'.

OV *est la Proprieté, là est aussi l'Espece*; comme, où est le Sentiment, là est l'Animal, où est la Raison, là est l'Homme. Et, *la Proprieté est ce par quoy chaque chose differe*; comme, le Sentiment est ce par quoy l'Animal differe de la Plante, la Raison ce par quoy l'Animal differe de la Brute.

DE LA DEFINITION.

CE *qui convient à la Definition, convient aussi à la chose Definie*; comme, parce qu'il convient à l'Art de bien-dire de persuader, il conviendra aussi à la Rhetorique de persuader. Et, *Ce à quoy convient la Definition, à cela mesme convient la chose Definie*; comme,

si l'Art de bien dire est dans Ciceron, la Rhetorique sera aussi dans Ciceron.

Remarquez en passant que ces Maximes quadrent aussi à l'égard de *l'Etimologie*, qui est la definition d'un nom; & mesme à l'égard des *Conjuguez*, qui sont des Dictions d'une mesme origine, comme, parce que dans Platon est l'amour de la Sagesse, celuy de la Philosophie y est aussi; Et, parce qu'il convient à Platon d'estre Philosophe, il luy convient aussi de vivre Philosophiquement.

Du Tout.

Ce qui convient au Tout, convient aussi à la Partie; comme, parce qu'il convient à toute la Mer d'estre salée, il convient aussi à un verre d'eau de la Mer d'estre salé. Et, *Qui dit tout, n'exclud rien*; comme, qui dit toute la Republique, comprend tous les Citoyens sans en excepter aucun.

Des Parties.

Ce qui convient á toutes les Parties, convient au Tout; comme, parce qu'il convient à la Zone torride, aux Zones temperées, & aux Zones froides.

d'estre habitées, il convient à toute la Terre d'estre habitée. Et, *D'ou les Parties sont absentes, de lá mesme le Tout est absent*; comme, là où il n'y a ni General ni Capitaines, ni Soldats, là il n'y a point d'Armée.

DU SUJET.

T*El qu'est le Sujet, tels sont les Adjoints*; comme, tels qu'est le malade, tels sont les Symptomes du malade. Et, *Où est le Sujet, là sont les Adjoints*; comme, où est le feu, là est la chaleur, où est le cadavre, là est la mauvaise odeur, où est l'Homme de bien, là est l'equité.

DES ADJOINTS.

O*V sont les Adjoints, là est le Sujet*; comme, celle à qui le ventre enfle, & à qui le lait vient aux mamelles, celle-là a conceu. Et, *Les Adjoints se doivent examiner par les Adjoints*; comme, parce que celuy qui a commis le crime, & celuy qui ne la pas commis peut trembler, il faut examiner cela par l'Inimitié, par les Menaces, par la Presence, par l'Epée en-

ſanglantée, & autres ſemblables Adjoints, ou par les marques Contradictoires, & autres circonſtances.

Des Antecedents.

L*'Antecedent poſé, ce qui eſt Conſequent accompagne*; comme, poſé la hayne, les querelles accompagnent; le cœur eſt bleſſé, la mort s'enſuit.

Des Consequents.

L*E Conſequent n'eſt point ſans l'Antecedent*; comme, l'Enfantement n'eſt point ſans la conception; la Vieilleſſe n'eſt point ſans la jeuneſſe; le fruit ſans la fleur, le jour ſans l'aurore, &c.

De la Cause.

T*Elle Cauſe, tel Effect*; comme, ſi l'Arbre eſt bon, les fruits ſont bons, ſi la fin eſt loüable, l'action eſt loüable. Et, *Le meſme demeurant le le meſme fait toujours le meſme*; comme, un Homme demeurant juſte, agit toujours juſtement. Et, *Qui fait par un autre, eſt censé faire par luy-meſme*; comme,

vous avez commandé de tuer, vous estes censé avoir tué vous-mesme.

De l'effect.

Si l'Effect est, il faut que la Cause soit, ou ait esté; comme, si le jour est, il faut que le Soleil luise; si l'Edifice est, il faut que l'Ouvrier ait esté. Et, *Ce acause de quoy chaque chose est telle, est luy mesme davantage tel*(pourveu neanmoins que l'un & l'autre soit capable de la mesme qualité) comme, parceque l'eau est chaude acause du feu, le feu doit estre plus chaud. Or l'on ajoute l'exception, parceque bien que l'Homme soit yvre acause du vin, le vin n'est pas pour cela plus yvre.

Du Semblable.

Des Semblables le jugement est le mesme; comme, c'est au Roy d'avoir soin du Royaume, comme au Pere de famille d'avoir soin de sa maison. Et, Si la gloire d'un Pere de famille est la prosperité de sa maison, la gloire du Roy est la prosperité du Royaume.

Du Pareil.

Les *Pareils convienent aux Pareils, ou repugnent*; comme, si l'on donne de la loüange à Demosthene pour sa grande Eloquence, l'on en doit aussi donner à Ciceron pour la mesme raison. Et, si Demosthene n'a pas deu craindre Philippe, encore que Philippe le deust faire mourir, Ciceron n'a pas aussi deu craindre Antoine, quoy qu'Antoine le deust faire assassiner.

Des Relatifs.

Les *Relatifs sont ensemble par nature.* Car un des Relatifs posé dans la Nature, l'autre est posé, & l'un estant osté, l'autre est aussi osté. Tels sont le Pere, & le Fils; le Maistre, & le Valet, & tous les autres dont nous avons deja parlé.

Des Disparats, ou Divers.

Des *Disparats la raison est disparate*; comme, si c'est le propre de l'Animal d'estre doüé de sentiment, le propre de la Plante est d'estre sans sentiment.

DU DISSEMBLABLE.

A *choses Dissemblables convienent choses Opposées* ; comme, un bon Prince est digne d'amour, un Tyran digne de hayne ; le Loup perd la Bergerie, le Chien la sauve.

DU PLUS.

S*I ce qui semble devoir plutost estre, n'est pas, ce qui semble moins devoir estre, ne sera pas aussi* ; comme, si celuy que mille ecus d'Or n'ont pû corrompre pour faire une trahison, dix ecus ne le corrompront assurement pas.

DU MOINS.

S*I ce qui semble moins devoir estre, est, ce qui semble davantage devoir estre, sera* ; comme, si celuy qui ruine mediocrement la Republique doit estre puny grievement, combien celuy qui la ruine entierement le doit-il estre davantage ?

Des Contraires

Les Contraires se guerissent par les Contraires; comme les choses chaudes par les froides, les humides par les seches. Et, *les Contraires se chassent tour à tour d'un mesme sujet*, (si ce n'est que l'un des denx soit naturel) comme le froid la chaleur, la chaleur le froid; la noirceur la blancheur, & la blancheur la noirceur. L'on ajoûte cependant l'exception, acause de la blancheur qui est naturelle au Cygne, &c.

Des Reppugnants.

IL repugne que l'effect d'un contraire soit où est l'autre Contraire; comme, là où est l'amour, l'injure qui est l'effect de la hayne,ne s'y trouve pas; & là où est la noirceur, la dissipation de la veue qui est l'effect de la blancheur,n'est point.

Des Privants.

SI l'un est present, l'autre est absent; comme,si la lumiere est,les tenebres ne sont pas; si les tenebres sont, la lu-

miere n'est pas. Et, *De la Privation à l'Habitude il n'y a point de retour en plusieurs choses* : Car il n'y en a point de la mort à la vie ; de l'aveuglement à la veuë, & en d'autres de la sorte.

Des Niants.

S'Il l'un est vray, l'autre est faux ; comme, s'il est vray que Corisque joue, il est faux qu'il ne joue pas ; & s'il est faux qu'il joue, il est vray qu'il ne joue pas. De là est venu cet Axiome, *Deux Contradictoires ne peuvent pas estre vrais en mesme temps.*

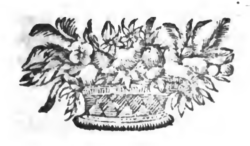
De l'autorité Divine.

Dieu est veritable, & ne peut mentir: De là vient que puisque Dieu a dit que ceux qui sont persecutez pour la justice sont heureux, il faut en demeurer d'accord.

De l'autorité Humaine.

CE qui est approuvé ou de tous, ou de plusieurs, ou des Sages, & entre les Sages ou de tous, ou de la plus part, ou des

des plus renommez & illustres, ne doit point estre improuvé. Tel est cecy que tout le monde approuve, *Il faut honorer ses Pere & Mere.* Cecy dont plusieurs convienent, *L'on ne doit pas mal-traiter les Ambassadeurs.* Cecy dont tous les Sages demeurent d'accord, *Il faut vivre honnestement.* Cecy dont plusieurs convienent, *l'Erudition est preferable aux richesses.* Cecy dont les plus renommez & les plus illustres convienent, *La vie heureuses descendroit mesme jusques dans le Taureau de Phalaris.* Cecy enfin que chacun des Sages approuve, & que rapporte Ciceron, *S'accommoder au temps, Suivre Dieu, Se connoitre, Rien dans l'excez,* &c.



LIVRE III.

DU SYLLOGISME.

DE mesme que la Proposition est tissuë de simples Notions, ainsi cette espece principale de Pensée qu'on appelle Syllogisme est composée de Propositions. Car toutes les fois que l'Entendement reconnoit que deux Notions conviennent avec une troisieme, ce qui se fait par deux Propositions, aussitost il infere, & prononce qu'elles conviennent entre elles: Ou s'il reconnoit que l'une convient, & que l'autre ne convient pas, ce qui se fait aussi par deux Propositions, il prononce aussitost, qu'elles ne conviennent pas entre elles.

Le Syllogisme n'est donc autre chose qu'une Pensée, ou une Oraison interieure, par lequel de deux Propositions posées, l'on en tire necessairement une troisieme. De là vient qu'on l'appelle Raisonnement, Discours, Argumenta-

tion ; parceque c'est proprement alorsque l'Entendement est dit raisonner, & passer, pour ainsi dire, d'une chose à une autre, d'une, ou de deux en presumet, tirer, inferer une autre.

Or de trois Propositions dont le Syllogisme est formé, la Premiere est d'ordinaire appellée comme par excellence, Proposition, parce qu'elle est proposée comme la base de tout le raisonnement; la Seconde est dite la Reprise, en Latin *Assumptio* ; comme estant prise pour en inferer une troisieme : L'une & l'autre sont dites Premisses ; parce qu'on les met devant la troisieme, & Antecedent; parcequ'elles la precedent.

Pour ce qui est de la troisieme elle est dite Conclusion ; parce qu'elle est comme la clôture de tout le raisonnement. Elle est aussi dite *Complectio*; parce qu'elle comprend les deux Notions, apres qu'elles ont esté chacune à part comparées avec la troisieme. Deplus elle est dite Consequence, & Consequent; parce qu'elle suit de l'Antecedent. Enfin elle est dite *Illatio*, & *Iudicium Illatiuum* ; parce qu'elle est inferée de ce qui a esté posé, & cela par la force de la particule illative *Donc*, *C'est pourquoy*, &c.

Remarquez que la Conclusion estant la principale partie du Syllogisme, cela fait qu'encore que la Proposition, & la Reprise *Aßumptio* ayent leurs Sujets, & leurs Attributs, neanmoins dans le Syllogisme le Sujet, & l'Attribut de la Conclusion sont dits Sujećt, & Attribut comme par excellence.

Car l'on suppose la Conclusion comme mise en question, & comme si par exemple l'on en avoit fait un Probleme de cette maniere, *l'Homme est-il Vivant, ou non*? Et parceque le Probleme a deux parties, selon lesquelles l'on peut repondre, l'une Affirmative, par exemple, *l'Homme est Vivant*; l'autre Negative, par exemple *l'Homme n'est pas Vivant*, pour cette raison l'on en choisit une qu'on se propose comme la future Conclusion, & pour la preuve de laquelle l'on cherche un Argument, un Argument, dis-je, qui ait de la convenance, ou un rapport raisonnable avec le Sujećt, & l'Attribut de cette future Conclusion.

Et parce que cet Argument est quelque chose qui est entre le Sujet, & l'Attribut, on l'appelle ordinairement *Medium* le Moyen, & pour cette raison le Sujet, & l'Attribut sont dits les Extre-

mes, ou les Termes. Ce qui est principalement evident dans les Syllogismes dont la Conclusion est Affirmative. Car dans l'exemple que nous avons apporté, *l'Homme est un Animal, l'Animal est Vivant, donc l'Homme est Vivant*, Homme, & Vivant sont les Extremes, & le *Medium* Animal est entre-deux, parceque comme il est Genre au regard de l'Homme, ainsi il est Espece au regard du Vivant.

Or la chose a passé de là au Syllogisme dont la Conclusion est Negative. Car dans ce Syllogisme, *l'Homme est un Animal, l'Animal n'est pas une Pierre, Donc l'Homme n'est pas une Pierre*, Animal ne laisse pas aussi d'estre dit *Medium*, quoy qu'il ne soit pas *Medium* demesme: Mais il peut aussi estre dit *Medium*, en ce qu'il est ce par l'entremise de quoy l'on tire la Conclusion.

Le Sujet est aussi ordinairement appellé le Petit-Extreme, & l'Attribut le Grād-Extreme; parceque celuy-cy a plus d'etenduë que celuy-là, comme il se voit aussi principalement dans les Syllogismes Affirmatifs, car *Homme*, par exemple, ne comprend pas tant de choses que *Vivant*. Où vous remarquerez,

que parceque l'on construit d'ordinaire le Syllogisme Affirmatif que nous avons apporté, pour exemple, en transposant les Premisses de cette maniere, *l'Animal est Vivant, l'Homme est un Animal, Donc l'Homme est Vivant*, & qu'ainsi le grand-Extreme est dans la Proposition, le petit-Extreme dans la Reprise; cela fait que tres souvent ce que nous appellons Proposition est dit Majeure, & ce que nous appellons la Reprise est dit Mineure.

Au reste, nous apportons icy des exemples par de simples voix, *Homme, Animal, Vivant, Pierre*, & par consequent par de simples Propositions qui en sont formées, *l'Homme est un Animal, l'Animal est Vivant, l'Homme n'est pas une Pierre*, &c. afin que le Syllogisme estant simple, la nature en soit plus clairement expliquée, & puisse estre plus aisement observée, lorsque l'on en fera de Conjoints, ou Composez.

Car dans celuy-cy, par exemple, *Le Manger, & le Boire sont des choses dont on ne sçauroit se passer dans la vie; Or ces sortes de choses dont on ne sçauroit se passer, sont absolument necessaires à la vie; Donc le manger, & le boire sont absolu-*

ment necessaires à la vie;il est aisé d'observer que le Sujet,ou le petit-Extreme est *le boire,& le manger*, l'Attribut ou le grand-Extreme,*les choses absolument necessaires à la vie*,& qu'enfin le*Medium* ou l'Argument est cecy,*ces sortes de choses dont on ne sçauroit se passer dās la vie.*

Et parceque le Syllogisme soit Simple,soit Composé, peut estre ou absolu, comme ceux que nous avons apportez; ou (pour toucher un mot des autres principaux) Hypothetique, ou Conditionel ;comme,*Si le Soleil luit,il est jour; or le Soleil luit* ; *donc il est jour*.Ou Proportionel ; comme, celuy-cy, *De mesme que la base est à la colomne,ainsi la Iustice est à la Republique* ; *mais la base estant ostée , la colomne se renverse* ; *c'est pourquoy la Iustice estant ostée la Republique se renverse*.Ou Disjonctif,comme quand on dit , *Ou ils ont dessein de servir, ou de plaire* ; *Ils ne se soucient pas de servir; ils ont donc dessein de plaire* : Parce qu'il en est, dis-je, de la sorte, & que ce que nous avons dit jusques à present convient principalement au Syllogisme Absolu , il est à propos avant que de passer aux autres , de proposer les Regles du Syllogisme Absolu.

REGLE I.

La Forme du Syllogisme Absolu la plus commode est , que le Medium *ou Moyen soit placé au milieu entre le Sujet,& l'Attribut.*

CAr si ces trois Termes sont conceus en cet ordre, *Sujet* , *Moyen*, *Attribut*, tels que sont *Homme*, *Animal*, *Vivant* ; Et que nous concevions que la Proposition se fait en enonçant le Moyen du Sujet , comme , *l'Homme est un Animal*;que la Reprise se fasse en enonçant ou niant l'Attribut du Moyen,comme *l'Animal est Vivant* ; & qu'enfin la Conclusion se fasse en enonçant , ou en niant l'Attribut du Sujet , comme, *Donc l'Homme est Vivant* ; Si nous en usons, dis-je, de la sorte, le *Medium* ou Moyen qui est *Animal* , sera effectivement *Medium* ou au milieu , asçavoir entre le Sujet par où commence le Syllogisme, & l'Attribut par où il finit;& il n'y a rien de plus commode , ou qui soit plus naturel que commençant par

un Extreme, de passer par le milieu pour parvenir à l'autre Extreme.

Aussi est-ce là la propre pensée d'Aristote l'Inventeur de l'Art du Syllogisme. Ce n'est pas neanmoins que le Moyen ne puisse, & ne commence mesme d'ordinaire la Proposition, qu'il ne termine la Reprise, & que les Extremes ne soient au milieu, comme

L'Animal est vivant,
L'Homme est un Animal,
Donc l'Homme est vivant.

Ce n'est pas, dis-je, que cela n'arrive; & cette Forme est aussi tres belle, puisque c'est la mesme que l'autre, qu'elle ne differe que dans la transposition des Premisses, & qu'elle est d'autant plus magnifique qu'elle commence par la plus generale; mais celle-cy, comme elle procede plus simplement, & qu'elle a sa force comme l'autre, elle est, comme j'ay dit, plus naturelle. Car il est plus naturel de commencer par le commencement, que par le milieu.

Joint que lorsque nous avons à prouver une Conclusion, & que nous jettons les yeux sur les Amas, nous prenons premierement garde au Sujet, afin que nous discernions dans quel Amas

il eſt, & qu'ayant trouvé l'Amas, nous examinions ſi le Sujet eſt dans cet Amas, lequel ſoit dans l'Amas de l'Attribut; Car ayant eſté propoſé en queſtion, *ſi l'Homme eſt Vivant*, l'on prend garde à l'Amas dans lequel eſt l'Homme, & l'ayant decouvert dans l'Amas des Animaux, & celuy-cy eſtant dans l'Amas des Vivants, l'Entendement prononce auſſitoſt que l'Homme eſt dans l'Amas des Vivants, & c'eſt le meſme que de dire, *l'Homme eſt un Animal, l'Animal eſt Vivant, Donc l'Homme eſt Vivant.*

Cecy ſe fait tout demeſme que quand ou demande *ſi Paris eſt dans l'Europe*: Car l'Entendement ne fait autre choſe que cherher en un moment dans quelle Region eſt Paris, & lors qu'il a decouvert qu'il eſt en France qui eſt une Partie de l'Europe, il prononce tout auſſitoſt, qu'il eſt dans l'Europe, aſcavoir en raiſonnant de cette maniere, *Paris eſt dans la France, & la France eſt dans l'Europe, donc Paris eſt dans l'Europe.* Il eſt vray qu'il eſt permis de s'enoncer de cette premiere maniere, *La Fräce eſt dans l'Europe, Paris eſt dans la France, donc Paris eſt dans l'Europe*; mais

c'est seulement renverser la Forme naturelle selon laquelle la chose a esté inventée.

REGLE II.

Il y a deux Figures de la Forme du Syllogisme Absolu, l'une Liée, ou Conjointe, l'autre Deliée, ou Disjointe ; la premiere Affirmative, la seconde Negative.

CAr comme la Forme, ou l'Idée du Syllogisme Absolu est, que le Sujet soit mis au premier lieu, le Moyen au second, l'Attribut au troisieme, & que d'ailleurs l'on dit communement qu'il y a des Figures des Syllogismes; pour cet effet, afin que le nom ne soit pas sans la chose, ces trois Termes semblent pouvoir estre representez d'une telle maniere, que quelques lignes estant tirées entre eux, ils paroissent joints, & liez mutuellement; ou que n'y en ayant point de tirées, ils paroissent deliez, & disjoints.

Ainsi il se fera generalement deux Figures, dont la premiere sera dite Liée,

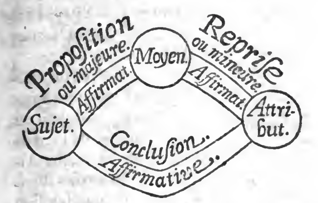
Conjointe, & Affirmative, parceque toutes les parties y seront liées ou conjointes, le Sujeƈt avec le Moyen, le Moyen avec l'Attribut, & le Sujet avec l'Attribut, ensorte qu'il se fera trois Propositions ou Enonciations qui seront toutes Affirmatives.

La seconde sera dite Deliée ou Disjointe; parce qu'encore que le Sujet y soit lié avec le Moyen, le Moyen est toutefois delié, ou disjoint de l'Attribut, & le Sujeƈt disjoint du mesme Attribut; ensorte qu'il se fera trois Propositions, la premiere desquelles sera veritablement Affirmative, mais les deux autres seront Negatives.

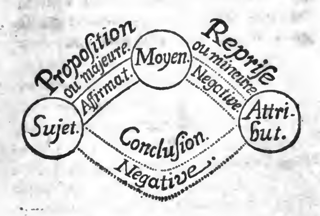
Nous dirons cy-apres comment ces deux Figures sont les mesmes avec la premiere d'Aristote; cependant elles se pourront tracer de cette maniere.



Premiere Figure Liée ou Conjointe, & Affirmative.



Seconde Figure Deliée ou Diſjointe, & Negative.



REGLE III.

Pour la Premiere Figure.

Ce qui eſt conjoint ou adherant à quelque choſe, eſt auſſi conjoint avec ce qui eſt neceſſairement conjoint à cette choſe.

CEcy eſt evident, & il arrive de là, que parce que le Sujeƈt eſt conjoint avec le Moyen, & le Moyen avec l'Attribut, le Sujeƈt eſt auſſi conjoint avec l'Attribut; & par conſequent auſſi, que le Moyen eſtant affirmé du Sujeƈt, l'Attribut qui eſt affirmé du Moyen, eſt auſſi affirmé du Sujeƈt.

La Regle ſe pourroit encore propoſer de cette maniere, *Ce qui eſt contenu par quelque choſe, eſt auſſi contenu par ce par quoy cette choſe eſt contenuë*, ayant en veüe cette Suite d'Amas, où l'on voit que l'Homme, par exemple, eſt contenu dans l'Animal, qui eſt contenu dans le Vivant; ou Socrate dans l'Homme, qui eſt contenu dans l'Animal; tout demeſme que Paris eſt contenu dans

la France, qui eſt contenuë dans l'Europe. Mais en la premiere maniere la Regle s'accommode mieux à la Figure.

REGLE IV.

Pour la Seconde Figure.

Ce qui eſt conjoint à quelque choſe, eſt disjoint de ce dont cette choſe eſt disjointe.

CEcy eſt encore evident, & il arrive de là, que parce que le Sujeét eſt conjoint avec le Moyen, & le Moyen disjoint, ou ſeparé de l'Attribut, le Sujeét eſt auſſi disjoint de l'Attribut; & par conſequent, qu'encore que le Moyen ſoit affirmé du Sujeét, l'Attribut neanmoins, parce qu'il eſt nié du Moyen, eſt auſſi nié du Sujeét. La Regle ſe pourroit auſſi propoſer en cette maniere, *De là d'où le contenant eſt exclus, de là meſme le contenu eſt auſſi exclus*, ayant auſſi en veüe ces Suites, ou Amas de Choſes ſelon leſquels, parce que l'Animal, par exemple, eſt exclus de l'Amas des pier-

res, & des autres choses inanimées, l'Homme qui est contenu par l'Animal, ou dans l'Amas des Animaux, en est aussi exclus; & pareillement Socrate qui est contenu dans l'Homme, qui est contenu dans l'Animal;de la mesme façon que Paris est exclus de l'Afrique, parce que la France dans laquelle est contenu Paris,en est excluse.Mais cette Regle s'accommode aussi mieux en l'autre maniere à la Figure.

Vous demanderez peutestre, pourquoy toutes les parties estant Liées dans la Premiere Figure, elles ne sont pas toutes Deliées dans la Seconde, le Sujest au contraire, & le Moyen y estant liez ensemble?La raison de cecy est,que s'il n'y avoit rien de liée dans le Syllogisme, ce ne seroit qu'un Amas de pieces decousuës,& la Consequence n'auroit aucune force; car il est constant qu'on ne prouve que l'Attribut n'est point conjoint avec le Sujest, que parce qu'il n'est pas conjoint avec le Moyen,qui est conjoint avec le Sujet.

Aussi est-ce pour cela qu'on dit, que *De deux Premisses Negatives il ne se conclut rien sûrement.* En effet, si vous croyez avoir bien & veritablement

conclu en cette maniere, *Nul Homme n'est plante, Nulle plante n'est pierre, Donc nul homme n'est pierre*, il y aura sujet de croire que vous aurez encore bien & veritablement conclu de cette sorte, *Nul homme n'est plante, Nulle plante n'est Animal, Donc nul homme n'est Animal.*

REGLE V.

De chaque Figure il y a trois Modes, asçavoir un General, un Particulier, & un Mixte.

CAr, puisque les Figures estant considerées en general, & que *l'Homme*, par exemple, estant pris pour Sujet; *Animal* pour Moyen, *Vivant*, ou *Pierre* pour Attribut, l'on peut seulement dire indefiniment, *l'Homme est un Animal, l'Animal est vivant, Donc l'Homme est vivant*; ou, *l'Homme est un Animal, l'Animal n'est pas une Pierre, Donc l'Hommo n'est pas une pierre*; il est constant que l'une & l'autre Figure se peut comme diversifier en plu-

ſieurs manieres,en ce qu'outre que dans la Premiere Figure toutes les Propoſitions ou Enonciations ſont Affirmatives, & que dans la Seconde la premiere eſt Affirmative, & les deux autres Negatives, ces Propoſitions peuvent definiment devenir Generales, Particulieres,ou Mixtes.

Car ſi elles ſont toutes generales, le Mode pourra eſtre dit General; ſi toutes particulieres, Particulier; ſi l'une,aſçavoir la Repriſe,generale,& les deux autres particulieres,Mixte.

Or il ne peut pas y avoir un Mode Mixte d'une particuliere,& de deux generales; parceque ſi les deux Premiſſes ſont generales, il ſuit encore naturellement une Concluſion generale; & ſi l'une des Premiſes eſt une fois particuliere, il faut de neceſſité qu'il ſuive une Concluſion particuliere, conformement à cet Axiome, *La Concluſion ſuit toujours la partie la plus foible*,c'eſt à dire que ſi l'une des deux Premiſſes eſt particuliere, la Concluſion *eſt particuliere*, ſi elle eſt negative, la Concluſion *eſt negative*.

Mais d'ou vient qu'encore que l'on diſe que *De deux Premiſſes particulieres*

il ne se conclut rien sûrement, nous admettons neanmoins un Mode de Syllogisme, dans lequel l'une & l'autre sont particulieres ? Je repons que cet Axiome se doit entendre des Premisses qui soient Vagues & Indeterminées ; car si l'on conclut ainsi, *Quelque homme est Animal, Quelque Animal est vivant, Donc quelque homme est vivant* ; par cette mesme raison vous conclurez ainsi, *Quelque Homme est Animal, Quelque Animal a quatre pieds, Donc quelque Homme a quatre pieds* Et si l'on conclut ainsi, *Quelque homme est Animal, Quelque Animal n'est pas plante, Donc quelque homme n'est pas plante*, l'on conclura par la mesme raison ainsi, *Quelque Homme est Animal, Quelque Animal n'est pas raisonnable, Donc quelque homme n'est pas raisonnable.*

Cet Axiome doit donc estre entendu des Premisses Vagues & indeterminées, mais nō pas des Premisses qui sont determinées ou par un nom propre, ou par le pronom demonstratif; parce qu'il y a grande disparité, en ce que dans les Vagues la premiere des Premisses s'entend d'un certain particulier, & la seconde d'un autre, desaçon que ce n'est

pas merveille que proposant de l'un, l'on conclud de l'autre : Mais dans les Determinées l'une & l'autre des Premisses s'entendent du mesme, de sorte que la Conclusion se tire du mesme. Que si dans le Mode Mixte il entre une Proposition Vague, c'est parceque l'autre estant generale, elle comprend quelque Individu que ce soit, soit vague, soit determiné; desorte que la Conclusion se peut tirer de l'un & de l'autre.

Or voicy les exemples de chacun des Modes de l'une & de l'autre Figure.

Mode de la Figure Liée, ou Affirmative.

General. { *Tout homme est animal,*
Tout animal est vivant.
Donc tout homme est vivant.

Particulier { *Socrate* (ou cet homme) *est fils de Sophronisque,*
Or le fils de Sophronisque est le Maistre de Platon,
Donc Socrate(ou cet homme) *est le Maistre de Platon.*

Mixte. { *Socrate* (ou cet homme, ou quelque homme) *est animal,*
Or tout animal est vivant,
Donc Socrate (ou cet hôme, ou quelque homme) *est vivant.* }

Modes de la Figure Deliée, ou Negative

General. { *Tout homme est animal,*
Or nul animal n'est pierre,
Donc nul homme n'est pierre. }

Particulier. { *Socrate* (ou cet homme) *est fils de Sophronisque,*
Or le fils de Sophronisque n'est pas disciple de Platon,
Donc Socrate (ou cet homme) *n'est pas disciple de Platon.* }

Mixte. { *Socrate* (ou cet homme, ou quelque homme) *est animal,*
Or nul animal n'est pierre,
Donc Socrate (ou cet homme, ou qnelque homme) *n'est pierre.* }

REGLE VI.

La premiere Figure d'Ariſtote appartient en partie à la Figure Liée, & en partie à la Figure Deliée.

ENcore que cette maniere de conſtruire les Syllogiſmes ſoit tres aiſée, & tres generale, il ſemble toutefois qu'on doit examiner ſi les trois Figures qu'a données Ariſtote contiennent quelque choſe de plus aiſé, ou de plus ample.

L'on diſtingue preſentement ces trois Figures de telle maniere, que celle-là eſt tenuë pour la Premiere, dans laquelle le Moyen commence la Majeure, & termine la Mineure, & dans laquelle on tire une Concluſion generale, particuliere, affirmative, negative.

La Seconde dans laquelle le Moyen termine la Majeure, & la Mineure, & dans laquelle on tire ſeulement une Concluſion negative.

La Troisieme dans laquelle le Moyen commence la Majeure,& la Mineure,& dans laquelle l'on tire seulement une Conclusion particuliere.

Quant aux Modes de la Premiere, Aristote en a seulement fait quatre,qui sont les principaux & naturels, parce qu'ils concluent naturellement, & que l'Esprit s'y porte comme de luy-mesme; mais l'on en a ajoûté cinq qui sont dits non-naturels,parce qu'ils ne concluent pas naturellement, & que l'Esprit ne s'y porte pas volontiers,& ainsi l'on en conte neuf de la premiere Figure,quatre de la seconde, & six de la troisieme; de sorte que l'on en conte en tout dixneuf qu'on a coûtume d'exprimer par ces Vers artificiels.

Barbara, Celarent, Darij, Ferio. Baralipton,
Celantes,Dabitis,Fapesmo,Frisesomorum.
Cesare, Camestres, Festino, Baroco. Darapti,
Felapton, Disamis, Datisi, Bocardo, Ferison.

La premiere syllabe de chaque mot marque la Majeure, la seconde la Mineure, la troisieme la Conclusion; & la Voyelle *A* marque en mesme temps

que la Proposition qui luy repond est generale affirmative, *E* qu'elle est generale negative, *I* particuliere affirmative, *O* particuliere negative; conformement à ces deux autres Vers Artificiels.

Asserit A, *negat* E, *verùm generaliter ambo.*

Asserit I, *negat* O, *verùm particulariter ambo.*

Il faut observer que ce n'est pas sans raison que tout le monde tient pour parfaits ces quatre premiers Modes de la premiere Figure, *Barbara*, *Celarent*, *Darij*, *Ferio*; car ils le sont effectivement, tous les autres estant imparfaits, & n'ayant de force qu'entant qu'ils se reduisent à eux.

Or, sans nous arrester à ces cinq derniers ajoûtez *Baralipton*, *Celantes*, &c. considerez seulement, afin de voir combien ils sont differens des quatre premiers dans la maniere de conclure, qu'autant que dans *Barbara* on conclut naturellement de cette sorte.

Bar- *Tout animal est vivant*,
ba- *Tout homme est animal*,
ra. *Donc tout homme est vivant*.

Autant conclut-on en *Baralipton* contre

tre nature de cette maniere.

Ba- *Tout animal est vivant*,
ra- *Tout homme est animal*,
lipton. *Donc quelque vivant est homme.*

Car encore que la Conclusion soit vraye, elle est toutefois contre le fil du raisonnement, & detournée au contraire de ce que l'on attend, au lieu de celle-cy, *Donc tout homme est vivant.*

Au reste, il est evident que de ces quatre Modes parfaits, le premier, & le troisieme, c'est à dire *Barbara*, & *Darij*, sont en effect les mesmes avec *le General*, *&* *Mixte* de la Figure Liée, que le second, & le quatrieme, c'est à dire *Celarent*, & *Ferio*, sont les mesmes avec *le General*, *&* *Mixte* de la Figure Deliée (en ce qu'il n'y a de difference que dans la transposition des Premisses) & qu'ainsi la premiere Figure d'Aristote regarde en partie la Figure Liée, & en partie la Deliée.

De là vient que nous n'improuvons assurement pas la Figure & ses Modes, au contraire nous en faisons une tres grande estime, en ce que l'on se peut servir indifferemment de tous ces Modes, & que c'est la mesme chose : Mais nous avons neanmoins trouvé à propos

d'introduire cette distinction de deux Figures, & de trois Modes dans chacune de ces Figures, tant pour les raisons que nous avons apportées plus haut, que parceque de cette maniere tous les Syllogismes (mesme les particuliers dont Aristote n'a point parlé) se construisent uniformement, & que ceux qui sont d'une autre Forme que de celles-cy se reduisent aisement à celle-cy, & s'eprouvent sur celle-cy, comme sur la pierre de touche; veu que quand on connoit que le Moyen est mis entre deux Extremes c'est enfin alorsqu'on sent la force de la Consequence.

REGLE VII.

La Seconde Figure d'Aristote se reduit à la Figure Deliée ou Disjointe.

Cette Reduction se fera, si, parceque dans la Figure disjointe ou detachée il doit aussi y avoir une Proposition affirmative, vous faites dans ces Modes *Cesare*, & *Festino*, de la Mineure la Majeure, & de la Majeure la

Mineure, mais en la tournant simplement ; c'est à dire en faisant du Sujet l'Attribut, & de l'Attribut le Sujet. Ainsi de ce Syllogisme en *Cesare*, par exemple.

Ce-*Nul animal n'est pierre,*
sa- *Tout Agate est pierre,*
re. *Donc nulle Agate n'est animal.*

Vous ferez ce Syllogisme General negatif.

Toute Agate est pierre,
Nulle pierre n'est animal,
Donc nulle Agate n'est animal.

Et dans ces Modes *Camestres*,& *Baroco*, parceque la Majeure est affirmative, il la faut pour cette raison retenir, si ce n'est que dans *Baroco* il la faut faire de generale particuliere, & à l'egard de la Mineure, il la faut convertir simplement dans l'un & dans l'autre, & dans *Baroco* la faire de generale particuliere. Car ainsi dans l'un & dans l'autre la Conclusion inverse suivra d'elle-mesme, & ce Syllogisme, par exemple, en *Camestres*,

Ca-*Toute Agate est pierre,*
mes-*Nul animal n'est pierre,*
tres.*Donc nul animal n'est Agate,*

deviendra ce Syllogisme general negatif.

Toute Agate est pierre,
Nulle pierre n'est animal,
Donc nulle Agate n'est animal.

Et celuy cy dans *Baroco,*

Ba *Toute Agate est pierre;*
ro- *Quelque animal n'est pas pierre.*
co. *Donc quelque animal n'est pas Agate,*

deviendra ce Mixte negatif,

Quelque Agate est pierre,
Nulle pierre n'est animal.
Donc quelque Agate n'est pas animal.

Or dans tout cecy ce changement de Sujet, & d'Attribut ne doit aucunement troubler, ou causer de la confusion; parce qu'il se fait seulement dans des Propositions negatives, dans lesquelles le Sujet, & l'Attribut se repugnent mutuellement, & ainsi il est autant impossible qu'aucun animal soit Agate ou pierre, qu'il est impossible qu'aucune Agate, ou pierre soit animal. Et pareillement cette Conversion qui se fait de generale en particuliere, & de particuliere en generale dans *Baroco* ne doit pas aussi faire de la peine; car ainsi il se fait une compensation, & dans l'un, & dans l'autre il se tire une Conclusion particuliere.

REGLE VIII.

La troisieme Figure d'Aristote se rapporte partie à la Figure Liée, & partie à la Deliée.

EN effect, trois de ses six Modes estant affirmatifs, & trois negatifs, & la Conclusion de tous ces Modes particuliere;il est constant que les trois premiers, par exemple, *Darapti, Disamis,Datisi,* se rapportent au Mixte affirmatif, & ces trois derniers *Felapton,Bocardo,Ferison,* au Mixte negatif.

Or tous les Affirmatifs, & tous les Negatifs peuvent estre reduits en faisant de la Mineure la Majeure, & en la tournant & rendant de generale particuliere, si elle ne l'est deja, & en faisant de la Majeure la Mineure, & la faisant generale, si elle ne l'est deja. Car par exemple, ce Syllogisme en *Darapti,*

Da-*Tout homme est animal,*
rap-*Tout homme est vivant,*
ti. *Donc quelque vivant est animal,*

se fera ainsi Mixte affirmatif,

Quelque vivant est homme ,
Tout homme est animal ,
Donc quelque vivant est animal.

Et celuy-cy en *Bocardo* ,

Quelque homme n'est pas pierre,
Tout homme est animal ,
Donc quelque animal n'est pas pierre ,

se fera ainsi Mixte negatif,

Quelque animal est homme ,
Nul homme n'est pierre ,
Donc quelque animal n'est pas pierre.

Et ces inversions ne doivent point encore faire de peine;parce qu'elles se font legitimement , acause de l'Equipollence par laquelle le terme *quelque* rend la Proposition generale equivalente à la particuliere, & fait par consequent que Tout Homme, par exemple, soit autant animal ou vivant , que quelque vivant ou animal est homme.

Il y a en tout cecy beaucoup de Vetilles , & qui sont mesme en quelque Autheur que ce soit assez obscures , & ennuyeuses , mais il ne faut neanmoins pas laisser de les toucher,soit pour s'accommoder à la coûtume , soit pour apprendre de là, & s'accoûtumer à deve-

lopper, diriger, applanir, & eclaircir les raiſonnemens qui nous viennent quelquefois embaraſſez, & tourtueux, ſoit afin que ſi d'autres nous en propoſent qui ſoient auſſi embarraſſez, & obſcurs, nous ſcachions de quelle maniere on les peut rectifier, & rendre clairs, & evidens; afin que la Majeure, & la Mineure ayant eſté bien expoſées, l'on puiſſe juger de la force qu'elles ont, ou n'ont pas.

Et c'eſt pour cela meſme qu'il eſt à propos de toucher auſſi quelque choſe de l'Enthymeme, de la Gradation, & de l'Induction; car encore que ces Formes d'argumenter ſoient ordinairement eſtimées plus imparfaites que les autres, elles ſe rapportent neanmoins à l'une, ou à l'autre des Figures que nous avons propoſées.



REGLE IX.

L'Enthymeme, ou cette espece de Syllogisme dans lequel l'une des deux Premisses est de telle maniere supprimée qu'elle est toutefois sousentenduë, regarde l'une & l'autre Figure.

CAr l'Enthymeme semble estre dit Enthymeme de ce que l'une des Premisses est exprimée de bouche, & que l'autre demeure ἐν θυμῷ *dans l'Esprit.* De là vient que lorsqu'on dit que l'Enthymeme est un Syllogisme imparfait, il faut entendre que c'est de bouche seulemét, car il est parfait dans l'Esprit, & estant affirmatif ou negatif, il faut aussi qu'il appartienne ou à la Figure Liée, ou à la Figure Deliée.

Et certes, si l'on ne retenoit pas en soy-mesme la Mineure qu'on supprime de bouche, l'Esprit ne ressentiroit point la force de la Consequence, & rien ne porteroit à ajoûter la Conclusion. Car toutes les fois que quelqu'un dit par

exemple, *Tout animal eſt doüé de ſentiment, Donc l'homme eſt doué de ſentiment*, il n'infere, & ne tire la Concluſion, que parcequ'il voit ou connoit en meſme temps *que l'homme eſt un animal*; & lorſqu'il dit, *Tout homme eſt animal, Donc tout homme eſt doué de ſentiment*, il n'infere auſſi de la ſorte, que parcequ'il voit & entend que c'eſt le propre de *Tout animal d'eſtre doué de ſentiment.*

Au reſte, on ſçait que la Propoſition exprimée s'appelle d'ordinaire *Antecedent*, la Concluſion *Conſequent*, & que la Conſequence eſt d'ailleurs la force meſme, & la raiſon d'inferer, *ratio illationis*, ou la liaiſon, & la dependance du Conſequent avec l'Antecedent; d'ou vient qu'il ſe peut faire que l'Antecedent, & le Conſequent ſoient vrais, comme dans cet exemple, *la Lune eſt dans le Ciel, donc l'homme eſt doué de ſentiment*, & que toutefois la Conſequence ſoit nulle; auſſi nie-t'on alors non pas l'Antecedent, ni le Conſequent, mais la Conſequence.

REGLE X.

La Gradation, ou cette espece de Syllogisme qui abonde en Reprises, n'a lieu que dans la Figure Liée.

En effect, cette sorte de Syllogisme se forme quelquefois lorsqu'entre le Suject, & l'Attribut il y a plusieurs Moyens qui se tirent de suite par des Reprises multipliées, comme lorsqu'on dit, *Tout Homme est animal*, & *Tout Animal est vivant*, & *Tout Vivant est corps*, & *Tout Corps est substance, donc Tout Homme est substance*, qui est ce qu'on appelle d'ordinaire argumenter *du premier au dernier*.

Or alors, ou toutes ces Reprises ne doivent passer que pour une seule, ou il faut entendre qu'il s'en peut faire autant de Syllogismes. Car, parceque pour prouver cette Conclusion, *Tout homme est substance*, l'Animal qui est pris pour Moyen, est veritablement conjoint & avec l'homme, & avec la substance, non pas immediatement, mais par les de-

grez d'Entendement, & de Corps qui ſont entre-deux;cela fait que ces degrez ſont parcourus tout d'une traite,comme pour epargner le temps; quoyque d'ailleurs il s'en puſt faire autant de Syllogiſmes.

Car on ſuppoſe que ce Syllogiſme ſe doit premierement faire, *tout homme eſt animal,tout animal eſt ſubſtance, donc tout homme eſt ſubſtance*; & que pour prouver la Mineure on ajoûte celuy-cy,*tout animal eſt vivant, tout vivant eſt ſubſtance, donc tout animal eſt ſubſtance*; & derechef, celuy cy, pour prouver cette nouvelle Mineure, *tout vivant eſt corps, & tout corps eſt ſubſtance, donc tout vivant eſt ſubſtance*. C'eſtpourquoy afin d'abreger, l'Attribut eſt une ſeule fois enoncé du Sujeċt; comme eſtant evident que la Subſtance eſt conjointe avec le Corps,qui eſt conjoint avec le Vivant, qui eſt conjoint avec l'Animal, qui eſt conjoint avec l'Homme.

REGLE XI.

L'Induction, par laquelle on conclut quelque chose en faisant le denombrement de plusieurs singuliers, appartient à l'une & à l'autre Figure.

LA raison de cecy est, que l'Induction est aussi en effect un Syllogisme, & en quelque façon d'espece moyene entre l'Enthymeme, & la Gradation : Car demesme que l'Enthymeme, elle manque d'une Proposition, qui est toutefois sous-entenduë ; & demesme que la Gradation, elle abonde en Reprises, mais qui sont toutesfois collaterales, ou de mesme degré. Ainsi, lorsqu'on dit, par exemple, *tout animal qui marche est vivant, tout animal qui vole est aussi vivant, & tout animal qui nage, & tout animal qui rampe, donc tout animal est vivant*, il y a icy plusieurs Reprises qui selon les plus generales especes du degré d'Animal, sont ramassées, & comme jointes en une qu'on entend devoir estre precedée par celle-cy, *Tout*

animal est ou marchant, ou volant, ou nageant, ou rampant.

Car si cette Proposition n'estoit supposée, ou qu'estant supprimée elle ne fust toutefois sous-entenduë, la Consequence n'auroit aucune force; puisque s'il y avoit quelque autre animal outre ceux dont on auroit fait le denombrement, la Conclusion seroit fausse.

D'ou l'on peut entendre, qu'afin qu'une Induction soit legitime, elle doit contenir le denombrement de toutes les especes ou parties, depeur que s'il en manque quelqu'une, elle ne fasse une exception, & ne detruise la preuve. Neanmoins parcequ'il est souvent difficile, comme nous avons deja dit, & mesme impossible de faire le denombrement de toutes, on a coûtume, apres avoir fait le denombrement de quelques-unes, d'ajoûter *& ainsi des autres*, en supposant qu'outre celles dont on a fait le denombrement, il ne s'en rencontre aucune qui soit differente.

Or il est evident que cette espece de Syllogisme peut estre de l'une & de l'autre Figure; puisqu'au lieu que l'exemple que nous avons apporté est de l'Affirmative, ce mesme exemple peut estre

de la Negative, si en retenant, ou sous-entendant la mesme Proposition, on dit, *Nul animal marchant n'est privé de sentiment, nul volant, nul nageant, nul rampant, donc nul animal n'est privé de sentiment.*

L'exemple, qui passe aussi pour une Argumentation imparfaite, peut se rapporter à l'Induction, en ce que selon le sentiment d'Aristote, ce n'est en effect qu'une espece d'Induction imparfaite; d'autant que tout ce qu'il a d'energie pour prouver ne luy vient que de ce qu'encore qu'il ne paroisse pas, il est toutefois en effect un Syllogisme, dont la Proposition qu'on supprime de bouche est supplée par l'Entendement.

Car celuy qui dit, par exemple, *Codrus est mort genereusement pour la Patrie, donc il vous faut aussi mourir genereusement pour la Patrie.* conçoit en son Esprit cette Proposition, *Vous devez faire la mesme chose que Codrus.*

Il en est demesme du Temoignage, ou Authorité soit d'un seul, soit de plusieurs qu'on apporte pour tirer une Cõclusiõ, dont la force se sent acause d'une Proposition qu'on supprime, mais qu'on sous-entend. Car lorsque l'on dit, par

exemple, *Archimede, & les autres Mathematiciens disent que le Soleil est plusieurs fois plus grand que la Terre, donc il faut tenir pour vray que le Soleil est plusieurs fois plus grand que la Terre.* Cette Proposition, *Il faut tenir pour vray ce qu'Archimede, & les autres Mathematiciens comme Experts dans l'Art disent*, est suppleé.

Mais sans nous arrester à cecy d'avantage, disons quelque chose de ces trois autres Formes de Syllogisme, asçavoir de l'Hypothetique, de l'Analogique, & du Dis-jonctif.

REGLE XII.

Le Syllogisme Hypothetique, ou Conditionel n'est autre chose qu'un mesme Enthymeme mis deux fois; l'une le jugement estant suspendu, l'autre estant determiné.

CAr lorsqu'on dit, par exemple, *Si l'homme est animal, l'homme est donc vivant, mais l'homme est animal, donc*

l'homme est vivant; ou en moins de paroles, comme il se fait d'ordinaire, *Si l'homme est animal, il est aussi vivant; Or il est animal, il est donc vivant*: Il est evident que la Proposition que l'on fait, *Si l'homme est animal il est vivant*, est un Enthymeme; car la Reprise, *Tout animal est vivant*, est sous-entenduë, puisque c'est en vertu de cette Reprise qu'on infere la Conclusion, & l'energie de l'Enthymeme est entierement conceuë de cette sorte, *Si l'Homme est un Animal, parceque tout Animal est vivant, l'Homme est donc vivant.*

Il est deplus evident que la Reprise, & ensemble la Conclusion est le mesme Enthymeme, avec la mesme Reprise, *Tout Animal est vivant*, sous-entenduë, & que la difference n'est, sinon qu'a la premiere fois le jugement est suspendu acause de la particule conditionelle *Si*, & qu'a la seconde il est determiné, acause de la mesme particule qu'on a ostée.

Et il en est demesme lorsque l'on dit, par exemple, *Si le Soleil luit il est jour, or le Soleil luit, donc il est jour*: Car l'un & l'autre Enthymeme, c'est à dire le conditioné, & le determiné, suppose

la Repriſe, *Toutes les fois que le Soleil luit il eſt jour*; car il s'enſuit de là que parceque maintenant le Soleil luit, il eſt maintenant jour.

Remarquez de là qu'il ne ſe peut faire aucun Syllogiſme abſolu, qui en ajoûtant la particule *Si*, ne puiſſe devenir Hypothetique, ni aucun Hypothetique, qui en l'oſtant ne puiſſe devenir abſolu.

Il faut auſſi remarquer que l'Enthymeme Conditioné ayant deux parties, dont la premiere, par exemple, *Si le Soleil luit*, eſt dite Antecedent, la derniere, par exemple, *Il eſt jour*, Conſequent, pour cette raiſon l'on donne de certains Preceptes par le moyen deſquels l'on tire le jugement determiné; & de ces Preceptes voicy les deux principaux.

L'un *prendre l'Antecedent pour conclure le Conſequent*, comme dans l'exemple, qu'on a apporté l'on prend, *Or le Soleil luit*, & l'on conclut, *donc il eſt jour.*

L'autre *oſter le Conſequent pour oſter l'Antecedent*, comme ſi l'on dit, *Or il n'eſt pas jour*, & que l'on conclut, *Donc le Soleil ne luit pas.* L'on ſe ſert meſme ordinairement de ce dernier precepte,

comme lorſque l'on dit, *Si j'eſtois ſage je t'aurois hay*, d'ou l'on ajoûte naturellement, *Ie ne t'ay pas hay, donc je ne ſuis pas ſage.*

A l'egard du Syllogiſme Analogique ou Proportionel, ce n'eſt auſſi ſouvent qu'un Enthymeme, & cette Maxime, *A choſes pareilles conviennent choſes pareilles*, ou *A choſes ſemblables conviennent choſes ſemblables*, c'eſt la Repriſe qui eſt ſouſ-entenduë, comme lorſqu'on dit, *la Iuſtice eſt à la Republique comme la baſe à la colomne, Donc la Republique eſt reciproquement à la Iuſtice comme la colomne à la baſe.* Car la force de la Conſequence depend de ce qu'on demeure d'accord que la Juſtice & la baſe, la Republique & la colomne ſont des choſes ſemblables; & qu'on ſuppoſe qu'a choſes ſemblables, telles que ſont la colomne & la Republique, conviennent choſes ſemblables.

Cecy eſt celebre parmy les Geometres, & principalement parmy les Arithmeticiens, chez leſquels lorſqu'on dit, *2 ſont à 4 comme 3 à 6, donc reciproquement 4 ſont à 2 comme 6 à 3.* cecy eſt ſouſ-entendu, *les ſemblables*

conviennent reciproquement aux Semblables, & ainsi des autres.

REGLE XIII.

Le Syllogisme Dis-jonctif ou oste pour poser, ou pose pour oster; ou se termine en Hypothetique, & se fait plein & uny, ou cornu.

CAr en premier lieu, la Proposition Disjonctive precedant, il oste un membre dans la Mineure, pour poser l'autre dans la Conclusion, par exemple, lorsqu'on dit, *Ou il est jour, Ou il est nuit, Il n'est pas jour, Donc il est nuit*; ou *Il n'est pas nuit, Donc il est jour*. Et il pose pour oster, par exemple, lorsqu'on dit, *Ou il est jour, Ou il est nuit, Il est jour, Donc il n'est pas nuit*; ou, *Il est nuit, Il n'est donc pas jour*.

Or parce que ce Syllogisme est fondé sur ce Principe, Que deux Contradictoires, comme *estre jour*, & *estre nuit* (entant qu'estre nuit est le mesme que n'estre pas jour) *ne peuvent pas en mesme temps estre vrais*, il faut sçavoir

que la dis-jonction ayant plus de deux membres, il en faut opposer un avec tous les autres, qui tiennent lieu de l'autre membre.

De là vient que si cette Proposition se fait, *Socrate est ou Européen, ou Asiatique, ou Africain, ou Americain, ou de la Terre inconnuë*; ou l'un est posé dans la Mineure afin que tous les autres soient ostez dans la Conclusion en cette maniere, *Or Socrate est Européen, Donc il n'est ni Asiatique, ni Africain, &c.* ou tous les autres sont ostez dans la Mineure afin que dans la Conclusion il en soit posé un de cette sorte, *Or Socrate n'est ni Asiatique, ni Africain, &c. Donc il est Européen.* L'on comprend assez de ce qui a esté dit de l'Induction qu'aucun des membres ne doit estre omis.

En second lieu, la Proposition Disjonctive precedant, la particule *Si* s'applique dans la Mineure à l'un & à l'autre membre, comme si l'on commançoit un double Syllogisme Hypothetique; & alors on joint à chaque membre la Conclusion qui luy convient sans faire aucune Reprise, comme si l'on dit, *Ou il est jour, Ou il est nuit, S'il*

est jour il faut travailler, S'il est nuit il faut se reposer.

Que s'il y a plusieurs membres, la reduction de plusieurs à un n'est pas necessaire ; parceque l'on peut appliquer à chacun d'eux leur particule conditionelle, comme si l'on dit conformement à Aristote, *Tout corps simple se meut ou de la circonference au centre, ou du centre à la circonference, ou alentour du centre ; S'il se meut vers le centre, il est pesant comme la Terre ; Si du centre vers la circonference, il est leger comme le Feu ; Si alentour du centre, il n'est ni pesant, ni leger, comme l'Air.*

Mais tant que la Majeure n'a principalement que deux membres, si le double Syllogisme Hypothetique qui suit conclut clairement & naturellement, le Syllogisme disjonctif se peut appeller plein & uni, comme lorsqu'on dit, *Ou il est jour, Ou il est nuit ; S'il est jour, Donc le Soleil luit; S'il est nuit, Donc les tenebres sont*, où l'un & l'autre Consequent s'entend en mesme temps avec l'Antecedent.

Que si veritablement il suit mais d'une maniere surprenante & impreveüe, alors le Syllogisme est appellé Cornu,

comme ne frappant pas l'Entendement de plein front, pour ainsi dire, mais avec une espece de pointe qu'il luy presente : En Grec il est appellé Dilemme, comme prenant de part & d'autre; parceque lequel des deux membres qu'on choisisse, on est comme pris, en ce que l'on sent une Consequence impreveüe. Tel est ce raisonnement des Anciens, *L'on craint la douleur ou parce qu'elle est longue, ou parce qu'elle est grande; Mais si elle est longue, elle est legere, Si elle est grande, elle est courte, veu qu'elle se dissout elle mesme, ou emporte le malade.* Tel est encore cet autre raisonnement, *Ou la Femme que vous epouserez sera belle, Ou elle sera laide; Si elle est belle, elle sera aimée de plusieurs; Si elle est laide, elle vous deplaira.*

Il n'y a toutefois point de plus celebre Dilemme que celuy dont se servit Evathlus contre son Maistre Protagoras auquel il avoit promis une grande recompense s'il gagnoit la premiere Cause qu'il plaideroit. Car le premier Plaidoyer qu'il fit estant pour ne donner rien à son Maistre, il se servit de ce Dilemme, *Ou je perdray cette Cause, Ou je la gagneray; Si je la perds,*

je ne devray rien selon la convention; Si je la gagne, je ne donneray rien par la Sentence. Et Protagoras luy retorqua le Dilemme de cette sorte, *Ou vous gagnerez cette Cause, ou vous la perdrez; Si vous la perdez, vous devrez par la Sentence; Si vous la gagnez, vous devrez selon la convention.*

Il n'est pas necessaire de vous dire que les Juges se trouvant embarrassez remirent le Proces aux Siecles à venir, & dirent cependant ce qui a depuis passé en Proverbe, *de Mauvais Oyseau, Mauvais Oeuf.* Mais passons maintenant au reste.

REGLE XIV.

De Premisses vrayes il ne suit jamais qu'une Conclusion vraye, au lieu que de fausses il en suit une fausse, & en peut suivre une hypothetiquement vray.

Ecy semble evident, car pourveu que les Premisses soient vrayes, vous avez beau les supposer, ou les

croire fausses, il en suit toujours une Conclusion qui en soy, & en effect est vraye. Et qu'ainsi ne soit, tenez tant qu'il vous plaira pour fausse l'une ou l'autre, ou l'une & l'autre de ces Propositions, ***Tout homme est animal***, & ***Tout animal est vivant***; ou de celles-cy, ***Tout homme est animal***, & ***Nul animal n'est pierre***; la Conclusion qui suivra des premieres, ***Donc tout homme est animal***, ou des dernieres, ***Donc nul homme n'est pierre***, ne laisse pas d'estre en soy, & en effect vraye.

Mais si les Premisses sont fausses, & que cependant elles soient crues, ou supposées vrayes, alors il suivra une Conclusion qui non seulement pourra estre fausse, comme il est assez evident, mais qui pourra aussi en effect estre vraye. Qu'il en puisse suivre une fausse, il n'est rien de plus clair: Qu'il en puisse suivre une vraye, cela est aussi evident. Car quoy que dans la Figure Liée le Moyen soit faussement enoncé du Sujet, l'on peut neanmoins prendre un Attribut, lequel soit qu'il soit ou veritablement, ou faussement enoncé du Moyen, ait de la liaison avec le Sujet, comme si l'on dit, ***Tout homme est Cheval***,

val, Tout Cheval est animal, Donc tout homme est animal; ou, *Tout homme est pierre, Toute pierre est animal, Donc tout homme est animal.*

Et quoyque dans la Figure Deliée le Moyen soit aussi demesme faussement enoncé du Sujet, l'on peut toutefois prendre un Attribut, lequel soit nié du Moyen, & n'ait point de liaison avec le Sujet, comme si l'on dit, *Tout homme est pierre, Nulle pierre n'est plante, Donc nul homme n'est plante.*

Le Syllogisme qu'Aristote appelle Hypothetique, & qu'on nomme d'ordinaire *Argumentum ad hominem*, se peut rapporter icy. Cette espece de Syllogisme se fait lorsqu'apres que celuy avec lequel nous discourons est demeuré d'accord de quelque chose soit vray, soit faux, nous supposons, & prenons comme vray ce qu'il a accordé, afin de tirer une Consequence opposée à celle qu'il deffend : Comme si cet homme ayant admis que tout ce qui tombant sur un corps se reflechit, & qui estant dispersé se condense, ou condensé se disperse est corps, nioit cependant que la Lumiere fust un corps, & qu'alors on argumentast contre luy de la sorte ; *La*

Lumiere se reflechit de dessus les corps, se condense estant dispercée, & se disperce estant condensée ; Or selon vous ce qui fait cela est corps, donc la Lumiere est un corps.

Remarquez que s'il nie quelque chose, l'on prend, & l'on suppose le contraire comme vray, & ensuite l'on construit de la mesme maniere le Syllogisme.

REGLE XV.

Le Syllogisme dont les Premisses sont necessaires, & evidemment vrayes, est Demonstratif, & Scientifique.

EN effect, il est dit tel, acause de l'intelligence de la Conclusion, qu'il demontre si evidemment estre vraye, que pour cela elle merite d'estre dite Science.

Car comme nous sommes dits sçavoir ce qui nous est tellement evident, que nous en sommes pleinement certains, & que la Science n'est par conse-

quent autre chose que l'intelligence certaine & evidente qu'on a d'une chose ; il est constant que l'intelligence de la Conclusion est evidente, & certaine, acause que les Premisses, ou les Principes dont elle depend son tels.

Remarquez icy par consequent, que puisque la Science, ou la claire & certaine intelligence qu'on a des Premisses engendre, ou cause celle qu'on a de la Conclusion ; cela fait que *Scavoir par la cause*, comme on dit d'ordinaire, n'est par consequent autre chose, que sçavoir la Conclusion par des Premisses certaines, & evidentes ; & cela, d'autant que les Premisses sont d'ailleurs dites estre sceuës, ou, ce qui est le mesme, estre connuës par soy, & plus connuës que la Conclusion, conformement à cet Axiome, *Ce pour-quoy une chose est telle, est encore davantage tel.*

Toutefois, lorsque les Premisses sont dites estre sceues, ou estre connues par soy, cela se doit entendre universellement au regard de la Conclusion ; car si d'ailleurs elles sont elles-mesmes demonstrées par d'autres comme quelques Conclusions, alors ces autres là sont plutost connuës par soy, jusques à ce

que l'on en vienne à de telles qui ſoient connuës par l'evidence des Sens (cette evidence eſtant plus grande qu'aucune autre, & celle dont tout autre depend ſoit mediatement, ſoit immediatement) telles que ſont, par exemple, celles cy, *le Soleil eſt lumineux, le fer eſt chaud, la Neige eſt blanche.*

C'eſtpourquoy, comme on diſtingue d'ordinaire deux ſortes de Demonſtrations (car c'eſt ainſi qu'en un mot on appelle le Syllogiſme Demonſtratif) l'un qu'on appelle *à Priori*, c'eſt à dire *à generaliori* (aſcavoir lorſque les deux Premiſſes ſont generales, ou du moins l'une des deux) l'autre qu'on appelle *à Poſteriori*, c'eſt à dire *à minùs generali, aut etiam à ſingulari* (aſcavoir lorſque les Premiſſes ſont ſingulieres, ou du moins l'une des deux) Il ſemble que celle qui procede des ſinguliers doit pluſtoſt eſtre dite *à Priori*, & celle qui procede des choſes generales *à Poſteriori*; parceque les ſinguliers ſont premierement connus, & enſuite les choſes generales, ou univerſelles. En effect, je ne vois pas qu'on doive moins faire d'eſtime de celle-là, que de celle-cy; puiſque toute l'evidence, & toute la certitu-

de qu'on a d'une Propoſition generale depend de celle qu'on a tirée par l'Induction des ſinguliers.

Car ſi nous connoiſſons evidemment, & certainement que tout Homme, par exemple, eſt Animal, cela vient de ce que nous avons premierement connu par les Sens que Platon, & Socrate, & ainſi des autres en particulier,ſont Animaux.Et defait, ce Principe qu'on tient eſtre le plus connu de tous, evident par ſoy,& certain,*le Tout eſt plus grand que ſa Partie*,n'a trouvé de la croyance dans l'Entendement, que parceque dés l'Enfance l'on a obſervé en particulier,& que tout l'homme eſt plus grand que la teſte, & que toute la maiſon eſt plus grande qu'une chambre, & que toute une foreſt eſt plus grande qu'un arbre, & que tout le Ciel eſt plus grand qu'une Etoile, & ainſi des autres Touts.

L'on a auſſi coûtume de diſtinguer d'une autre maniere deux ſortes de Demonſtrations; l'une qui eſt dite Oſtenſive; l'autre qui conduit à un inconvenient. La premiere eſt celle par laquelle une choſe eſt demonſtrée directement par ſoy, & par ſes propres Principes;la ſeconde, celle par laquelle une choſe

eſt demonſtrée, de ce que ſi la choſe n'eſt pas de la ſorte, il faut de neceſſité admettre quelque choſe d'abſurde de contradictoire, d'impoſſible, comme la Partie eſtre plus grande que le Tout, le Contenant eſtre moindre que le Contenu, un Effect eſtre ſans Cauſe, &c.

Il eſt vray que cette derniere eſpece de Demonſtration n'eſt pas ſi noble que la premiere, & qu'elle eſt meſme ſuperflue quand on a l'autre ; mais parce qu'ordinairement l'Oſtenſive manque, & que d'ailleurs elle eſt d'une neceſſité invincible ; pour cette raiſon elle a auſſi ſon prix.

REGLE XVI.

Le Moyen, ou l'Argument pour le Syllogiſme Demonſtratif ſe peut tirer de divers lieux.

TEls ſont ceux là d'où l'on tire un Moyen qui eſt ou le Genre, ou la Proprieté, ou la Definition du Sujet, ou un denombremẽt de parties ou Eſpeces, ou une Cauſe neceſſairement agiſſante, ou un Effect neceſſairement dependant.

Car, par exemple, s'il faut demontrer qu'un Ciron, ou ce petit animal qui ne nous paroit pas plus grãd qu'un poinct, ne laisse pas d'estre, pour ainsi dire, composé d'une infinité de parties, l'on pourra prendre pour Moyen son Genre, & construire ainsi le Syllogisme, *le Ciron est un animal*; *Or Tout animal est composé d'une infinité de parties*, puisqu'il a des organes destinez à la Vegetation, au Sentiment, & au Mouvement, & que ces organes demandent des parties infinies, *le Ciron est donc composé d'une infinité de parties.*

Ainsi, pour demontrer que la Neige blesse la veuë, l'on pourra prendre pour Moyen sa Proprieté qui est une blancheur extreme, & argumenter de cette sorte, *la Neige est extremement blanche, or ce qui est extremement blanc blesse la veuë*, puisqu'elle reflechit en abondance les rayons de Lumiere, qui sont comme autant de petis dards, & qu'elle les renvoye aux yeux, *la Neige blesse donc a veuë.*

Ainsi prenant la Definition de la Plante pour Moyen, l'on demontrera que la Plante a besoin de nouriture, & l'on dira, *la Plante est un corps vegetable,*

or le corps vegetable a besoin de nourriture, parceque la chaleur naturelle dissipant continuellement l'humide radical, cette perte n'est reparable que par une nouvelle nourriture, *Donc la Plante a besoin de nourriture.*

Ainsi, par le denombrement des parties de la Terre, l'on demontrera que toute la Terrre est habitable. *Toute la Terre se divise en cinq Zones, la Torride, les deux Froides, & les deux Temperées, Or chacune de ces Zones est habitable*; puisque contre l'opinion des Anciens, cela s'est decouvert par les dernieres Navigations, *Donc toute la Terre est habitable.*

Ainsi en prenant la Cause de l'Eclipse de la Lune, l'on prouvera que l'Eclipse de la Lune arrive lorsque le Soleil, & la Lune sont Diametralement opposez; *Il faut de necessité qu'il arrive une Eclipse dans la Lune, lorsque la Terre se trouvant entre elle, & le Soleil detourne la lumiere qu'elle emprunte du Soleil, & qui seule est la cause de ce qu'elle luit; or lorsque le Soleil, & la Lune sont Diametralement opposez, la Terre est alors entre la Lune &* le *Soleil, & detourne alors ses rayons; Il faut donc que l'Eclipse de la Lu-*

ne arrive lorſque le Soleil & la Lune ſont Diametralement oppoſez.

Ainſi prenant pour Moyen l'Effect de la rondeur de la Lune, aſcavoir les Phaſes diverſes que cauſe cette Figure, l'on pourra de cette ſorte montrer que la Lune eſt ronde, *la Lune ſelon qu'elle eſt diverſement ſituée à l'egard du Soleil paroit en Croiſſant, à demy-pleine, en Decours, entierement Pleine, or ce qui paroit tel eſt neceſſairement rond*; puiſque ſi elle eſtoit d'une autre Figure, elle ne ſouffriroit point cette diverſité, *Donc la Lune eſt ronde.*

Ainſi on montrera que la Lune ne fait pas les Saiſons, ſi on prend pour Moyen ce qui eſt Diſparat ou different de la Lune, comme par exemple le Soleil, *la Lune eſt quelque choſe de different du Soleil, mais tout ce qui eſt different du Soleil ne cauſe pas les Saiſons*; puiſque le ſeul Soleil en s'approchant, & en s'éloignant de nous cauſe les viciſſitudes du Printemps, de l'Eſté, de l'Automne, & de l'Hyver, *la Lune ne cauſe donc pas les Saiſons.*

Ainſi enfin on demontrera que le Vuide n'eſt pas capable de reſiſtance en prenant pour Moyen ſon Oppoſé,

asçavoir le Plein, *le Vuide est opposé au Plein, or ce qui est opposé au Plein, & qui n'a par consequent point de masse corporelle par laquelle il touche, ou soit touché, n'est pas capable de resistance, le Vuide n'est donc pas capable de resistance.*

REGLE XVII.

Le Syllogisme dont les Premisses sont Contingentes, & vray-semblables, est Persuasif, Probable, & Opinatif.

IL est aussi denommé tel, acause de la Conclusion qu'il persuade, & prouve de maniere qu'encore qu'elle ait plus d'evidence, que d'obscurité, elle laisse neanmoins quelque doute, & merite pour cette raison d'estre appellée Opinion. Car l'Opinion entant qu'on veut qu'elle differe de la Science, n'est autre chose qu'une intelligence qui n'est pas tout à fait certaine, mais qui est avec quelque crainte, ensorte qu'on ne donne son consentement que foiblement, & en hesitant ; d'ou vient qu'on l'appelle aussi en Grec ὑπόληψις Soupçon, comme

si nous avions quelque soupçon d'estre trompez.

Cela vient de ce que les Premisses ne font pas voir la necessité de la connexion du Sujet avec le Moyen, ou du Moyen avec l'Attribut, si c'est la Figure Conjointe; ou de la dis-jonction du Moyen d'avec l'Attribut, si c'est la Figure Disjointe. Car cela estant, il est impossible que l'Entendement donne son consentement à la Conclusion, sans quelque scrupule, & que le Premisses luy donnent plus d'evidence, & de certitude qu'elles n'en ont elles-mesmes.

Ce Syllogisme s'appelle aussi Syllogisme de Rhetorique, Syllogisme de Logique, Syllogisme Problematique, & *Epicherema*; parce qu'encore qu'il persuade, il ne convaint neanmoins pas, & ne contraint, pour ainsi dire, ou ne force pas à donner son consentement, ce que fait la Demonstration.

Il faut icy remarquer, qu'encore que la Foy, & l'Opinion se prenent quelquefois pour une mesme chose, neanmoins la Foy est prise pour cette persuasion d'Esprit qu'on a acause de l'Auctorité de celuy qui dit la chose : Et si cette persuasion est tantost plus ferme,

& tantoſt plus foible, cela depend de la perſuaſion, ou de l'opinion precedente qu'on a que celuy qui parle eſt veritable. De là vient que la Foy Divine, ou celle que nous avons à Dieu, eſt tres ferme; parceque nous avons premierement conceu Dieu, comme ne voulant, ni ne pouvant aucunement mentir: Mais la Foy humaine, ou celle que nous avons à un homme, quoy qu'elle ſoit quelquefois tres ſeure, elle eſt neanmoins toujous avec ce degré d'incertitude, que nous ſcavons qu'il n'y a perſonne qui ne puiſſe mentir s'il veut.

Or je dis cecy, afin que nous obſervions, qu'encore que la Foy Divine n'ait pas cette evidence que la Science obtient par la Demonſtration, l'Auctorité Divine luy tient toutefois lieu d'evidence, & ne cauſe pas une moindre certitude; deſorte qu'on la peut concevoir comme ſe tenant plutoſt du coſté de la Demonſtration, & la Foy humaine du coſté du Syllogiſme Perſuaſif, ou Probable.

REGLE XVIII.

Il y a divers Lieux d'où l'on peut tirer le Moyen ou l'Argument pour le Syllogisme Persuasif.

TEls sont tous ceux-là dequi nous avons plus haut apporté de certaines Maximes,& mesme ceux qui ont esté choisis pour le Syllogisme Demonstratif ; car ceux-cy appartiennent aussi au Persuasif, pourveu que le Moyen soit ou Genre, ou Proprieté du Sujet, mais que l'Attribut ne soit ni Genre,ni Proprieté du Moyen. Or pour faire voir la chose en peu de mots par des exemples.

Voicy comme par le Genre l'on persuadera que la Rhetorique est utile, *la Rhetorique est un Art,Or tout Art est utile à la Vie,Donc la Rhetorique est utile à la Vie.* Car dans ce Syllogisme le Moyen, asçavoir Art, est bien Genre du Sujet, asçavoir de la Rhetorique, mais Estre utile, qui est l'Attribut, n'est pas Genre de l'Art, ni une Proprieté qui convienne à tout Art, mais seulement un Ad-

joint Contingent,ou une Qualité commune.D'où vient qu'on a veritablement de la pente,& de l'attache à la Conclusion , mais c'est toutefois avec quelque sorte de crainte ; comme si la Rhetorique pouvoit estre de ces Arts qui veritablement sont subtils, mais inutiles, qui sont pernicieux,qui sont indifferens à servir,ou à nuire, qui sont approuvez par quelques-uns,desaprouvez par d'autres,&c.

Ainsi l'on persuadera par la Proprieté que la Justice est desiré de tout le monde.*Le propre de la Iustice est de rendre à un chacun ce qui luy appartient; Or ce qui rend à un chacun ce qui luy appartient est desiré de tout le monde, Donc la Iustice est desirée de tout le monde.* Où vous voyez que *Rendre à un chacun ce qui luy appartient*, n'a pas Aussi pour Adjoint necessaire, *d'Estre souhaitable* ; puisqu'il n'y en a que trop qui desirent plutost d'oster, ou de retenir le bien d'autry, que de le rendre, d'où vient qu'on admet la Conclusion, comme supposant que la chose devroit estre de la sorte , mais l'on hesite sur cette Conclusion, parceque cela n'est pas general.

L'on fera le mesme par la Definition, en disant, *la Medicine est un Art destiné pour guerir, Ce qui est destiné pour guerir retablit la Santé, Donc la Medecine retablit la Santé.* Mais d'autant que ce qui est destiné pour guerir ne retablit pas toujours la Santé, soit par la faute du Medecin, ou du malade, soit parce qu'on n'a pas egard au lieu, au temps, aux forces, à la dose, & à plusieurs autres circonstances de la sorte; cela fait qu'on admet bien la Conclusion, mais non pas comme estant absolument & generalement vraye.

Le mesme se fera par le Denombrement des Parties, *l'Oraison de Ciceron est formée d'un Exorde eloquent, & d'une pareille Narration, Confirmation, Refutation, Peroraison; Or une Oraison qui est formée de telles Parties persuade, Donc l'Oraison de Ciceron persuade.* Mais Parceque la Reprise n'est pas toûjours vraye, la Conclusion n'est par consequent pas necessaire, & cette celebre Oraison qu'il fit pour Milon n'empescha pas que Milon ne mangeast longtemp des Poissons barbus à Marseille.

Par la Cause. *Ces Vers sont faits par Homere, les Vers d'Homere ne sont pas*

mauvais, Donc ces Vers ne sont pas mauvais. La Conclusion est veritablement probable ; mais comme on peut dire à l'egard de la Reprise, que quelquefois *Le bon Homere sommeille*, elle n'a pas une certitude entiere, & absoluë.

Par l'Effet. *L'Ecume qui est dans la bouche de ce Cheval est admirablement bien peinte ; Mais ce qui est admirablement bien peint est travaillé avec beaucoup d'artifice, Donc cette Ecume est travaillée avec beaucoup d'artifice*: La Conclusion est aussi probable ; mais l'on sçait toutefois ce qui arriva à Appelles lorsqu'il peignoit de l'Ecume dans la bouche d'un Cheval.

Par le Disparat ou Divers. *Le Chien est autre que l'Homme ; Mais tout ce qui est autre que l'Homme n'est pas raisonnable, Donc le Chien n'est pas raisonnable*; la Conclusion est pareillement probable, ajoutons mesme qu'elle est vraye, mais toutefois l'on n'en demeure d'accord qu'avec quelque sorte de crainte, acause de tous ces indices de raisonnement qu'on observe principalement dans le Chien.

Par l'Opposé. *l'Esté où l'on va entrer est une Saison opposée à l'Hyver ; Or du-*

rant la Saison opposée à l'Hyver il ne fait pas froid, Donc durant l'Esté où l'on va entrer il ne fera pas froid. L'on peut encore dire que la Conclusion est probable, mais elle n'est pas absolument certaine; parce qu'il se rencontre des années qu'il fait froid durant la Saison opposée à l'Hyver.

Par les Adjoints. *Cet homme a le poil rouge, la bouche noire, le pied court, & est borgne; Mais quiconque est tel est meschant, Donc cet homme est meschant.* Je veux que cette Conclusion soit aussi vray-semblable, mais parceque l'on a observé que la Reprise trompe en quelques-uns, elle peut tromper en celuy-cy, cestpourquoy la Conclusion ne peut pas estre certaine.

Enfin, pour ne suivre pas tous les autres Chefs, l'on persuadera de cette maniere par l'Authorité humaine, *Ou tous les hommes, ou du moins la pluspart, & entre ceux-cy les Sages, & les plus celebres ont cru jusques apresent que la Terre estoit immobile dans le Centre du Monde; Or ce que tous les hommes, ou la pluspart, ou les Sages, ou les plus celebres d'entre les Sages ont cru, doit passer pour veritable; L'on doit donc croire pour*

veritable que la Terre est immobile dans le Centre du Monde. Je veux aussi que cela soit probable,& vray, toutefois ce qui fait que l'on n'acquiesce pas sans resister à la Conclusion, c'est qu'il y a eu autrefois des Philosophes tres celebres, comme Platon, & Pytagore, qui ont voulu & qu'il y en a mesme encore apresent plusieurs qui veulent que la Terre ne soit pas en repos, mais qu'elle se meuve, ou dans le Centre, pour faire le Jour, & la Nuit, ou alentour du Centre,pour faire l'Année.

REGLE XIX.

Le Syllogisme dont les Premisses sont trompeuses, & à double sens,est Erronée,Sophistique, & Paralogistique.

IL est dit Erronée, parce qu'il cause de l'Erreur, c'est à dire une Opinion opposée à la vraye, & par consequent fausse; d'ou vient qu'il est aussi appellé Trompeur, & Captieux. On l'appelle Sophistique, ou Sophisme; parceque

les Sophiſtes s'en ſervent pour ſurprendre, & embarraſſer leur adverſaire, & puis Paralogiſtique, ou Paralogiſme; parcequ'il va au contraire de la raiſon, en ſuppoſant des Premiſſes vrayes & neceſſaires, qui bien qu'elles paroiſſent telles, ne le ſont neanmoins pas, acauſe de quelque vice qui ne paroit pas, & qu'elles tiennent renfermé.

Or l'Ambiguité eſt preſque le ſeul & unique Lieu pour le Syllogiſme Sophiſtique, & cette Ambiguité eſtant decouverte, il paroit clairement que ce qui ſembloit eſtre un Syllogiſme ne l'eſt pas. Il eſt vray qu'Ariſtote rapporte treize Lieux, l'un qui ſe prend des Equivoques, l'autre de la Compoſition, un autre de la Diviſion, de l'Accent, &c. mais ils conviennent tous en cela, qu'il y a quelque ambiguité ou dans le mot, ou dans la phraſe, & que le ſens du mot, ou de la phraſe eſt autre dans la premiere Propoſition, & autre dans la ſeconde; de ſorte que ce n'eſt pas merveille ſi l'un & l'autre ſens eſtant admis comme vrais, il ſuit une Concluſion abſurde.

Or il eſt conſtant qu'en decouvrant l'Ambiguité, l'on fait voir clairement

que ce qui sembloit estre Syllogisme n'en est pas un ; parceque pour estre Syllogisme il faut qu'il y ait un Sujet, un Moyen,& un Attribut,& cependant il y a dans le Sophisme deux Sujects, deux Attributs,& il n'y a aucun Moyẽ; car ce qui semble Moyen est de deux Propositions Disparates, Attribut de l'une, & Suject de l'autre; d'où vient que l'une & l'autre, & la Conclusion ne sont autre chose que des pieces decousues, & sans liaison.

Car par exemple, afin de toucher un mot des Equivoques ; lors que l'on dit. *Quelque Astre est Chien; Or le Chien est un Animal abayant, Donc quelque Astre est un Animal abayant*; d'autant qu'il y a de l'Ambiguité dans le mot de Chien, qui est attribué à deux choses tres differentes,& que dans la premiere Proposition il est pris pour une chose, asçavoir pour un Astre, dans la seconde pour une autre, asçavoir pour un Animal terrestre; il est constant que le mot de Chien ne signifie rien qui soit Moyen, c'est-à dire qui ayant de la liaison avec le Suject, en ait aussi avec l'Attribut,ou qui en ayant avec l'Attribut, en ait aussi avec le Suject, mais

qu'il se fait deux Propositions qui n'ont rien de commun, ni aucune liaison, & desquelles il ne suit rien davantage que de celles-cy, *Quelque homme est animal ; Or une pierre est insensible.*

Vous remarquerez le mesme dans ce Syllogisme qui regarde l'Amphibologie. *Cresus penetrant au de là du fleuve Haly dissipera de grandes richesses ; Ces grandes richesses sont des Perses, Donc Cresus penetrant au de là de l'Haly dissipera de grandes richesses des Perses* ; car les Premisses sont Disparates, & sans aucun Moyen qui les lie ; parceque les grandes richesses dans la Majeure s'entendent des richesses de Cresus, & dans la Mineure des richesses des Perses.

Vous trouverez demesme que c'est l'Ambiguité qui dans tous les autres fait la tromperie ; car celuy qui inferera, par exemple, *que quelqu'un estant assis marche*, parce qu'on aura accordé *qu'il est possible qu'un homme assis marche*, ne tirera cette Consequence que parceque cela se peut entendre ou separement, comme en divers temps, ou conjointement, comme en un mesme temps : Et celuy qui infere, *que vous mangez de la viande cruë*, parceque vous dites *que*

vous mangez la mesme viande que vous avez achetée, ne tire cette Conclusion, que parceque ce terme *la mesme*, ou *la mesme viande*, peut estre entendu ou à l'egard de la Substance,ou à l'egard de l'Accident, asçavoir de la crudité.

Et certes,ce Lieu si celebre dans Aristote ; qui est appellé *Ignoratio Elenchi*, c'est à dire lorsqu'on ignore ce en quoy consiste la Contradiction (or elle consiste en ce que ce qui se dit soit dit du *mesme a l'egard du mesme*, de la mesme partie, par exemple, du mesme lieu, du mesme temps, ou autre circonstance) ce lieu,dis-je, peut estre le mesme avec l'Ignorance de l'Ambiguité ; car on est en doute si lorsque vous dites,*Vn Ethiopien est blanc,& non blanc*, vous entendez selon le tout, ou de maniere qu'il soit blanc à l'egard des Dents, & noir à l'egard des Joües, auquel cas il n'y a pas de Contradiction ; d'autant que ce que l'on dit s'entend veritablement du mesme, mais non pas à l'egard de la mesme partie. Ainsi on est en doute si lorsque vous dites, *Vn Chien voit, & ne voit pas*, vous entendez cela de tout le temps de la vie, ou de façon qu'il voye le reste de la vie, & ne voye pas

devant le neuvieme jour.

L'on peut donc dire en un mot, que la maniere generale de resoudre les Sophismes consiste a decouvrir, & distinguer l'Ambiguité; ce que vous ferez, si vous reduisez l'Argument en bonne Forme, s'il n'y est pas, comme il arrive d'ordinaire, & si vous prenez garde en quel sens le Moyen est pris dans la Majeure, & dans quel sens il est pris dans la Mineure; car vous desarmerez ainsi aisement le Sophiste, & le rendrez ridicule.

Vous pourrez encore facilement decouvrir l'Ambiguité, si pressentant la Contradiction où il vous veut reduire, vous la prevenez en distinguant. *Le Rat ronge le fromage*; oüy bien l'Animal, mais non pas la Syllabe. *Ce que vous n'avez pas perdu, vous l'avez*; oüy si j'ay eu ce que je pouvois perdre. *Vous connoissez vostre Pere*; mais non pas quand il est voilé. *Vn Ethiopien est noir*; mais non pas à l'egard des dents. *Sempronius a froid*; oüy bien l'Hyver, mais non pas l'Esté. *Titius est un grand homme*; de corps, mais non pas de Science. *Il faut rendre les armes a son Maistre*; pourveu qu'il ne soit pas devenu fu-

rieux, & ainsi de ces autres sortes de badinerie.

Apres tout, lorsque l'on rencontre des Sophistes, le meilleur est de les laisser là, comme gens qui au lieu de la verité que nous cherchons, nous presentent l'Erreur, & la fausseté; ou qui au lieu d'agir serieusement, se plaisent à joüer, & à vetiller. *I'ay honte*, dit fort judicieusement Seneque; *âgez que nous sommes nous badinons dans les choses les plus serieuses. Rat est une Syllabe, le Rat mange le fromage, donc la Syllabe mange le fromage. Cecy ne seroit-il point plus subtil? Rat est une Syllabe, la Syllabe ne ronge point le fromage, donc le Rat ne ronge point le fromage? O sottises d'Enfans!*



LIVRE

LIVRE IV.
DE LA METHODE.

IL nous reste à traiter de la Methode, qui n'estant qu'un progrez de pensées ordonné d'une certaine maniere, semble à bon droit comprendre les autres Parties de la Logique, en ce qu'elles enseignent à passer par ordre des simples Apprehensions aux Iugemens, & des Iugemens à la Conclusion du Syllogisme: Aussi y en a-t'il qui pretendent que le Syllogisme est ce qu'on doit proprement appeller Methode, & que ce progrez, ou ordonnance de pensées qu'on garde en enseignant les Sciences, se doit plutost appeller Ordre que Methode. Il y en a aussi qui appellent Methode definitive, & decisive cette Partie de la Logique qui traite de la Definition, & de la Division; & il y en a qui soûtiennent que toute Methode est ou Resolutive, ou Compositive.

Quant à nous, pour dire ce qui regar-

de proprement & precisement ce Lieu, les Pensées semblent pouvoir estre ordonnées, & dirigées d'une certaine maniere ou pour bien chercher, & trouver, ou pour bien examiner ce qui aura esté trouvé, & en bien juger, ou pour bien digerer tout ce qui aura esté inventé,& jugé,en sorte qu'un autre en puisse estre instruit. Ainsi l'on peut,ce semble, distinguer trois Methodes, l'une d'Invention,l'autre de Jugement,& l'autre de Doctrine.Voicy les Regles qu'on en peut donner.

REGLE I.

La Methode d'Invention consiste à chercher adroitement,& à pressentir un Moyen.

CAr lorsqu'une question a esté proposée, il s'agit principalement de trouver un Moyen, ou Argument par lequel l'une de ses parties soit l'Affirmative, ou la Negative soit prouvée; c'est pourquoy, demesme qu'un Chien, prend la trace de la Beste s'il ne la voit pas & chasse en flairāt jusques à ce qu'il

l'ait decouverte; ainsi lorsque le Moyen ne se presente pas d'abord il faut prendre quelque chose soit du costé du Sujet, soit du costé de l'Attribut, qui soit comme le vestige par le moyen duquel l'on en vienne à decouvrir un Moyen, lequel ayant de la connexion avec un Extreme, soit reconnu en avoir aussi, ou n'en avoir pas avec l'autre.

Je scais bien qu'on a en main les Lieux generaux des Moyens ou Argumens desquels nous avons deja parlé une ou deux fois ; mais parce qu'il y a souvent de la peine ou à choisir les Lieux les plus convenables, ou à remarquer les Moyens propres qui y sont contenus; pour cette raison il faut prendre quelque chose qui nous conduise & au Lieu propre, & au Moyen qu'on demande.

Ce Moyen doit estre quelque chose de connu, & peut estre appellé Signe ; parce qu'il nous conduit à la connoissance d'une chose cachée, demesme que le vestige ou la piste est une espece de Signe qui indique au Chien le chemin qu'il doit tenir pour trouver le Lievre.

REGLE II.

La recherche du Moyen se fait ou en commençant par le Sujet, & c'est une Analyse ou Resolution; ou en commençant par l'Attribut, & c'est une Synthese ou Composition.

CAr si vous vous imaginez, par exemple, que la Solution de ce Probleme, que *l'Homme est une Substance,* soit difficile; l'on pourra commencer la recherche ou par le Sujet *Homme,* ou par l'Attribut *Substance*, selon que l'un ou l'autre est plus connu.

Et si c'est par *Homme*, la resolution s'en fera en ce qu'il a de commun, ou en Genre, par quoy il est dit Animal, & en ce qu'il a de propre, ou en Difference, par quoy il est dit Raisonnable. Puis Animal ayant esté pris comme devant conduire plus avant, il sera demesme resous en Genre, par quoy il est dit Vivant, & en Difference, par quoy il est dit Sensitif; & deplus Vivant, en Gen-

re, par quoy il eſt dit Corps, & en Difference, par quoy il eſt dit Vegetable; & enfin, parceque Corps eſt par ſa proprieté quelque choſe qui a grandeur, & que nous concevons que ce qui eſt tel eſt Subſtance, ou choſe ſubſiſtante par ſoy; cela fait que nous concevons auſſi que le Genre, dans lequel le Corps eſt immediatement reſous, eſt Subſtance.

Que ſi on commence par *Subſtance*, cela ſe fera au rebours par voye de Compoſition, en joignant la Subſtance avec l'une des proprietez ou differences par leſquelles elle eſt diviſée, & non pas avec la deſtituée de grandeur, ou l'Immaterielle, parceque l'Homme n'eſt pas tel, mais avec la douée de grandeur, ou Materielle, à laquelle eſtant joint ils eſt dit Corps; demeſme que le Corps joint avec la proprieté de Vegetable (tel qu'eſt l'Homme) conſtitue le Vivant, & le Vivant avec la proprieté de Senſitif (tel qu'eſt encore l'Homme) conſtitue l'Animal, & enfin l'Animal immediatement avec la proprieté de Raiſonnable, conſtitue l'Homme.

Ainſi l'on pourra par voye de Reſolution prendre Corps pour Moyen, ou par voye de Compoſition Animal; en

ce que la connexion immediate d'Animal avec Homme ayant premierement esté connuë, l'on est parvenu à Corps, qui est immediatement joint avec Substance, ou que la connexion immediate de Corps avec Substance ayant premierement esté connuë, l'on est parvenu à Animal, qui est immediatement joint avec Homme : Et ainsi de l'une & l'autre maniere nous sommes certains de la connexion des Extremes entre eux, acause de la connexion qu'ils ont avec les degrez qui sont entre-deux.

C'est comme lorsqu'en Genealogie nous voulons prouver que quelqu'un est sorty d'une certaine Race. Car ou en commençant par la personne dont il est question, & montant pat les degrez de Pere, de Grand Pere, d'Ayeul, de Bis-Ayeul, &c. nous parvenons enfin au Chef de la Race; ou commencant par le Chef de la Race, & descendant par les degrez de Fils, de Second Fils, de Troisieme Fils, de Quatrieme, &c. nous parvenons à cette mesme personne dont il est question.

Or l'on entend de cecy, que lorsqu'il s'agit de prouver la partie negative du Probleme, l'on procede demesme ou par voye de Resolution, ou par voye de

Composition. Car, demesme que dans la Genealogie, si tost qu'il se rencontre quelqu'un des degrez qui sont entre-deux, lequel n'est pas joint avec le prochain, l'on infere incontinent que cet homme n'est pas de cette Famille; ainsi deslorsqu'il se rencontre un degré qui est dis-joint de l'Attribut, l'on infere que le Sujeḋ est aussi dis-joint de l'Attribut.

L'on entend aussi de là la Resolution, & la Composition des Geometres. Car chez eux ce qui est mis en question, & dont on ignore la verité, ou *la factibilité* est supposé comme concedé; & delà par des consequences qu'on en tire, l'on procede de maniere que si on parvient enfin à quelque chose qui soit vray, accordé, & comme un premier Principe, ils concluent aussi alorsque ce qui a esté dés le commencement demandé, & proposé est vray, ou faisable; & tout le contraire si l'on parvient à quelque chose de faux, & de repugnant.

Or la Synthese, ou Composition est, lorsqu'ensuite on commence par où il a esté finy, reprenant par ordre les mesmes Consequents qui devienent alors Antecedents, afin d'en venir à une Demonstration, par laquelle ils puissent

prouver que le Theoreme proposé est vray, ou faux, ou si c'est un Probleme, qu'il est possible, ou impossible.

REGLE III.

La Methode de Iugement, ou d'Examen, est ou une Composition, quand l'Invention s'est faite par Resolution; ou une Resolution, lorsqu'elle s'est faite par Composition.

CEla se fait tout demesme que dans l'Arithmetique, lorsque nous prouvons l'Addition par la Soustraction, & la Soustraction per l'Addition; car soit qu'en repassant sur les mesmes traces l'on parviene de celuy là à celuy cy, & reciproquement de celuy-cy à celuy-là, le progrez est approuvé comme legitime; en ce qu'il doit, comme on dit d'ordinaire, y avoir autant de chemin d'Athenes à Thebes, que de Thebes à Athenes; & ainsi les deux Methodes, asçavoir la Methode d'Invention, & celle de Iugement sont le mesme Fil d'Ariadné dont on se sert comme de Guide pour avancer surement, & pour s'en retourner avec la mesme sureté.

Je passe sous silence qu'on se sert de cette Methode pour tous les Ouvrages qui sont fait de plusieurs pieces; car c'est ainsi qu'on prouve si une Machine, par exemple une Horloge, est bien conditionée, lorsque les parties estant demontées, l'on reconnoit qu'elles sont en bon estat, ou qu'estant jointes elle s'accordent entre elles, & font l'effect. Ainsi en mellant des Metaux l'on reconnoit quelle masse il en resulte, ou en resolvant la masse, quels sont les Metaux, & leur meslange, &c.

REGLE IV.

La Methode de Iugement se fait par deux Criteres, ou Instrumens dont on se sert pour juger, asçavoir par le Sens, & par la Raison.

CAr comme toutes les choses ou tombent sous le Sens, ou sont connues par l'intelligence seule (l'occasion luy en ayant toutefois esté donnée par les Sens, comme nous avons dit au commencement) cela fait que toutes les fois

qu'on eſt en doute d'une choſe qui peut eſtre eprouvée par les Sens *ſi elle eſt, ou n'eſt pas, ſi elle eſt telle, ou n'eſt pas telle*, il faut avoir recours au Sens, & s'en tenir à l'Evidence qui s'acquiert par ſon moyen ; a l'Evidence, dis-je, qu'on a lorſqu'il n'y a aucun empeſchement, ou s'il y en a, lorſqu'il a eſté oſté. Or j'appelle Empeſchement, par exemple la diſtance qui fait qu'une choſe grande paroit petite, celle qui eſt quarrée ronde, &c. ce que nous avons auſſi touché en parlant des Idées.

Mais lorſqu'on eſt en doute d'une choſe qui ne peut eſtre connue que par l'Intelligence, c'eſt alors qu'il faut avoir recours á la Raiſon, par laquelle d'une choſe connuë par le Sens, on en infere une autre qui ne luy eſt point connue; comme lorſqu'eſtant en peine de ſcavoir s'il y a des pores dans la peau, ou non, l'on infere par la Raiſon qu'il y en a, quoyqu'ils ne ſoient pas apperceus par le Sens, l'on infere, dis-je, par la raiſon qu'il y en a, de ce que s'il n'y en avoit point, il n'y auroit point de chemin par où la ſueur qui s'appercoit par le Sens, puſt paſſer du dedans du corps au dehors: Ou lorſque quelqu'un de-

mandant s'il y a du Vuide, lequel ne s'apperçoit point aussi par le Sens, l'on infere qu'il y en a, de ce que s'il n'y en avoit point il n'y auroit aucun Mouvement, lequel est toutefois evident par le Sens.

Or parcequ'il arrive quelquefois que la Raison semble combattre le Sens, Aristote enseigne fort judicieusement qu'alors il s'en faut plutost tenir au Sens, qu'à la Raison; parcequ'il se peut faire que telle Raison soit mal fondée, & par consequent apparente seulement, la veritable raison pour laquelle la chose paroit telle au Sens nous estant cependant cachée. Ainsi, comme la Raison autrefois persuadoit qu'une fleche tirée vers le haut de dessus la poupe d'un Navire qui fait son cours, tomberoit non pas sur la poupe mesme, mais bien loin en arriere dans la Mer, le Navire avançant cependant que la fleche est en l'Air; il faut maintenant que la Raison cede au Sens, parceque l'Experience enseigne qu'il en arrive autrement, & la vraye Raison qui est que le Mouvement de la fleche est non seulement imprimé par l'arc, mais aussi par le Navire, estoit inconnuë.

Ainſi tous ceux qui croyoient autrefois qu'il n'y avoit point d'Antipodes, ſe ſervoient veritablement de cette Raiſon, aſcavoir que ceux qui ſeroient Antipodes tomberoient vers le Ciel; mais parce qu'apreſent l'on a penetré juſques à eux, & qu'on les a effectivement veus, cette Raiſon n'eſt plus rien aupres de l'Evidence du Sens; & l'on a reconnu à l'egard des parties du Globe de la Terre, que tomber eſt tendre vers le Centre, & non pas s'eloigner du Centre, & qu'ainſi ce n'eſt pas merveille que les Antipodes marchent droit auſſi bien que nous qui leur ſommes Antipodes, & ne tombent pas plutoſt que nous vers le Ciel, qui eſt ſur leur teſte, & vers le haut à leur egard, comme à nous.

REGLE V.

La Methode de Doctrine ſoit d'Art, ſoit de Science commence par Reſolution, & procede par Compoſition.

LA choſe eſt premierement evidente dans les Arts, qui ſont des Doctri-

nes de choſes à faire. Car dans les Arts l'on propoſe la fin qu'il faut ou comme l'ouvrage executer,ou comme le but atteindre, & l'on enſeigne qu'elles ſont les grandes , & les moindres parties dont cet ouvrage doit eſtre formé, quels ſont les moyens ſoit generaux, ſoit particuliers dont il ſe faut ſervir;ce qui ſe fait par voye de Reſolution;puis commençant par les moindres parties, & par les Moyens particuliers, l'on enſeigne comment il faut proceder par les parties plus grandes,& par les Moyens Generaux, & comment enfin l'ouvrage entier, & le but qu'on ſe propoſe reſulte , ce qui ſe fait par voye de Compoſition ; en ſorte que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on dit , que ce qui eſt dernier dans la Reſolution , eſt premier dans la Compoſition.

Ainſi celuy qui,par exemple , enſeigne l'Art de baſtir , montre premierement qu'elles ſont les parties d'une Maiſon , les murailles, le fondement, les planchers,les chambres,les degrez, les portes,les feneſtres,& autres choſes ſemblables ; deplus d'ou ſe doivent prendre, & comment ſe doivent preparer les divers Materiaux qui doivent

servir à chacune de ces parties, les pierres, le ciment, les poutres, les cloux, les tuilles, &c. qui sont des parties & plus petites, & plus simples; puis la Resolution en parties ayant esté ainsi faite, il montre la maniere dont il les faut lier, & ajuster ensemble, ensorte qu'il en resulte une Maison entiere, & parfaite. Et c'est ainsi qu'en use le Grammairien qui veut enseigner à faire une bonne Oraison; il la divise premierement en ses parties, le Nom, le Verbe, &c. pour ne rien dire des plus petites, comme sont les Lettres, & les Syllabes; & puis, apres avoir montré les accidens, & les proprietez de chacune de ces parties, il enseigne comment il les faut lier ensemble, les arranger, & les reduire en belles phrases, & periodes.

Ainsi en enseignant la Medecine qui est l'Art de la Santé, l'on enseigne en premier lieu ce que c'est que la Santé, en combien de manieres differentes, & par quelles causes elle peut estre endommagée; & alors apres avoir décrit la diversité des Remedes, l'on montre quels sont ceux par où il faut commencer, & ceux par où il faut poursuivre, afin de chasser les maladies, & retablir,

ou conserver la Santé. Demesme à l'egard de la Morale, qui est l'Art de la Vie,& des Mœurs,l'on fait voir d'abord en quoy consiste la Felicité, ou l'estat heureux de la Vie,& l'on enseigne que les bonnes Mœurs, ou Vertus, & les actions vertueuses sont les vrais moyés pour l'acquerir, & pour la conserver; puis l'on montre comment il faut acquerir les Vertus, comment il faut se conduire pour faire des actions honnestes,& comment toutes ces choses concourent pour rendre la Vie heureuse.

La chose est aussi evidente dans les Sciences qui sont des doctrines de choses à speculer, ou contempler. Car un Physicien qui entreprend d'enseigner la Science naturelle, represente premierement devant les yeux cette face de la Nature, ou la Machine du Monde; il tient le Ciel,la Terre,& les choses contenües dans ces deux principaux membres comme les grandes,& les petites parties de quelque grand Edifice, & faisant la resolution de ces parties jusques aux plus petites, il tient ces dernieres comme les Principes dont toutes choses sont formées; il examine ensuite de quels principes le Ciel,&

dans le Ciel le Soleil, la Lune, & les autres Aſtres pourroient eſtre compoſez, & de quelle maniere ces principes pourroient s'eſtre rencontrez, & joints enſemble; il fait le meſme à l'egard de la Terre, & de toutes les choſes qui ſont contenües dans la Terre, comme ſont les Inanimées, les Vegetables, & les Senſitives que l'on voit encore maintenant ſe multiplier, & s'engendrer les unes des autres; juſques à ce qu'il ait decrit, & fait connoiſtre cette maſſe du Monde, comme un homme qui auroit bien examiné, & bien compris un Edifice, ce que le Phyſicien aura toutefois eſté bien eloigné de faire.

Auſſi dans les choſes naturelles nous ſervons-nous autant qu'il eſt poſſible de l'Anatomie, de la Chymie, & autres ſemblables ſecours, afin qu'en diſſolvant, & s'il eſt permis de ſe ſervir de ce terme, en decompoſant les corps, nous puiſſions connoiſtre comment, & de quels principes ils eſtoient compoſez, & ſi les autres choſes ne pourroient point eſtre compoſées de meſme.

Ainſi le Geometre reſout la Grandeur generalement priſe, & la repreſente comme longue, large, & profonde;

& alors prenant le Poinct, comme n'y ayant rien de plus petit qu'on puisse conçevoir, il commence la Composition, lorsqu'il s'imagine que le Poinct coule, pour ainsi dire, afin que par une espece de repetition de soy-mesme il decrive la ligne continuë, où une Grandeur purement, & simplement longue; que la ligne coule, afin qu'elle fasse la Superficie, ou une grandeur qui ait aussi de la largeur; que la Superficie coule, afin de faire le Corps, ou une grandeur qui ait de plus de la profondeur: Puis il montre qu'il se fait, ou se trace, & se construit diverses choses, ou les supposant deja faites, ou tracées, & construites, il considere ce qui suit de là.

REGLE VI.

La Methode de Doctrine doit estre telle, que la matiere dont il s'agit soit exposée autant clairement qu'il se peut.

CAr la Doctrine, & la Discipline n'estant qu'une mesme chose, laquelle est dite Doctrine entant qu'elle

est donnée par le Maistre, & Discipline entant qu'elle est receüe par le Disciple; il est constant que le Maistre la doit donner d'une telle maniere que le Disciple l'entende autant bien qu'il se peut. Or cela se fait principalement, lorsque le Maistre expose la matiere dont il s'agit avec toute la clarté possible.

REGLE VII.

Ainsi le premier soin que l'on doit prendre est, que les Mots ne soient point ambigus, ni les Phrases embarrassées.

CAr, comme l'obscurité vient ou des termes, ou des choses mesmes, l'on ne sçauroit asseurement rien faire de pis, que d'ajoûter à la peine qu'il y a souvent à entendre les choses, celle qui vient des termes. Certainement il est inutile d'enseigner, si celuy qui l'entreprend met un obstacle qui fait que le Disciple n'entend pas clairement, & qui interpretant une chose obscure, a luy-mesme besoin d'interpretation.

REGLE VIII.

Si la Doctrine qu'on donne est un Art, elle doit estre composée de Preceptes; si c'est une Science, de Speculations.

CAr tout Art est Pratique, & tend, comme la Musique, & la Morale, ou à ce que l'action se fasse aisement, ou commodement pour sa fin, comme l'Art de bastir, à ce que la Maison soit habitée, l'Art des Serruriers, à ce que la clef ouvre la porte: Et toute Science est Speculative, comme la Physique qui contemple le Monde, & ses parties; non que ces choses ne soient des ouvrages de l'Artifice divin, ou de la Nature, mais parce qu'elles ne peuvent point estre les ouvrages du Physicien qui les contemple, & que l'on ne peut faire autre chose sinon considerer de quelle maniere elles se font, ou ont esté faites par la puissance de Dieu, ou par la Nature. C'est pourquoy celuy qui enseigne un Art doit donner des Preceptes pour l'execution de l'ouvrage, & celuy qui

enſeigne une Science, doit conduire l'Entendement en ſpeculant à l'intelligence des choſes.

REGLE IX.

Or l'on doit premierement expoſer, & par la definition expliquer quelle eſt la choſe dont il s'agit.

C'Eſt afin qu'on ſçache s'il eſt queſtion d'agir, ou ſimplement de ſpeculer,& ſi tout ce dont on doit traiter tend ou à bien agir, ou à bien ſpeculer. Et certes, ce ne ſera que pures tenebres, ſi celuy qui fait profeſſion d'enſeigner ne dit que des paroles en l'air, & n'explique point quelle eſt la choſe.C'eſtpourquoy ſi la choſe eſt exprimée par un mot ambigu, il le faut diſtinguer & faire voir en quel ſens il ſe prend, & ſi la choſe n'eſt pas commune,& connüe, la definir, ou en faire la deſcription d'une telle maniere, & avec de telles circonſtances, qu'elle ne puiſſe eſtre priſe que pour ce qu'elle eſt en effect.

REGLE X.

L'on doit aussi ensuite faire une belle & convenable Partition de toutes les choses dont on aura à traiter.

CAr la Partition, ou Distribution est comme le Flambeau qui precede, & qui eclaire celuy qui apprend, afin qu'il n'erre pas dans l'incertitude, sans sçavoir où il va, mais afin que dans toute la suite du Traité, ou de la Discipline il sçache où il est, quel chemin il a fait, ce qui luy reste à faire, & par où il sortira. Or la Partition sera convenable & naturelle, si tous les membres conspirent mutuellement ensemble pour faire un beau Corps, & une belle Harmonie.



REGLE XI.

Or dans la diſtribution des Membres, & dans le diſcours qu'on en fait, il faut avoir ſoin que les choſes generales ſoient miſes generalement, & en premier lieu.

CE qui eſt neceſſaire afin que les choſes qui une fois ont eſté dites, puiſſent eſtre ſuppoſées comme dites, & qu'il ne ſoit point neceſſaire de les repeter; n'y ayant rien de plus inutile, & de plus importun que les redites. Remarquez cependant ce que je viens d'inſinuer, que comme dans le commencement la diſtribution ſe fait dans les membres principaux; ainſi il faut qu'en traitant les membres en particulier, il ſe faſſe premierement des ſous-diſtributions en membres moins principaux.

REGLE XII.

N'introduire rien d'etranger, & n'ometre rien de propre.

CAr tout ce qui est etranger n'appartient point au Sujet, & paroit comme une tache dans le visage, & si l'on omet quelque chose qui soit propre & particulier, cela fait une espece de Vuide desagreable, & marque un Corps defectueux. Toutefois, si d'ailleurs l'on prend quelque chose qui soit absolument necessaire pour l'intelligence de la matiere qu'on traite, ou si en passant l'on marque quelque chose qui se doive tirer de là comme un Corollaire,cela ne doit point passer pour une piece etrangere.

REGLE XIII.

Commencer toujours par les choses les plus connues, poursuivant par celles qui sont les plus necessaires pour entendre ce qui doit suivre.

CAr par ce moyen l'on applanira le chemin à celuy qui apprend, &

en luy epargnant du temps, & de la peine, l'on travaillera à son bien, & à son plaisir.

REGLE XIV.

Accommoder par consequent toute l'Economie du Traité à la portée de celuy qui apprend, & à la nature de la chose qu'on traite.

CAr ceux qui commencent doivent estre instruits d'une maniere; & ceux qui sont plus avancez d'une autre; parceque ceux-cy supposent des connoissances dont les autres ont besoin; cependant tout ce qui se donne aux uns, & aux autres doit estre pris de la nature, & de la condition de la chose; parceque la nature de la chose estant connüe, il est aisé de voir s'il est plus convenable de la distribuer ou comme Genre en especes, ou comme Tout integrant en Parties, ou comme Sujet en Accidens, ou comme Cause en Effets, ou comme Fin en Moyens, ou comme Moyens en Fins, ou usages, & ainsi du reste.

FIN.

ABREGE
DE LA
PHILOSOPHIE
DE
GASSENDI

Par F. BERNIER *Docteur en Medecine, de la Faculté de Montpelier.*

SECONDE EDITION
Reveüe, & augmentée par l'Autheur.

TOME II.



A LYON.
Chez ANISSON, POSUEL & RIGAUD.

M. DC. LXXXIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

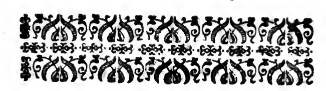


TABLE DES LIVRES ET CHAPITRES

Contenus dans ce Tome.

LA PHYSIQUE.

LIVRE PREMIER.

Des Premiers Principes.

LIVRE II.

Du Mouvement.

DOUTES



ABREGE